GRATUIT ! LE SUPPLÉMENT IMPACT

JET LI : L'ÉTÉ DU DRAGON
KISS OF THE DRAGON / FIST OF LEGEND / IL ETAIT UNE FOIS EN CHINE

132 MAD MOVIES Ciné Fantastique

MAD MOVIES

Ciné Fantastique

LE MAD DOSSIER

LES BOMBES SEXUELLES DU FANTASTIQUE

de Barbarella à Lara

PREVIEWS

FINAL FANTASY
Révolution de synthèse

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
Vingt minutes de pur bonheur

JURASSIC PARK 3
Les dinos ne meurent jamais

LARA CROFT TOMB RAIDER

AVEC ANGELINA JOLIE, C'EST SHORT STORY !

M 2016 - 132 - 25,00 F
Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

L'EDITION COLLECTOR

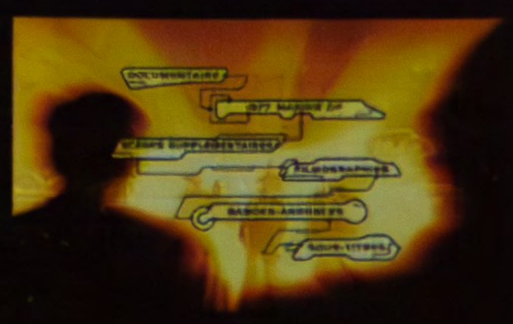
RENCONTRES DU TROISIEME TYPE

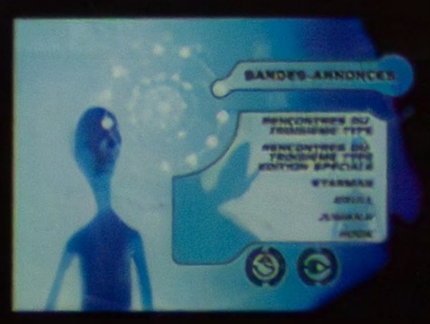
... comme Steven l'a toujours rêvé...

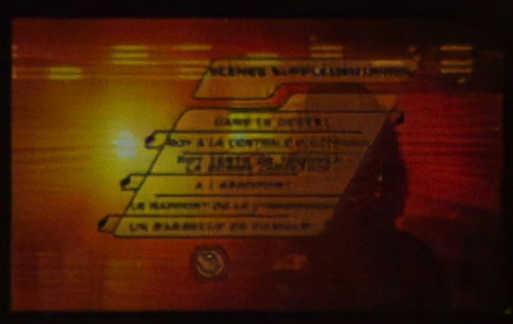
A l'aube de sa sortie en salles le 5 septembre, la version director's cut du chef-d'œuvre de Spielberg apparaît le 6 juin en DVD.
L'Edition collector (2 disques) révèle ce montage définitif, plus 11 scènes inédites, à visionner dans l'interactivité, et un sidérant making of d'1 h 42.
Auréolé du label THX, le film a bénéficié d'un nouveau mixage 5.1 (Dolby Digital ou DTS au choix).

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD


DOCUMENTAIRES
SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES
TÉLÉGRAMMES
BANDES-ANNONCES
SOUS-TITRES


BANDES-ANNONCES
RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE
RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE EDITION SPÉCIALE
ET.
STARMAN
1941
JURASSIC PARK
HOOK


SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES

L'EDITION COLLECTOR
RENCONTRES
DU TROISIÈME TYPE

COURRIER

it's a MAD, MAD, MAD world !

La plupart d'entre vous se sont aperçus que Mad Movies était passé mensuel. Cela prouve avant tout que vous nous lisez attentivement et que vous ne prenez pas Mad pour caler une table. Pourtant, le calage de table avec un numéro de Mad, ça le fait (la collection complète peut même servir de tabouret d'appoint pour les invités, c'est vraiment très pratique).

La logique du pour et du contre aurait voulu qu'on publie au moins une lettre d'un lecteur profondément déçu par cette « nouvelle formule », mais la seule qu'on ait reçue commençait ainsi : « Salut à toute l'équipe, ou du moins ce qu'il en reste ». Comme l'équipe a justement décidé de rester, c'était inutile de poursuivre. Bref, en l'absence de contre, on n'avait pas le choix, on a mis du pour.

Le mois prochain, je vous expliquerai en détail les méthodes que nous utilisons tous pour ne pas prendre la grosse tête (méditation transcendantale, yoga, bière...). Bonne lecture les Madounets et les Madounettes !

Vincent GUIGNEBERT

impressions premières

« Eh ben... ça fait bizarre ». Combien d'autres que moi refermeront votre formule relookée, après un premier feuilletage et, contemplant la couverture, ne pourront s'empêcher de murmurer ces mots ? Lecteur, voire adorateur de votre revue, je me surprends à penser que c'est bien normal. À l'heure où l'on vous lit sur internet, où la boulimie de l'information a atteint tous les médias, pourquoi Mad ne deviendrait-il pas mensuel ? Au-delà de l'intégration d'Impact, des nouvelles présentations et de la mise au vert de JPP (qui ne ponctuera pas ce courrier, snif), je me pose une seule question : et si vos lecteurs étaient en réalité friands de l'attente ? Deux mois n'étaient-ils pas nécessaires pour appréhender, se délecter et, finalement, apprendre de Mad Movies ? L'avenir nous le dira. « Eh ben... ça fait bizarre ». Et c'est pour cela que je vous ai toujours suivi. Longue vie.

Michael NEUMAN (Paris)

Pendant de nombreuses années, on a dû faire face à des lecteurs qui nous disaient : « Eh les gars, deux mois, c'est trop long ! ». Je ne parle même pas du temps où Mad était trimestriel (à l'époque j'étais lecteur, et c'était l'enfer !). À mon avis, tu vas très vite t'habituer au rythme mensuel et bientôt, trente jours, ça te paraîtra interminable entre deux numéros. Mais là, je te rassure, il est hors de question qu'on passe hebdomadaire !

des internautes trop mad ?

Salut à tous. Je vous suis fidèle depuis le numéro 37. Dès que votre revue paraît, je me précipite pour l'acheter et je rentre chez moi pour la lire. Première phase : je feuillette le numéro pour voir le contenu complet. Deuxième phase : je fais un tri dans les articles à lire tout de suite (ma préférence va aux Notules Lunaires). Troisième phase : je lis les articles sur les films qui ne me tentent pas pour essayer de changer d'avis. Quatrième phase (la plus importante) : je lis les articles des films que j'ai été voir. Ce mois-ci par exemple, je ne lirai l'article sur **Le Retour de la momie** qu'après avoir vu le film. Ainsi je reste sur mon impression avant de savoir si vous avez été content ou déçu. Cinquième phase : je vais le ranger avec les anciens numéros et j'attends le suivant. Parlons du site mad-movies.com que je viens de découvrir. Malgré de petites longueurs pour télécharger certains dossiers (des plantages multiples sur *X-Files* que je n'ai toujours pas réussi à voir), c'est très coloré, les photos sont bien mises en valeur et les articles ne sont pas trop soporifiques. Les mots me manquent pour dire ma joie ! Par contre, le forum est désolant. On se rend vraiment compte qu'internet n'est pas à mettre entre toutes les mains. Il est vrai qu'il faut défendre la libre expression, mais avec ce que j'ai lu en général, je dirais que c'est plutôt le langage des ânes. Je n'y ai vu qu'inepties et conversations inutiles, voire navrantes de bêtise pour rester correct. On censure les films pour leurs scènes osées ou violentes, on devrait en faire autant avec ceux qui n'ont rien à dire.

Bruno DUFRENNE (La Capelle)

Je comprends ce que tu veux dire, mais à mon avis tu généralises. Tu mets 300 nazillons dans un stade de 50.000 places, c'est triste mais on n'entend qu'eux. Dans les forums, c'est un peu pareil : une petite minorité peut facilement casser l'ambiance. La majorité des internautes de Mad sont des gens passionnés (logique), bourrés d'humour (quand on surfe sur le site, nous on se marre souvent) et qui s'engueulent parfois vertement sur les films (tant mieux, la cinéphilie se nourrit de tous les conflits). Bref, c'est très vivant ! Quant aux provocateurs, ne pas leur répondre, c'est les déposséder de leur statut et les renvoyer à leur propre bêtise. À force de les ignorer, ils iront voir ailleurs, ce qui ne chagrinera personne.

amour, toujours

Je me rappelle les premières fois. Quand nous nous rencontrions, tous les deux mois, tu arrivais souvent en retard à nos rendez-vous. C'est parce que je t'aimais, déjà, que je patientais. D'incessants allers-retours mêlés à mes larmes de colère, de tristesse, d'abandon. Mes premières larmes d'amour. Je me rappelle comme je pestais contre toi que l'on ne m'y reprendrait plus,

areuh

Chers amis, 110 numéros de Mad dans mon escarcelle, ça en fait un bail. Nous avons évolué, grandi et mûri ensemble, nous extasiant sur des chefs-d'œuvre ou délirant simplement sur des effets gore et viscéraux créant en nous des moments exutoires. Nous survolâmes les débats dénigrant notre attirance pour le morbide, la violence ou la fantaisie sur les divines pellicules saignantes et tremblantes. Vous changez de formule, rien de grave, continuez d'évoluer dans le bon sens et je serai toujours fier de vous, presqu'autant que de mon Mat Movies (Matthieu, 8 mois), un futur fan de la pelloche qui nous amène sur les cimes de l'iréel. Mon fils sera enchanté d'avoir participé à ma passion dans mon mag préféré.

Christophe CORBLIN (Longages)

On est plusieurs à avoir frisé la crisé cardiaque en regardant la photo de ton fiston. Ça n'est pas une question d'âge, d'autant que Mad Movies constitue vraiment une saine lecture pour les nourrissons, mais ces jolis petits doigts boudinés accrochés à la couverture du n°22, c'est de la folie. Si tu connaissais la valeur des numéros épuisés (un lecteur m'a dit au téléphone que Mad Movies n°1 était mis à prix 3.000 F sur ibazar !), tu lui retirerais tout de suite des mains. Bon, sinon on a très envie de faire de Matthieu la mascotte de Mad Movies mensuel. Qu'est-ce que tu en penses ?

me jurant que cette fois serait la dernière. Mais, enfin tu te présentais, mince, brillant et si beau malgré tes agrafes, sensuelles cicatrices. Tu me souriais, prêt à t'ouvrir... Je fondais. Alors, comme à chaque fois, je m'en voulais pour ces jugements hâtifs que je te faisais. Impassible, tu souriais une nouvelle fois. À ces moments précis, je me souviens, je pensais mal te connaître.
Je me rappelle, puis sept ans ont passé. Sept longues années pour lire en toi, te déchiffrer, t'apprendre par coeur. Pour mettre de côté la futilité de tes défauts et apprécier tes qualités et valeurs. Je ne les citerai pas car tu les connais, et sais ce qu'elles font de toi : mon compagnon pour la vie. Les meubles brûlent, les gens meurent, mais l'Amour véritable est éternel. A dans deux mois, mon Mad Movies.

Sandra DUPONT (Vitry sur Seine)

Ma petite madounette, désormais on pourra se retrouver tous les mois, et je te promets que je serai à l'heure (ou presque). J'espère que tu trouveras mon dos carré aussi sexy que mes agrafes. Ton Mad Movies qui t'aime.

Scram sur Frace 2

Salut Mad. Juste un avis pour réagir à la lettre de Yohann Marchand publiée dans le n°131, concernant la censure de France 2 sur **Scream** de Craven. Je trouve l'attitude du CSA, sinon justifiée, du moins compréhensible. Je m'explique : ce film a un prix à payer pour son immense popularité, spécifiquement auprès du jeune public. A l'image du chiard qui se plante de son arbre dans Yamakasi en voulant imiter ses idoles, une identification trop poussée à certaines icones irréalistes peut (et là je vais me faire déchirer par tous les lecteurs) pousser les personnes les plus influençables à se déconnecter de la réalité sociale.
Ce que les associations type Famille de France ne comprendront certainement jamais, c'est que cette culture du cinéma, des jeux vidéo, de la musique ou encore de la BD, est infiniment moins influente que l'éducation que pratiquent les parents sur leurs gamins, et ce depuis que l'Homme est Australopithèque (et même avant). Voir l'Amérique accuser tout et n'importe quoi pour se dégager de sa responsabilité après le drame de Littleton à Denver, c'est vraiment dégueulasse, et quand on pense que ces deux malades voulaient carrément détourner un avion pour le faire se crasher sur New York City, on se dit que s'il faut aller jusqu'à censurer Y-a-t-il un pilote dans l'avion ?, autant arrêter tout de suite. Comme dit Howard Stern : il n'y avait ni cinéma ni radio au temps d'Hitler, comment tu expliques cela ?
Pour en revenir à **Scream**, le film est un tel phénomène que ça ne m'étonne pas qu'une chaîne publique se réapproprie ce pur produit marketing (à mon humble avis, of course). Et si **Alien la résurrection** passe l'épreuve de la chaîne publique intact, si tu veux mon avis, c'est tout simplement parce que les membres du CSA se mettent à lire Freud et en concluent que « l'Alien constitue une menace physique clairement identifiable même par le public le plus jeune et n'est donc pas dangereux pour la santé mentale de nos lardons » et blablabla...
On a vraiment l'impression que l'Etat prend nos gamins pour des cons, mais en même temps il ne faut pas perdre de vue que si ces menaces sont réelles, si des gamins sont atteints, s'ils existent vraiment (peut-être que l'Etat les enferme dans des caves), alors ils ne lisent a priori pas Mad Movies, et il faut encore moins s'attendre à les voir raconter dans le Courrier des Lecteurs comment ils s'amusent à martyriser leur clébard. Du coup, je ne sais même plus ce que je voulais dire, moi. La morale de cette histoire, ça serait : n'allez pas voir Famille de France en leur disant que le cinéma est un reflet de la société, ils vous prescriront des miroirs amincissants pour combattre l'obésité.
Alors salut et félicitations pour votre nouvelle formule.

Julien GAUCHER (email)

*En plus, je ne sais pas si tu te rends compte, mais avec la redevance télé on a tous payé le salaire du type de France 2 qui s'est chargé de sucrer certaines scènes de **Scream**. Ça fait plaisir ! Plus sérieusement, de quelles menaces parles-tu ? Qu'un ado, sur les cinquante millions dans le monde qui ont vu **Scream**, enfile un masque et plante quelqu'un avec un couteau ? On qualifiera alors, éventuellement, le film de Wes Craven d'élément déclencheur. Et on sera bien avancé : que faire des 49.999.999 jeunes spectateurs qui ne sont pas devenus criminels ? On les surveille, au cas où ? Non, t'as raison, on devrait les abonner d'office à Mad Movies !*

le vrai-faux départ-retour-maintien de JPP

Lecteur de Mad depuis le numéro 23, je conserve précieusement tous les exemplaires (ainsi que l'intégrale d'Impact). D'ailleurs, tout intrus non autorisé risque l'éventration immédiate s'il s'approche de mes magazines (même si, je le reconnais, ce serait une réaction quelque peu excessive). Tout cela pour vous dire que la moitié de mon existence a été rythmée par les délires de Jean-Pierre Putters et des passionnés (dingues pensait-on parfois dans mon entourage) qui l'ont suivi au fil des années. Je pensais donc que je lirais indéfiniment les excellents (car très pertinents, acerbes et drôles en même temps) éditos de JPP (la première chose que je lisais en ouvrant mon Mad). Mais ce ne sera plus le cas, me suis-je lamenté en ouvrant le premier numéro mensuel de Mad où j'apprenais le départ de JPP. Cependant, lecture faite de ce même numéro, mes lamentations avaient totalement disparu. OK, JPP n'est plus là pour présider aux destinées du plus enthousiasmant des magazines de cinéma, mais qu'importe puisqu'il a laissé sa création entre de très bonnes mains (et continuera, ô bonheur, son Fantastic Guide). Car Mad est avant tout un état d'esprit qui perdure depuis près de trente ans. Et tous ceux qui y ont collaboré et qui y collaborent aujourd'hui défendent leur passion, qui est la mienne et celle de vos lecteurs. C'est pourquoi, tant que vous écrirez avec cette passion, l'esprit Mad perdurera. Je n'ai donc pas de crainte quant à l'avenir (en tout cas le vôtre). Autant dire que vous pouvez compter sur ma fidélité. Petite digression pour dire qu'aucun lecteur de Mad qui se respecte ne saute de page, d'article ou de critique de film indien. Le jeu de mot sur « Shishupala » ne peut donc lui avoir échappé.

Lionel WIECZNY (Verson)

Merci pour ces encouragements. Pour JPP, il n'a jamais été question de départ. Un lecteur nous demandait même pourquoi on ne lui avait pas rendu hommage. Eh bien c'est simple : les hommages, on les réserve à ceux qui disparaissent. JPP ayant encore vingt-quatre lettres à traiter dans son Fantastic Guide, cela devrait lui assurer une longévité conséquente !

problème de cover

Bonjour à toute l'équipe de Mad ! Cela ne fait que trois ans que j'ai commencé à vous lire, vous et Impact, et je trouve ces magazines particulièrement intéressants, même si j'avais une préférence pour Mad Movies.
Alors quel bonheur de retrouver, le matin du 11 avril le nouveau Mad (oui je sais, peut-être qu'il était déjà dans les librairies avant, mais je ne vais pas tous les jours chez mon fournisseur officiel). Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, voilà que vous devenez mensuel, et qu'Impact se trouve maintenant dans vos pages.
Certains vont crier à l'infamie, au scandale ! Moi je trouve au contraire l'idée superbe. J'espère seulement que vos reportages resteront toujours aussi intéressants (ah, le prochain Carpenter...). Je crois que ce changement était nécessaire, et j'espère qu'il vous apportera de nouveaux lecteurs. Il y a cependant un petit truc qui me chagrine : la couverture. Vous avez complètement cassé le film Le Retour de la momie, et pourtant vous le mettez en couv. J'ai du mal à comprendre, là...
Bonne continuation, et longue vie à Mad.

Loïs CLAVEL (email)

*Bon alors je t'explique pour la couv'. Elle était déjà prête quand notre illustre correspondant, Didier Allouch, a vu le film lors de l'unique projection de presse à Los Angeles quelques jours avant la sortie américaine. Pour les délais, c'est très moyen, et c'est une méthode qui tend à se généraliser : **Tomb Raider**, lui, on le verra carrément pas par exemple ! Il paraît qu'il est pas terminé (z'avaient qu'à nous demander de l'aide, aussi !). Bref, trouve-nous onze chefs-d'œuvre fantastiques dans l'année et alors, juré !, on te fait des couv' d'enfer.*

Comment nous écrire
Par courrier : Mad Movies, Courrier des Lecteurs, 4 rue Mansart, 75009 Paris. Par mail : info@mad-movies.com. Par pigeon voyageur : uniquement aux heures de repas, svp.

seconde bourde mondiale

Bravo à Stéphane Moïssakis qui à la fin de son article sur **Pearl Harbor** cite la date de sortie du film, le 6 juin, comme étant la date du fameux appel à la résistance de De Gaulle, l'appel du 18 juin 40 quoi ! Peut être que Stéphane a tout simplement confondu avec l'appel du 18 joints lancé dans les années 70 pour la dépénalisation du hash ?

Starnek (internet)

*Tu n'es pas le seul à nous avoir signalé cette erreur. On est donc lu par des gens qui connaissent aussi bien l'Histoire de France que Ruggero Deodato. Bon, je me souviens parfaitement que Stéphane m'a rendu le texte sur **Pearl Harbor** après une nuit entière de dur labeur, que je l'ai corrigé les yeux à moitié clos, qu'il m'a marmonné un truc du style « euh, c'est quoi le 6 juin déjà ?», que je lui ai répondu « mais... de quoi tu parles ? ». Bref, la honte sur nous : on s'est tous les deux ré-inscrits en 6ème !*

éloge du mauvais goût

N'êtes-vous pas heureux d'être les rares à avoir suivi toute la carrière du réalisateur du plus grand projet cinématographique qu'est **Lord of Rings** ? Les médias vont se ruer sur le sujet, mais eux n'ont jamais entendu parler de **Bad Taste** et des **Feebles** !

Philippe GILBERT (Le Neufbourg)

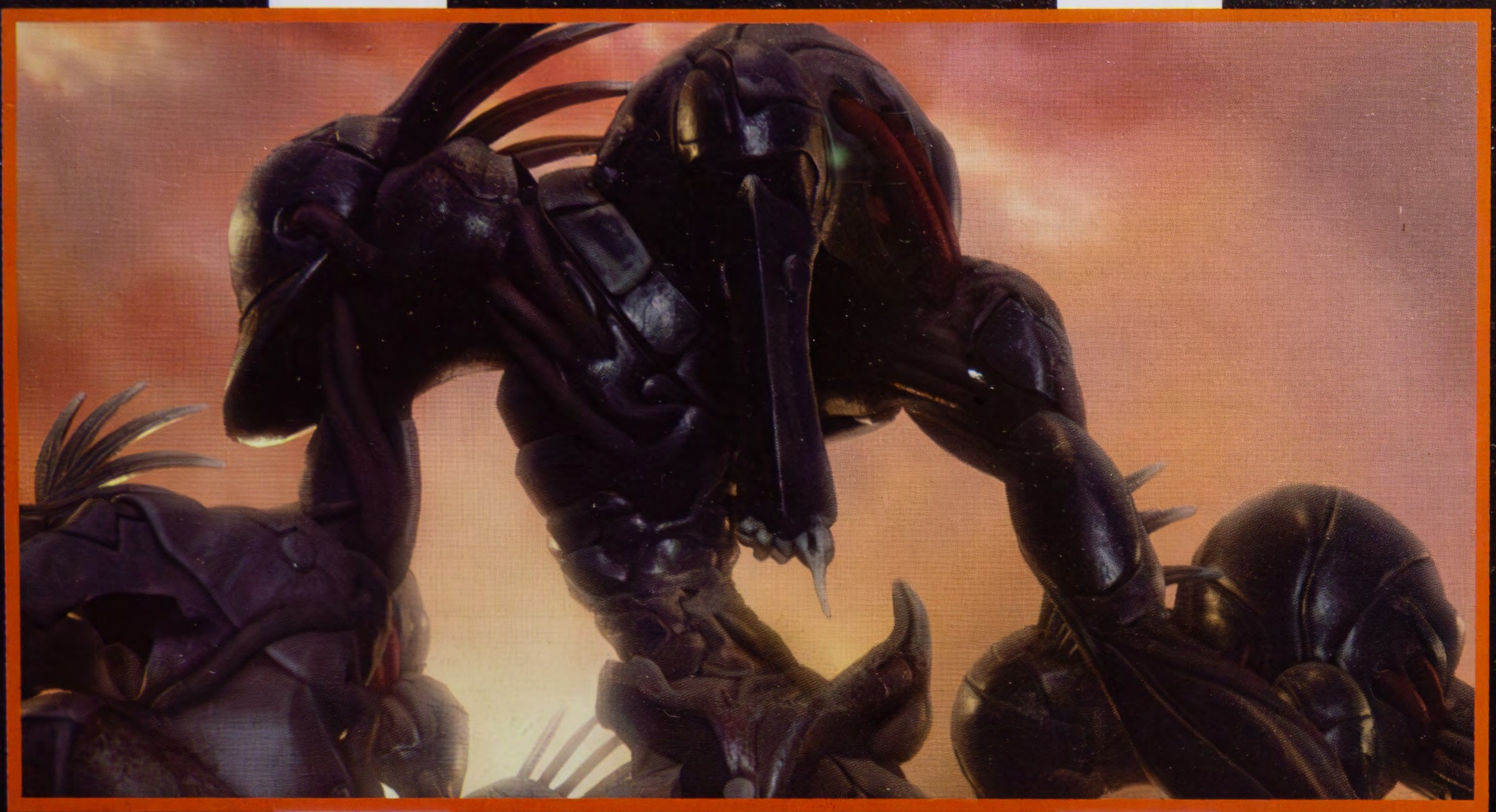
*Oui il faut toujours savoir de quoi l'on parle. Version classe : de l'adaptation hyper-médiatisée du chef-d'œuvre littéraire de Tolkien. Version fan : du nouveau film du gars qui explosait les moutons au bazooka dans **Bad Taste** !*

menteurs !

Lundi 7 mai était nuit de pleine lune. J'ai tenté de vous joindre, que dalle ! Ben alors ?

JUL (email)

Vous êtes nombreux à avoir essayé de nous contacter par télépathie, comme nous vous l'avions chaudement recommandé, mais finalement ça marche moyen. Nous testons une nouvelle méthode avec ce numéro (voir juste là à votre gauche).



Final Fantasy : les créatures de l'esprit

SOMMAIRE

24 **LE SEIGNEUR DES ANNEAUX**
Désormais, quand on parlera de trilogie, ça ne sera plus forcément pour faire référence à **Star Wars**, mais plutôt à l'adaptation du roman de Tolkien signée Peter Jackson. Le premier volet du **Seigneur des anneaux** fait baver la moitié de la planète depuis plus d'un an, et les vingt-six minutes du film montrées au dernier Festival de Cannes n'ont pas calmé les ardeurs des quelques journalistes triés sur le volet. Ça va être ÉNORME !

28 **FINAL FANTASY : LES CRÉATURES DE L'ESPRIT**
Le jeu vidéo *Final Fantasy* a rencontré un tel succès qu'un dixième épisode est actuellement en chantier, et qu'il vient même d'inspirer un long métrage, le premier à être entièrement réalisé en images de synthèse photo-réaliste. Portrait de Hironobu Sakaguchi, créateur du jeu et réalisateur du film, et interview du producteur Chris Lee pour patienter jusqu'au 15 août.

32 **JURASSIC PARK 3**
Les dinosaures ne meurent jamais... et font beaucoup d'entrées au box-office. Telle semble être la devise du producteur Steven Spielberg qui, très occupé par **A.I.**, laisse le soin à Joe Johnston (**Jumanji**) de réaliser ce nouvel opus de la saga **Jurassic Park**. À défaut d'autre chose, on attend comme d'hab' un maximum d'effets monstres !

36 **LARA CROFT : TOMB RAIDER**
Depuis qu'elle a fait une pub pour une marque de voitures, tout le monde connaît Lara Croft, l'héroïne du jeu vidéo *Tomb Raider*, désormais soumise à forte concurrence dans le rang des pin-up par Loana ! Pour son adaptation au cinéma, c'est Angelina Jolie qui porte le débardeur et le short de l'aventurière sous la direction de Simon West (**Les Ailes de l'Enfer**).

42 **Dossier : de BARBARELLA à LARA**
LA REVANCHE DU « SEXE FAIBLE » !
Au cinéma, les femmes ont souvent été employées pour tenir les rôle de victimes. C'était jusqu'à ce que le **Barbarella** de Roger Vadim ne vienne renverser la vapeur. Depuis, Ripley est partie en guerre contre des aliens, Sarah Connor a donné du fil à retordre à plusieurs générations de terminators et de nombreuses icônes du Fantastique se conjuguent désormais au féminin. À l'occasion de la sortie de **Tomb Raider**, Mad Movies vous propose un dossier qui réunit toutes les femmes agressives qui ont fait exploser l'écran.

50 **SHREK**
Sous la houlette de DreamWorks, Andrew Adamson et Vicky Jenson réalisent ce film d'animation amusant et ironique, dans lequel un ogre et une princesse s'érigent contre un tyran qui aimerait voir disparaître tous les contes de fée de la région !

54 **TERROR TRACT**
Un couple décide de s'installer dans ce qui apparaît comme une banlieue paisible des États-Unis et visite plusieurs maisons. Petit problème : elles ont toutes été le théâtre d'un drame. Un film à sketches original et amusant, présenté par le tandem à l'origine du projet, le producteur/réalisateur Lance Dreesen et le scénariste/réalisateur Clint Hutchinson.

56 **BLUE VELVET**
Grand Prix d'Avoriaz en 1987, **Blue Velvet** demeure, encore aujourd'hui, une œuvre remarquable et un des meilleurs films de David Lynch. Un classique qui annonçait déjà *Twin Peaks* et qu'il est impératif de découvrir de toute urgence, ou même de redécouvrir, puisqu'il ressort en copies neuves.

Jurassic Park 3

Lara Croft : Tomb Raider

RUBRIQUES

Courrier des Lecteurs (4) / Edito (8) / Notules Lunaires (10) / Dans les Griffes du Cinéphage (16) / DVD Collector (62) / Télé Maniac (70) / Mad'gazine (72) / Fantastic Guide (74) / IMPACT (79) / Jeu Vidéo (96) / Petites Annonces (98)

4 OSCARS® DONT MEILLEUR FILM ETRANGER EN 2001

CHOW YUN FAT

MICHELLE YEOH

CHANG CHEN

ZHANG ZIYI

UNE EPOPEE EXTRAORDINAIRE
DES COMBATS EBLOUISSANTS
UNE AVENTURE FASCINANTE

UN FILM DE ANG LEE

TIGRE & DRAGON

UN DVD EXCEPTIONNEL

- Les coulisses du tournage
- Interview de Michelle Yeoh
- Galerie de photos
- 3 Bandes-annonces
- Musiques du film et interview du compositeur
- Commentaires audio du réalisateur

Travelprice.fr
Votre agence de voyages
Jouez et gagnez des cadeaux sur www.travelprice.fr

GOOD MACHINE GM INTERNATIONAL

EN CASSETTE & DVD VIDEO

BANDE ORIGINALE DU FILM DISPONIBLE CHEZ SONY CLASSICAL

WARNER HOME VIDEO

© 2000 UCV, LLC - Oscar® est une marque déposée de Academy of Motion Picture Arts and Sciences

Design : Solution Fab'

Rédaction, Administration
4, rue Mansart, 75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
http://www.mad-movies.com

Fondateur
Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction
Gérard Cohen

Rédacteur en chef
Damien Granger

Rédacteur en chef adjoint
Vincent Guignebert

Rédaction
Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis

Contribution
Jean-Sébastien Décant, Christophe Delpierre, Olivier Desbrosses, Marc Elmer, Gilles Grégoire, Emilie Lafite, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Benjamin Rozovas, Julien Sévéon

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Publicité
Gilles Sebbah
01 46 28 82 90

Photocomposition
Mansart Story

Photogravure
Start Plus
Impression
SCIA
Avenue Industrielle
59933 La Chapelle d'Armentières
Distribution
N.M.P.P.

Commission paritaire 59956
ISSN 0338-6791
Dépôt légal à parution

Mad Movies incorporant **Impact**

Mensuel (11 numéros par an)

Prochain numéro début juillet 2001

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Yann Barthes, Sophie Bataille, Joelle Benchimol, Michel Burstein, Carlotta Films, Emmanuel Carré, Cat's, Laurence Churlaud, Valeria Ciezar, Priscille Demoly, Sylvie Forestier, François Frey, Laura Gouadain, François Guerrar, Jerome Jouneaux, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Metropolitan Filmexport, Jean-Claude Michel, Bruno Munoz, Vincent Paul-Boncour, Céline Petit, Stéphane Ribola, Nicolas Roux, Alexis Rubinowicz, Hélène Sitbon, Aude Thomas

Directeur de la publication
Benjamin Cohen
Edition Custom Publishing
SA au capital de 250.000 F
17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928
Principal actionnaire :
Fairway SARL.

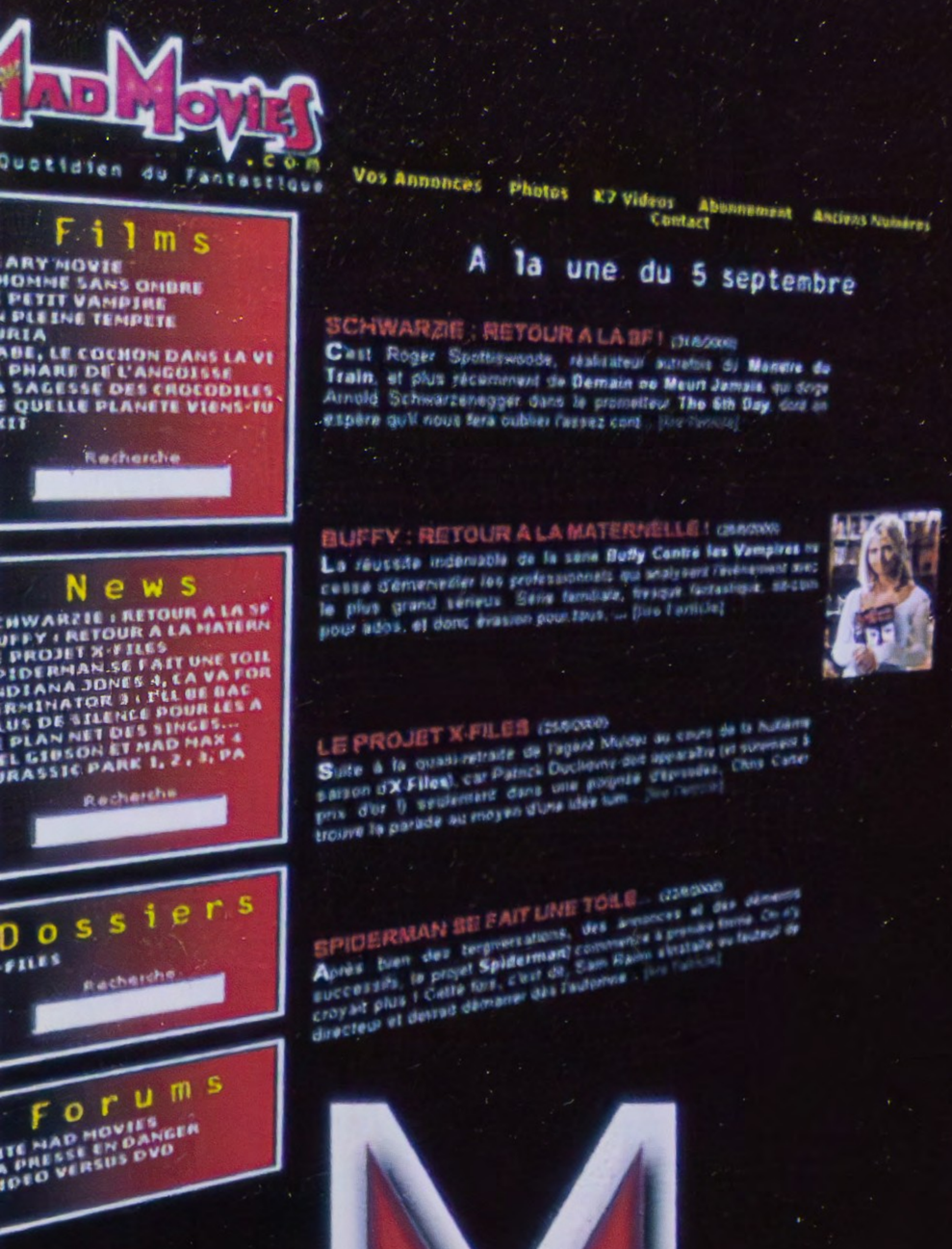
EDITO

A Cannes, il fait beau, il fait chaud et le champagne coule à flot. Ça, c'est ce qu'on aime se répéter quand on se retrouve prisonnier d'une salle obscure, bouffant de la série Z à longueur de journée pendant plus d'une semaine pour ensuite en faire l'écho à ceux qui meurent d'impatience de savoir comment se porte le cinéma sous toutes ses formes. Mais au-delà des incontournables nanars du Marché du Film qu'il est toujours bon d'aller découvrir (quoique, les **Deadly Machin** et les **Lethal Trucmuche**, ça commence à bien faire), Cannes s'était cette année, en ce qui nous concerne en tout cas, mis sur son 31. Avec **Mulholland Drive** de David Lynch, **Avalon** de Mamoru Oshii, **The Man Who Wasn't There** des frères Cohen, **'R Xmas** d'Abel Ferrara, **Kaïro** de Kiyoshi Kurosawa, **The Pledge** de Sean Penn, **Trouble Everyday** de Claire Denis, sans oublier **Shrek**, **Les Larmes du tigre noir**, **Hijack Stories**, **Roberto Succo** et le giallo **Almost Blue**, Cannes a vraiment fait les yeux doux au cinéma de genre à travers ses différentes sélections.

De quoi alimenter les discussions passionnées propres au Festival, quand les journalistes se réunissent autour d'un bon gueuleton ? Même pas ! Cette année, les « Eh, t'as vu le Claire Denis aujourd'hui ? C'est vachement bien ! » et autre « J'ai découvert un truc génial au Marché ! Faut surtout pas passer à côté » ont été remplacés par les « Incroyable ce qui s'est passé dans Loft Story hier ! » et autre « Elle est vraiment trop bonne Loana ! ». Le Festival a eu beau essayer de faire monter les marches du Palais à Nicole Kidman, Patricia Arquette ou encore à Laura Elena Harring et Naomi Watts, les deux pin-up de Lynch, et ainsi satisfaire les mécontents de l'année passée en manque de starlettes, la véritable star de la Croisette, c'était définitivement Loana, Bimboland à elle toute seule.

Les cinéphiles de tout bord ayant succombé à la loftmania, la proclamation du palmarès cannois a suscité moins de commentaires que la couverture de Paris Match consacrée à Loana. Même le voyage retour en TGV vers la capitale ne fut pas de toute tranquillité, mon voisin engageant la conversation d'un coup de coude complice : « Vous avez déjà regardé Loft Story ? Moi, j'ai gagné cinq millions à Big Brother en Belgique ! ». Le moment était venu de faire une bonne sieste.

Damien GRANGER

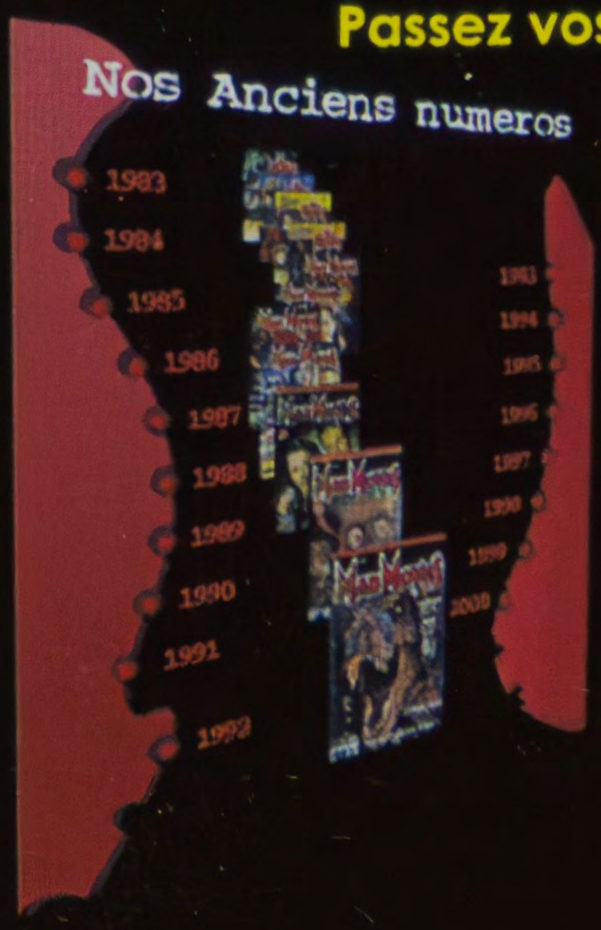


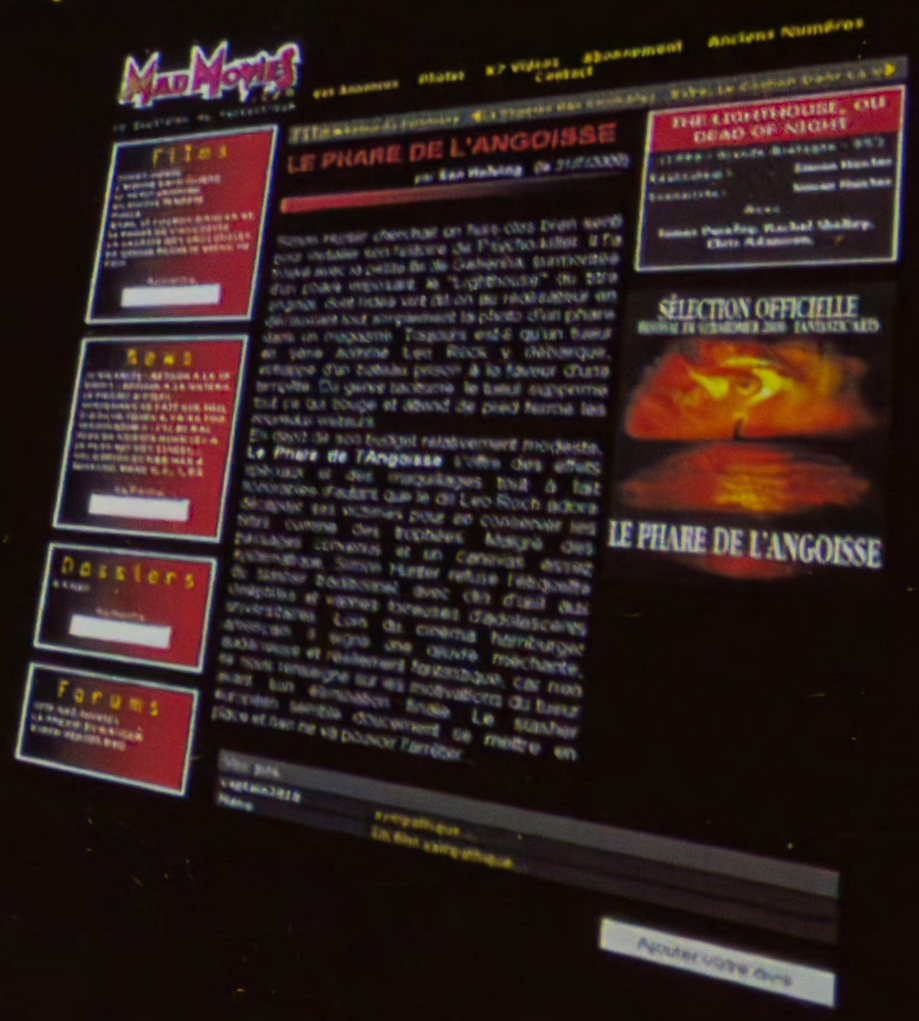
MAD MOVIES
Ciné Fantastique

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums





NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information sur le Fantastique.

■ Comment tourner un film de maison hantée quand on n'a pas les moyens de louer une somptueuse demeure gothique ? Réponse : en tournant un film de cabane hantée ! **Cubby House**, production australienne réalisée par Murray Fahey avec Joshua Leonard (**Le Projet Blair Witch**), appartient à ce sous-genre très économique. Après le divorce de ses parents, Danny, un ado américain, part s'installer avec sa mère au pays des kangourous, terre natale de la brave dame. Ils emménagent dans une maison qui fut jadis le théâtre de rituels sataniques (quelle idée, aussi !) et leur présence ne tarde pas à réveiller le démon qui y fut invoqué. Tandis que le petit frère et la petite sœur de Danny se retrouvent possédés par les forces du Mal, le jeune homme découvre que la cabane de jeux sise dans le potager est en fait un portail menant droit en enfer. Il va donc affronter créatures du Malin, légumes et branches d'arbres afin de restaurer la paix dans son foyer. Annoncé comme un film de possession à la fois psychologique et drôle (houlà !), **Cubby House** bénéficie d'effets spéciaux conçus par Complete Post et Pro FX (**Starship Troopers, La Menace fantôme, Lord of the Rings**).

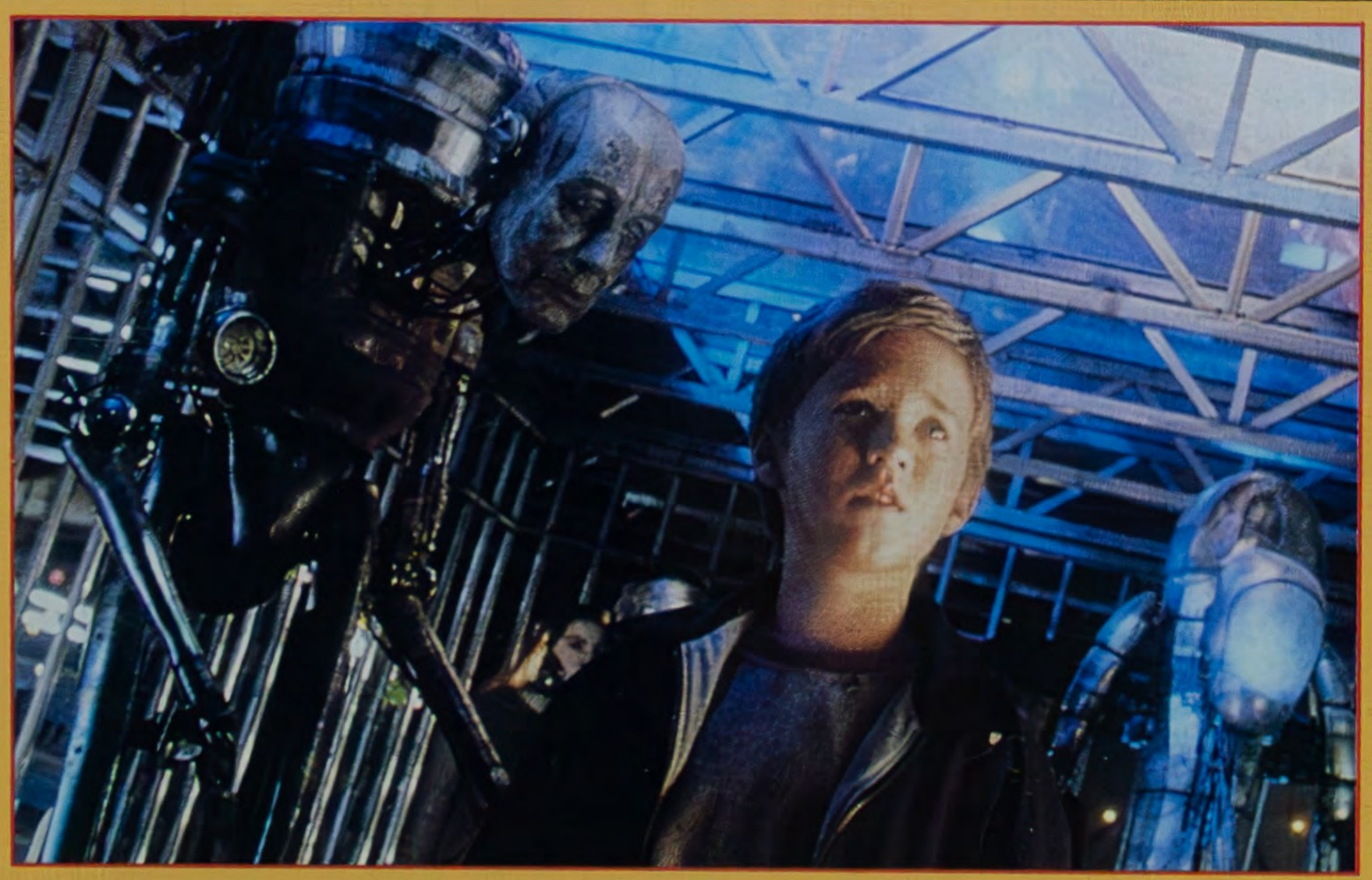
■ Nouvelle réalisation d'Al Passeri (**Creatures from the Abyss, The Mummy Theme Park**) pour Production Film 82, **Flight to Hell** se déroule dans un avion transformé en casino volant. A bord, outre l'équipage, embarquent les croupiers et deux passagers richissimes : un industriel du pétrole flambeur et sa maîtresse, tout frétillants à l'idée de claquer des sommes astronomiques au beau milieu des cumulus. Tout se passe comme sur des roulettes lorsque l'avion plonge droit dans une tempête et qu'un brouillard nauséabond pénètre dans l'appareil. A peine l'ont-ils reniflé que certains des passagers se transforment en créatures insectoïdes et tentaculaires, que les survivants vont devoir affronter avec les moyens du bord, soit pas grand-chose étant donné le budget du film. Vu comme ça, ça a l'air plus rigolo que la série des **Airport**, mais il y a des chances pour que ce soit un peu moins bien filmé que l'épisode **Cauchemar à 20.000 pieds** réalisé par George Miller dans **La Quatrième dimension**...

■ En attendant **Blade 2**, Guillermo Del Toro (**Mimic**) effectue un come-back en force avec **The Devil's Backbone**, produit par la famille Almodovar. Le film se déroule dans les années 30, pendant la guerre civile espagnole. Carlos, un petit garçon de douze ans, échoue dans l'orphelinat de Santa Lucia, un bâtiment perdu dans la plaine et dont la cour centrale est défigurée par la présence d'une bombe qui peut exploser à tout instant. Précipité dans cet univers oppressant, Carlos subit les brimades de l'homme à tout faire des lieux et de ses petits camarades. Son seul refuge : les caves de l'orphelinat. C'est là qu'il

Kubrick not dead !

A.I.

Au même titre que **Les 900 Jours de Leningrad** de Sergio Leone, le projet **A.I.** était bien parti pour finir dans l'armoire des films mythiques. Stanley Kubrick en avait évoqué quelques bribes il y a près de dix ans, prétextant que la technologie de l'époque ne permettait pas la concrétisation de ses visions. Le vieux sage, en réalité, peinait sur un script dont les débordements philosophiques, technologiques et sentimentaux, échappaient à sa légendaire rigueur narrative et à sa sensuelle pudeur.
À la sortie du premier **Jurassic Park**, il comprit que l'image cinématographique devenait dès lors modelable à loisir. Kubrick n'hésita donc pas à multiplier ses rencontres avec Steven Spielberg, le seul homme au monde susceptible de l'éclairer tant sur le plan technique que sur l'intégration du mélo à sa vision d'ordinaire pudique. La mort prématurée du maître fit donc de Spielberg, devenu quasiment co-auteur, le seul remplaçant envisageable.
Vers le milieu du 21ème siècle ont été mis au point des processeurs conscients de leur propre existence. Ils ont aidé l'humanité à repousser les assauts des flots résultant de la fonte polaire, et furent intégrés à des androïdes. Pour les familles que l'institution prive de toute reproduction, l'Etat propose des androïdes-enfants simulant l'amour filial. Un code spécifique permet de « débloquer » la conscience de la machine, si tant est que les parents prennent l'entière responsabilité de ce qu'il en adviendra. Ainsi, une de ces unités (Haley Joel Osment, le médium de **Sixième Sens**) va-t-elle entreprendre un périple intérieur à la recherche de son éventuelle humanité,



David (Haley Joel Osment) : un enfant « artificiel » éduqué aux sentiments humains.

partiellement guidée par Gigolo Joe (Jude Law), un autre androïde à la névrose électronique plus assoupie.
Si cette coproduction Warner/Amblin/Dreamworks promet d'étonnantes prouesses « ILMesques », visuelles, anticipatrices, il convient dès à présent de se préparer au vertige existentiel que nous réserve son propos. De **Blade Runner** à **Gattacca**, la SF dite philosophique n'a connu que de très rares poussées de fièvre, et l'alliance Kubrick-Spielberg, bigrement prometteuse, annonce une vague dont l'ampleur risque de surprendre. Rien que l'étonnant marketing internaute du film a déjà fait couler beaucoup d'encre *, et il est à parier que les conversations au sortir de la salle ne se limiteront pas à la simple esthétique (il s'agit néanmoins du premier Spielby en scope depuis **Hook**). L'homme qui, dans la dernière demi-heure du **Soldat Ryan**, avait déjà rendu un sublime hommage au **Leningrad** de Leone, nous réalise aujourd'hui un Kubrick. Qui aurait l'idée de s'en plaindre ?

R.D.

(*) Voir à ce sujet l'article Le jeu de piste de Spielberg sur notre site : www.mad-movies.com/news.php3?89

AXIS

Co-produit par Chaman Productions et Studio Canal, **Axis** se veut la réponse française à **Final Fantasy**. A l'origine prévu pour un jeu vidéo, puis pour une diffusion télé, ce film d'animation entièrement réalisé en images de synthèse a évolué jusqu'à devenir un long métrage comportant 900 plans numériques. A la réalisation, Pascal Pinon et Chris Delaporte. C'est en travaillant sur le jeu *Heart of Darkness* que ce dernier fait la connaissance de Patrick Daher, chargé des cinématiques, avec qui il développe l'idée originale d'**Axis** que vient ensuite co-scénariser Tarik Hamdine, assistant animateur sur le **Tarzan** de Disney. Daher n'est pas pour autant écarté de la mise en scène du projet puisqu'il se charge d'en superviser l'animation. **Axis** se passe sur un arbre-planète, sur les branches duquel vit le Peuple du Milieu. Encerclés par les nuages, les habitants travaillent sans relâche pour cultiver la sève de l'arbre, qu'ils offrent ensuite comme nourriture à leurs dieux lors de cérémonies où elle est versée dans des puits consacrés par un grand prêtre. Rebelle à cette pratique esclavagiste, la jeune Kaena, hantée par des rêves où lui apparaît un monde meilleur, part explorer les racines d'Axis pour trouver un moyen de libérer son peuple de l'oppression religieuse. Ce qu'elle va découvrir va bouleverser ses croyances, car la planète abrite un secret ancestral gardé par de voraces prédateurs... Pourvu d'un scénario extrêmement riche et situé dans un univers fouillé jusque dans ses moindres détails, **Axis** s'offre en outre un casting vocal prestigieux, avec la présence de Richard Harris, Anjelica Huston et Kirsten Dunst. Budgété à 25 millions de dollars, le film sera accompagné par une flopée de produits dérivés, dont un jeu vidéo et un comics. Sortie envisagée fin 2002.

C.D.

va faire la connaissance du fantôme de Santi, un jeune garçon brutalement assassiné la nuit où la bombe s'est écrasée. Carlos devient alors l'instrument de la vengeance de Santi et le déclencheur d'un désastre épouvantable... Del Toro cite comme influences **L'Enfant du diable**, **Les Innocents**, **La Falaise mystérieuse**, **Shining**, **Sixième sens** et l'incontournable **La Maison du diable**, ainsi que des auteurs comme Arthur Machen, Montague Rhode James et Sheridan Le Fanu, pour ce film qui s'annonce comme une ghost story perturbante et originale. Au casting, on retrouve Eduardo Noriega (**Ouvre les yeux**), Marisa Paredes (**Tout sur ma mère**) et Federico Luppi (**Cronos**).

■ Après **X-Men** et **Spiderman**, la Marvel va encore une fois enflammer les écrans avec l'adaptation du comics « Ghost Rider », confiée au tandem responsable de **Blade** : David Goyer au scénar et Stephen Norrington à la mise en scène. Rappelons que le Ghost Rider est un homme qui a vendu son âme au diable pour protéger sa bien-aimée, et qui se voit condamné à errer dans le désert sur sa moto pour châtier tous les coupables qu'il croise. Devenu la Vengeance faite homme, il croise la route de Nomi, dont la fille a été kidnappée. En acceptant de l'aider à la retrouver, il va suivre la voie de la rédemption... Seul bémol à ce projet alléchant, le nom de la maison de production puisqu'il s'agit de Dimension, responsable récemment de **Highlander Endgame** et **Dracula 2001**. Sortie envisagée fin 2002.

■ Le zombie est une figure du genre tellement utilisée qu'on ne sait plus à quelle sauce l'assaisonner. Dernière trouvaille en date : le zombie chauve ! Dans **Hot Wax Zombies on Wheels**, réalisé par Mike J. Roush pour Phaedra International, une horde de bikers zombies sans poils terrorise un paisible village de pêcheurs. Leur chef, Yvonne Wayne, sacrée reine de l'épilation à la cire brûlante, fait subir d'inimaginables tortures aux habitants des lieux en leur ôtant toute pilosité du corps avant d'en faire des ■■■

flashes

■ Ça commence fort ! Alors que **Basic Instinct 2** semble toujours d'actualité mais repoussé à une date indéfinie, John McTiernan pourrait patienter en s'attelant au projet **Smoke and Mirrors**. Le script relate l'histoire d'Houdini, et notamment son implication dans une mission consistant à démasquer un sorcier responsable d'une révolution en Algérie. Michael Douglas pourrait incarner le célèbre magicien tandis que son épouse Catherine Zeta-Jones serait son assistante dans le film (et non sur le plateau, bande de machos !). Le tournage est prévu pour la fin de l'année.

■ Après **Galaxy Quest**, le papa bricoleur Tim Allen reviendra à la Sci Fi comedy avec le projet **Starchild**, l'histoire d'un agent de la CIA qui se retrouve à aider un alien, rescapé de l'affaire Roswell, à rentrer chez lui. S'il foire, c'est la fin du monde. Comme ça, c'est clair ! C'est le mauvais Peter Segal (**Les Klumps**) qui réalise.

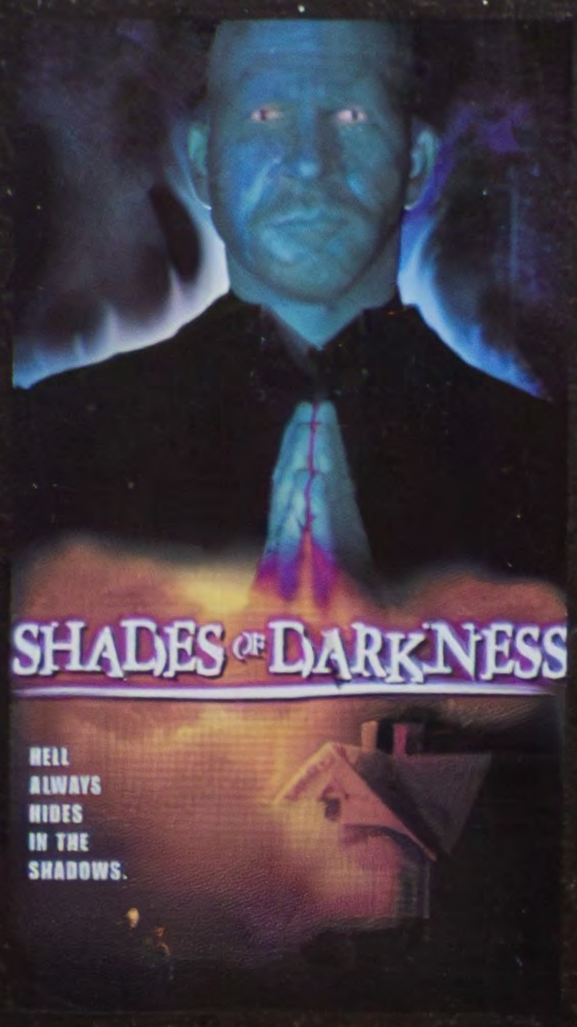
■ On n'a pas encore eu le temps de voir **Jurassic Park 3** que ce bon vieux Spielby prépare déjà une quatrième aventure dont il garde le secret. Et pour cause : le pitch n'a pas encore été développé ! Une chose est sûre, il ne le réalisera pas.

■ Ayé ! Le tournage de **Halloween : the Homecoming**, la septième aventure de ce branque de Michael Myers, a commencé sous la direction de Rick Rosenthal (déjà **Halloween 2** à son actif). Jamie Lee Curtis, responsable de plusieurs malaises cardiaques au sein de la rédaction, reprend le rôle de Laurie Strode. À ses côtés, le rappeur Busta Rhymes et le mannequin Tyra Banks vont faire de bien belles victimes. Le script tourne autour d'un chat internet organisé dans la maison même du Psycho (!) à Haddonfield. Attention, Sean Hood, le scénariste de cette perle, s'attaque aussi à la suite de **Cube** intitulée **Cube 2 : Hypercube**.

■ Alors que **Shrek** explose le box-office US, le studio DreamWorks met la dernière touche à un film d'animation traditionnel, leur deuxième après **Le Prince d'Egypte**. **Spirit : Stallion of the Cimarron** relate l'histoire d'un Mustang dans l'Amérique du XIXème siècle. Bonne nouvelle, le cheval ne parle pas. Et s'il ne parle pas, il ne devrait pas chanter non plus. A priori, c'est tout bénef !

■■■ zombies qui déambulent et ne pensent qu'à forniquer dans tous les coins. La propriétaire du magasin de lingerie local et le barbier local vont s'associer pour repousser la meute et ainsi permettre à la population de récupérer les touffes, les poils, les moustaches et les cheveux qu'on a leur a arrachés. On nous annonce ça comme un film d'horreur érotique à mi-chemin entre **La Nuit des morts-vivants** et **L'Attaque des tomates tueuses**, c'est dire si ça promet d'être bien Z...

■ C'est à Kiyoshi Kurosawa (**Cure, Charisma, Kaïro**) que l'on doit Seance, un thriller surnaturel dans la lignée d'**Intuitions** et de **Prémonitions**. L'héroïne, Jun, est une médium à qui la police fait appel pour l'aider à retrouver une jeune fille qui a disparu. Celle-ci, qui est parvenue à échapper à ses ravisseurs, va se réfugier par hasard dans la voiture du mari de Jun, un technicien du son venu effectuer des enregistrements sur le mont Fuji. Lorsqu'il rentre au bercail, le couple ne tarde pas à



découvrir la présence de la petite. Jun y voit l'occasion de prouver à la police et aux médias ses capacités médiumniques et demande à son époux d'organiser une mise en scène au cours de laquelle elle ferait « apparaître » la jeune fille kidnappée devant témoins. Ce beau projet est compromis lorsqu'ils la découvrent morte, inanimée sur le sol... À signaler que **Seance** a été tourné avant **Kaïro**, récemment sorti sur nos écrans.

■ Premier long métrage du maquilleur en effets spéciaux Christopher Johnston, Shades of Darkness narre les aventures de Bridget, une jeune femme qui effectue un pèlerinage dans son village natal. Elle y découvre une entité maléfique dont l'objectif est de la supprimer et, tant qu'à faire, de massacrer toute la population qu'on espère nombreuse (parce que sinon on va s'emmerder grave). Le film est distribué en vidéo aux USA dans la collection First Rites produite par The Asylum (**Killers, The Source, She Lives by Night**), destinée à faire découvrir de nouveaux cinéastes fondus de fantastique. Ce ne serait pas une mauvaise idée de les distribuer en France, avis aux amateurs.

■ Si, dans **Jurassic Park 3**, les dinosaures ressemblent à des canards, ce ne sera pas le cas de la bestiole préhistorique de Fangs. C'est déjà ça de gagné ! Harry, un étudiant en biologie, pique un morceau d'ambre fossilisé dans un labo, va se planquer dans les bois et en extrait des échantillons de sang datant de la période crétacée, soit d'il y a environ 80 millions d'années. Il parvient ainsi à créer le clone d'un monstrueux serpent préhistorique nommé le Pachyrachis (Pachy comme pachyderme : le reptile a donc la taille d'un éléphant mais pas la trompe, dommage, c'eût été rigolo). Se sentant un peu à l'étroit, le bestiau part visiter les alentours, avalant tout ce qu'il trouve sur son passage : vaches, veaux, cochons, poules, paysans du coin, et même un Moïssakis qui campait dans les parages. Harry récupère alors un vieux fusil de chasse et se lance aux trousses de son protégé, qui se dirige droit sur la ville pour y

une histoire fausse

MULHOLLAND DRIVE

Après le nostalgique **Une histoire vraie**, David Lynch revient à ce qui a fait sa réputation : le thriller bizarroïde et la réalité alternative. À l'origine conçu comme un pilote pour une éventuelle série télé de la chaîne américaine ABC, *Mulholland Drive* effraie ses commanditaires, qui annulent purement et simplement le tournage des épisodes prévus. Fou de rage, Lynch jure ses grands dieux que plus jamais il ne travaillera pour le petit écran. Sa colère est telle qu'elle parvient jusqu'aux oreilles des français de Studio Canal. Flairant la bonne affaire, ils rachètent le pilote avorté dont ils doublent le budget, permettant à Lynch de le remonter, de repenser la musique et surtout de tourner des scènes supplémentaires, notamment pour faire de la fin ouverte une fin close (Lynch avait déjà pratiqué ce type de modification sur la version du pilote de la série *Twin Peaks* exploitée en vidéo). Au final, Lynch obtient les 2 h 30 de métrage présentées à Cannes le mois dernier. Dans la lignée de **Blue Velvet**, **Twin Peaks** et **Lost Highway**, **Mulholland Drive** raconte l'histoire de deux jeunes femmes, interprétées par Naomi Watts et Laura Herring. La première, victime d'un accident de voiture qui l'a rendue amnésique, se rend à Hollywood où elle veut devenir la nouvelle Rita Hayworth. Elle y rencontre la seconde qui va l'aider à reconstituer son passé à partir d'indices à la signification obscure. Mais sur leur route, elles trouvent un producteur pas net qui va les entraîner dans une spirale malsaine peuplée de lieux débauchés et de rencontres étranges où séduction rime avec danger. Bref, du pur

*Une touche de saphisme entre Naomi Watts et Laura Herring : probablement l'élément le moins pervers de **Mulholland Drive**.*

Lynch, avec ses trips fétichistes, ses délires schyzos et sa violence opératique, auxquels il faut rajouter un scénario qui ménage, paraît-il, une surprise de taille. On notera également la présence au casting de Robert Forster et de Dan Hedaya. **Mulholland Drive** s'annonce comme une étape supplémentaire dans une œuvre dont la totale cohérence ne s'est jusqu'ici jamais démentie.

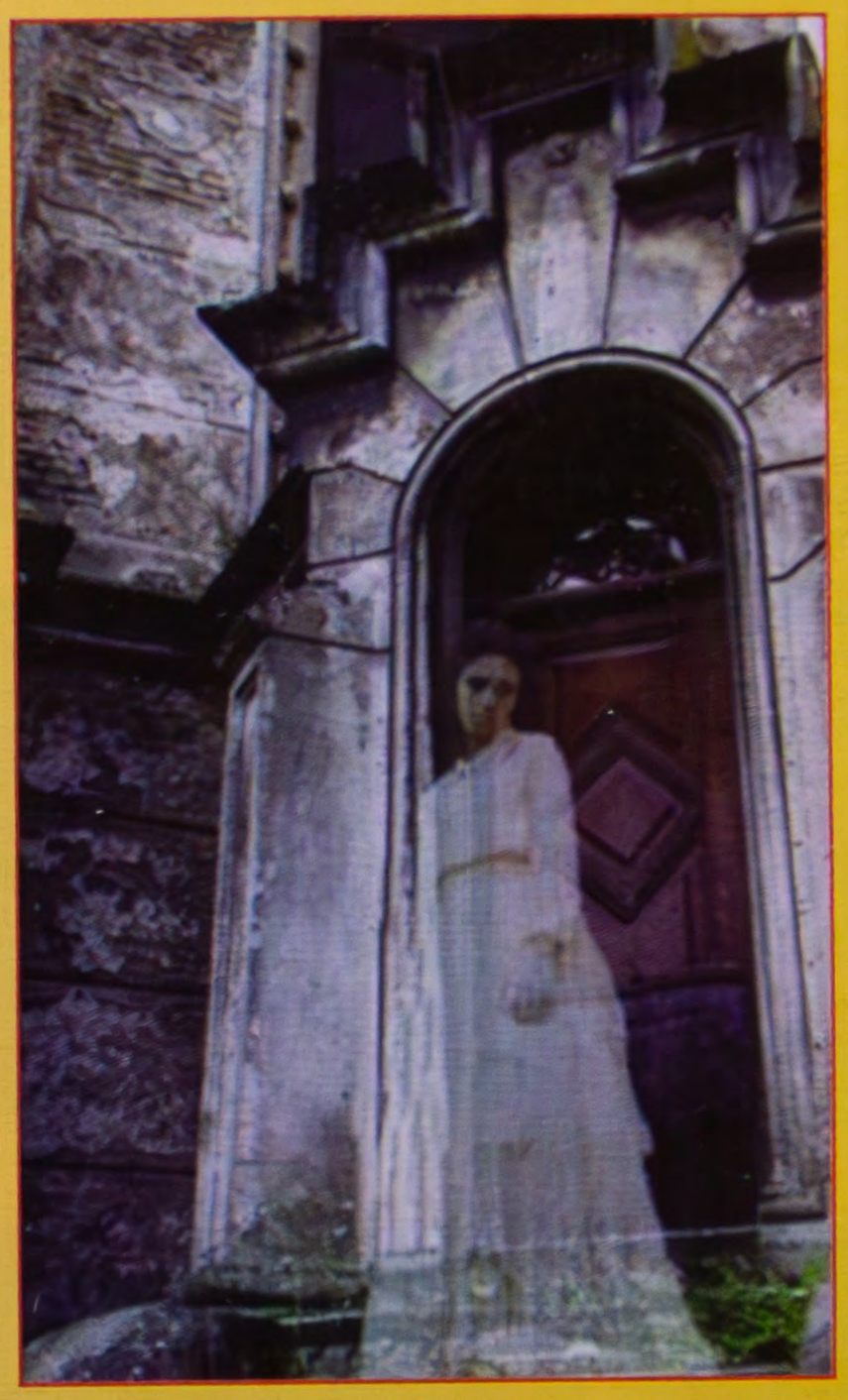
C.D.

fantôme argentin

EL RETRATO DE FELICITAS

Réalisateur argentin, Alexis Puig a jusqu'ici signé deux longs métrages : le premier, **No Muertos**, est un film de vampires, sujet qu'il connaît bien pour avoir publié un dictionnaire répertoriant les œuvres ayant précédé la sienne. Le second, **Vendado y Frio**, narrait quant à lui une course-poursuite avec pour enjeu un sarcophage contenant une momie égyptienne, bien entendu porteuse d'une terrible malédiction. Son nouveau film, **El Retrato de Felicitas**, se veut l'adaptation d'une célèbre légende urbaine de Buenos Aires : celle de Felicitas Guerrero de Alzaga, une femme d'une grande beauté, assassinée par son amant à la fin du dix-neuvième siècle. Fous de douleur, ses parents décident d'élever un monument à sa mémoire et lui rendent hommage en faisant construire une chapelle. C'est aux abords de celle-ci que des témoins affirment avoir aperçu le fantôme de la belle, venu hanter les lieux et réclamer vengeance...
C'est une star du pays, Raquel Soaje, qui incarne le spectre, tandis que le réalisateur s'est lui-même octroyé un petit rôle dans son film. Une production certes modeste, mais qu'on aimerait bien découvrir si jamais un distributeur veut bien s'en donner la peine...

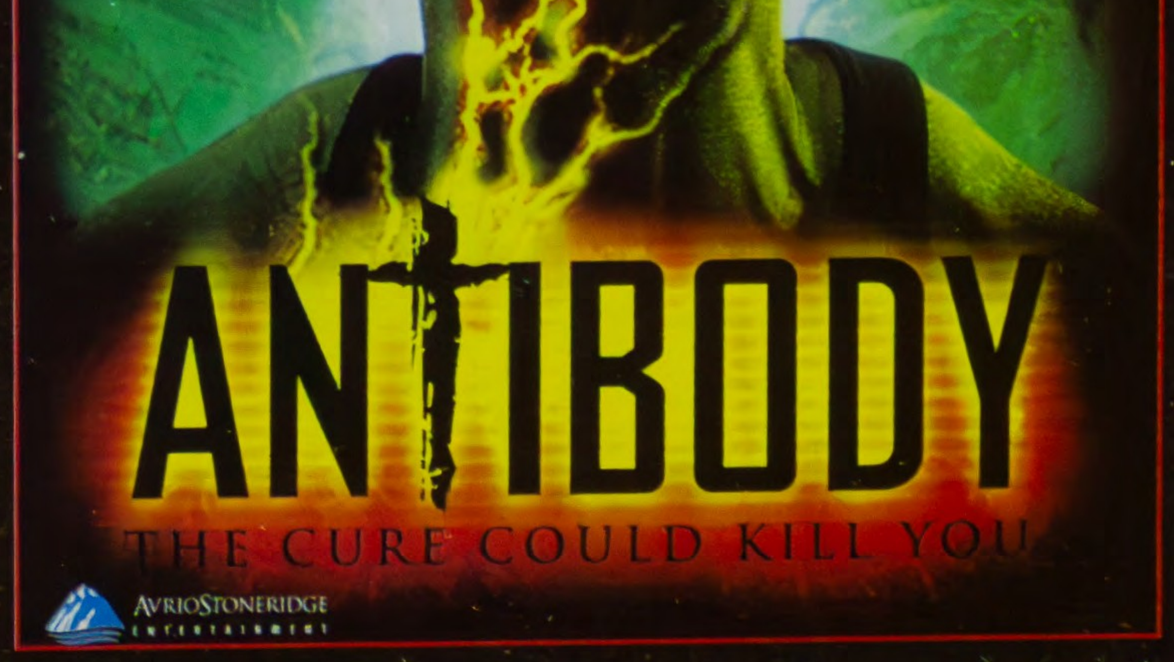
C.D.



L'apparition fantomatique de Felicitas : une image classique.

jouer les pachybouzouks et bouffer la populace. **Fangs**, sans réalisateur pour l'instant, est produit par Fusion International Sales, à qui l'on doit **Megalodon**.

■ Réalisé par Richard Pepin pour ASR Entertainment, Antibody nous embarque pour l'Amazonie. Luke, un chercheur devenu aventurier, y soigne les indigènes de façon homéopathique puisqu'il extrait ses médicaments des plantes. Une activité quelque peu perturbée par le fait que le pays est en proie à une guerre civile menée par son vieil ennemi le général Rojas. Lors d'une balade de santé, Luke découvre les cadavres d'une expédition pharmacologique dirigée par le professeur Grant. En pratiquant l'autopsie du bonhomme, il isole un organisme apte à soigner toutes les formes de cancer. C'est alors que surgit Rachel, la fille de Grant, qui affirme à Luke que le corps qu'il vient de charcuter n'est pas celui de son père. Ils partent donc tous deux à sa recherche, mais se heurtent à un vieil adversaire de Grant, qui rêve de refiler le cancer à toute la planète. Les voilà donc plongés dans les mystères de la jungle, où ils vont croiser des tribus satanistes, des divinités voraces, des rebelles armés jusqu'aux dents, sans compter les dangers des drogues bouffe-neurones qu'ils vont absorber et ces putains de moustiques!



■ Ce bon vieux Menahem Golan, via sa firme la New Cannon, nous le clame fièrement : « La légende était vraie... Il est vivant ! ». Il ne parle pas de lui, mais du personnage de sa nouvelle production intitulée Big Foot. Eh oui, le yéti des forêts américaines, le géant poilu que des témoins affirment avoir aperçu à la rédaction de Mad Movies ■■■

flashes

■ Au vu des résultats fracassants du **Retour de la momie** au box-office américain, le studio Universal prévoit un troisième épisode des aventures de cette vieille peau d'Imothep. Une aventure à ne pas confondre avec le projet « spin off » **The Scorpion King** de Chuck Russell. Il est cependant peu probable que Stephen Sommers tienne la barre de la réalisation pour cause de projet d'adaptation du Tour du Monde en 80 jours.

■ Des rumeurs persistantes annoncent — enfin ! — une adaptation en long métrage de l'univers des Simpsons. À la manière de **South Park**, le film restera animé. Ces rumeurs sont relayées par une clause de contrat signée par l'ensemble du casting. Youpi !

■ Allez hop ! Complément de casting : Meryl Streep, Max Von Sydow, Peter Stormare (**Armageddon**), Colin Farrell (**Tigerland**) et Samantha Morton (**Pandemonium**) rejoignent Tom Cruise sur le tournage du très attendu **Minority Report** d'un jeune réalisateur inconnu du nom de Steven Spielberg.

■ Une super bonne nouvelle qui a fait sauter de joie l'ensemble de la rédaction : Vin Diesel, le Riddick de **Pitch Black**, serait le vilain Terminator dans la suite toujours réalisée par Jonathan Mostow. Le projet pourrait d'ailleurs rapidement prendre son envol maintenant que la grève des scénaristes a été évitée. À noter que dans une nouvelle version du script, la Terminatrice se trouvera maintenant du côté de la rébellion.

■ Alex De La Iglesia va enfin pouvoir s'attaquer à son **Fu Manchu** puisqu'il a trouvé l'interprète de son héros, qui ne sera ni plus ni moins qu'Antonio Banderas. John Malkovich, Robert De Niro et Michael Caine ont été contactés pour incarner le super-vilain dans cette production de 20 millions de dollars qui se tournera en Chine et aux États-Unis.

■ Des nouvelles de la seconde adaptation du « Dragon Rouge » de Thomas Harris, après celle de Michael Mann avec **Le Sixième sens**. Le projet aurait été offert à Michael Bay et au génial Nicolas Cage. Le sript écrit par Ted Tally est prêt et se trimballe une réputation de bombe atomique.

Trash is back !

DEMONIUM

Réalisateur de **Zombie 90**, **Violent Shit** et **Antropophagous 2000**, l'allemand Andreas Schnass nous revient avec un projet ambitieux intitulé **Demonium**, écrit par Sonja Schnass et Ted Geoghegan. Entièrement tourné aux alentours de Rome, le film met en scène une créature maléfique et Lovecraftienne qui, après avoir tué un savant du nom d'Arnold Berger, s'acharne sur la famille du défunt. Les éventuels héritiers viennent assister à la lecture du testament dans le château où demeurait Berger, et sont accueillis par la gouvernante et le notaire. Il y a là Felix, le neveu du disparu, un jeune homme maladif qui porte en lui le fardeau d'un passé douloureux. Sa cousine Sabine, une alcoolique terrifiée à l'idée de revenir sur les lieux, car elle y a vécu un événement traumatisant dans sa jeunesse. Anton, l'ancien collègue de Berger, est également présent. Bien évidemment, le monstre qui occupe les murs va venir mettre un peu d'ambiance dans tout ça...
Les effets spéciaux de **Demonium** ont été confiés à Fanta X Effects et à Sergio Stivaletti, habitués des films de Dario Argento. Rayon casting, on retrouve Andrea Bruschi, Claudia Abbate, Charlotte Roche, sans oublier la scream queen Debbie Rochon et Lloyd Kaufman, le boss de Troma !

C.D.

Comme d'habitude chez Andreas Schnass, une ambiance trouble qui ne présage rien de bon.

■■■ où il se serait dissimulé pendant des années sous le nom de Rafik Djoumi, est de retour sur les écrans, longtemps après **Bigfoot et les Henderson**, charmante comédie familiale produite en son temps par Spielberg. On espère que cette nouvelle version sera un peu plus effrayante et qu'elle sera vite tournée, parce que les Bigfoot, c'est bien sympa mais ça sent pas très bon, surtout quand ça pète. Et ça pète tout le temps, ces animaux-là !

■ Nouveau film du japonais Yoshimitsu Morita (**Lost Paradise**), Keiho débute par le meurtre au couteau d'un homme et de sa femme enceinte de quelques mois. Le suspect interpellé, Masaki Shibata, un acteur de théâtre, avoue avoir commis le crime. Mais son mobile ne tient pas debout et, lors du procès, il agit d'une telle façon que l'expertise médicale le diagnostique comme schizophrène. Dès lors, il ne peut être tenu pour responsable des faits reprochés. Persuadé que Shibata joue la comédie, l'une des assistantes du psychiatre qui a examiné l'accusé obtient la permission de mener un complément d'enquête, mais se heurte bizarrement à toutes sortes de pressions occultes. C'est alors qu'elle découvre qu'une des victimes du meurtre a tué une jeune fille lorsqu'il n'avait que quinze ans...
Thriller abordant aussi bien les thèmes de la justice que de la folie meurtrière, **Keiho** (en français : loi criminelle) a été présenté en compétition au Festival de Berlin.

■ Dans la série querelles de voisinage, The Man Next Door s'intéresse à Vivian, une jeune femme hantée par des rêves où lui apparaît son voisin, un adolescent dont elle était amoureuse quelques années plus tôt. Lorsqu'il refait son apparition, Vivian retombe immédiatement sous le charme de celui qui est devenu un séduisant bellâtre, sans savoir que l'élu de son cœur est désormais un tueur sadique.
Ce thriller au scénar prodigieusement original est réalisé par Rod C. Spence, monteur sur le jeu télé US *Survivor*. Ça pourrait peut-être donner l'idée aux réalisateurs de *Loft Story* de transformer leur émission en slasher, puisque tout est en place : un lieu unique, des crétins lobotomisés, des pouffes bien foutues et des couteaux de cuisine pour tailler dans le lard !

■ Réalisé par Norio Tsuruta (**Ring 0 : Birthday**) d'après un manga horrifique de Junji Ito, Kakashi est le premier film de ce genre co-produit entre Hong Kong et le Japon. Tout commence par une lettre que la jeune Kaoru découvre dans l'appartement de son frère après sa disparition. Signée Izumi, qu'elle connaît bien pour l'avoir fréquentée à l'école, c'est à la fois une déclaration d'amour et une invitation adressée à son frère pour qu'il rejoigne Izumi dans un mystérieux village. Kaoru se rend sur les lieux, pour y découvrir que les habitants sont devenus esclaves du démon Kakashi et qu'elle a été attirée dans un piège orchestré par le fantôme d'Izumi, qui cherche à se venger d'un terrible affront qu'elle lui a autrefois fait subir. Choisie pour être sacrifiée sur l'autel de Kakashi, Kaoru, coupée du monde, n'aura pas d'autre choix que celui d'affronter son funeste destin...
Notamment interprété par la belle Kou Shibasaki (**Battle Royale**), Kakashi s'annonce comme une ghost story romantique sacrément déviante, puisque les relations entre Kaoru et son frère y sont des plus ambiguës...

San HELVING

flashes

■ Le « Whiz Kid » M. Night Shyamalan (**Incassable**) lâche son Bruce Willis d'amour pour le remplacer par Mel Gibson à l'occasion de son nouveau film intitulé **Signs**.
L'ex Mad Max y incarnera un fermier de Pennsylvanie qui se retrouve confronté à plusieurs phénomènes paranormaux.

■ Producteur de ***Stargate SG-1***, Michael Greenburg a annoncé que la société MGM était intéressée par le financement d'une suite du film de Roland Emmerich qui serait en fait inspirée de la série télé. Le véritable but de l'opération : créer une franchise à petit budget dans la lignée de ***Star Trek***.

■ La « scream queen » Brinke Stevens (**Sorority Babes**) va réaliser son premier film avec **The Point After Dark**, une histoire de loup-garou dont le budget est estimé à sept millions de dollars et pour laquelle Tom Savini s'occupera des effets spéciaux. Rappelons que le maquilleur préféré de George Romero vient lui aussi de mettre en scène un film, **Vampirates**, avec Brinke Stevens justement. Ils ne se lâchent plus ces deux-là !

■ Le projet le plus fou du mois, c'est **Bubba-Ho-Tep** de Don Coscarelli (la série des **Phantasm**), dans lequel Bruce Campbell interprète un Elvis Presley toujours vivant et âgé de 68 ans, qui s'associe à un fou se prenant pour JFK afin d'éliminer une momie qui aspire l'âme de ses victimes !

■ Si New Line tarde à donner le feu vert au tant attendu **Freddy vs Jason**, c'est peut-être tout simplement parce que la société responsable du **Seigneur des anneaux** et de **Jason X** (il faut de tout pour faire un monde) s'intéresse de prêt au projet **New Nightmare**, une préquelle qui raconterait les origines de Freddy Kruger (quelqu'un leur a dit-il que tout était déjà expliqué dans la série télé ?).

■ Mike Mendez, le réalisateur déjanté du **Couvent**, prépare actuellement son nouveau film, **The Grave Dancers**, une histoire de fantômes très sombre qu'il souhaite dans la lignée de **Poltergeist**. Parallèlement, il supervise aux côtés du maquilleur Vincent Guastini les effets spéciaux du film d'horreur **Infested**, au sujet d'une invasion de guêpes.

FAR EAST FILM FESTIVAL

En trois éditions, le Far East Film Festival d'Udine (au nord de l'Italie) s'est imposé comme la principale manifestation européenne dédiée aux cinémas d'Asie. Avec plus de 70 films issus de Hong Kong, du Japon, de la Corée du Sud, des Philippines ou encore de Singapour, il y en avait pour tous les goûts. Et les fans d'horreur et de fantastique ne furent, bien sûr, pas en reste.

SPACE TRAVELLERS

Pour bien démarrer les festivités, les organisateurs ont ouvert cette nouvelle édition avec la délirante comédie fantastico-policière **Space Travellers** du Japonais Katsuyuki Motohiro (que l'on avait découvert en 98 avec la non moins excellente comédie **Bayside Shakedown**). **Space Travellers** a de lointains échos d'**Un après-midi de chien**, mais en plus fou. L'histoire commence par un casse qui ne tourne pas comme il aurait dû. Dirigée par Tamotsu (joué par le charismatique Takeshi Kaneshiro, que l'on connaît surtout en Occident pour avoir joué dans **Chungking Express**), la petite équipe de braqueurs se trouve obligée de faire alliance avec leurs otages. L'un des collègues de Tamotsu, passionné d'un dessin animé nommé *Space Travellers*, propose alors que chacune des personnes présentes revête l'apparence d'un des héros de la série afin de troubler la police... et pouvoir par la même occasion sauver leur propre peau.
Surprenant à plus d'un titre, **Space Travellers** a enthousiasmé le public. Le final, nihiliste au possible et tranchant brutalement avec l'ambiance relativement légère du reste du film, est un dur rappel à la réalité. Une fin d'autant plus puissante qu'elle s'adresse directement aux otakus peuplant l'Empire du Soleil Levant, qui préfèrent vivre dans un rêve au lieu d'affronter le vrai monde.

DITTO

Ditto, du coréen Jung-kwon Kim, refusait aussi l'ambiance « feel good » propre au cinéma américain. Bien que tirant largement son inspiration de **Fréquence interdite**, **Ditto** ne fonctionne pas sur le schéma déjà bien usé des problèmes-résolutions-problèmes-happy end. Grâce à un système de radio qu'elle a emprunté à son école, So-eun (Haneul Kim) rentre en contact avec un autre étudiant de son université, Ji-in (Ji-tae Yu). Ils décident bien sûr de se rencontrer, mais malgré l'évidence de leur lieu de rendez-vous, ils se ratent. Petit à petit, l'impossible réalité va éclater : So-eun vit en 1979, Ji-in en 2000... Mais ce n'est pas tout, Ji-in est le fils de la meilleure amie de So-eun et du garçon dont elle est follement amoureuse.
Ditto est un mélodrame fantastique profondément ancré dans la société coréenne. Le réalisateur en profite pour faire un état des lieux politique entre la Corée du Sud du passé, lorsque le pays était encore sous le joug d'une dictature militaire, et l'élan démocratique actuel. Mais c'est surtout l'aspect nihiliste de l'histoire d'amour de So-eun, qui sait désormais qu'elle n'a aucun futur avec le garçon de ses rêves, et de son impuissant interlocuteur, qui ne peut l'aider sous peine de disparaître purement et simplement de la face de la planète, qui nous marque longtemps après la fin du film.

NIGHTMARE

Toujours en provenance du Pays du Matin Calme nous arrivait **Nightmare**, au titre riche en attentes. Bien loin de titres plus classieux tels **Ring Virus** (le remake coréen de **Ring**), **Whispering Corridors** ou encore **Memento Mori** (deux films d'horreur à fort relent social se passant dans des écoles de jeunes filles), **Nightmare** se place dans une veine plus typique du cinéma d'horreur des années 90, le slasher teinté d'éléments fantastiques. Quelques années après la fac, un ancien groupe d'étudiants, nommé « A few good men », se retrouve décimé par un mystérieux assassin. Une fille du groupe, qui semble sombrer dans la folie, prétend que c'est une de leurs anciennes amies, morte pourtant plusieurs années auparavant, qui est revenue se venger. Pour Sun-ae (Jung-yoon Choi), l'explication semble un peu difficile à avaler. Pourtant, lorsque les morts brutales continuent de s'enchaîner, Sun-ae est obligée de se rendre à l'évidence : un esprit est parmi eux...
Nightmare a clairement été conçu pour un public de teenagers, friands de films d'horreur soft, vite vus, vite oubliés. Le film n'est pas désagréable pour autant et réserve même quelques petites surprises sympathiques, même si un peu plus de gore n'aurait pas fait de mal.

A LINGERING FACE

Après ce film quelque peu convenu, on eut droit à une très grosse surprise : un psycho-killer made in Chine Populaire ! Pour ceux qui en étaient restés aux films des réalisateurs de la cinquième génération se passant en Chine Rurale, le nouveau cinéma chinois arrive effectivement comme une très grosse baffe. Entre des comédies hilarantes (le génial **Be There or Be Square** de Feng Xiaogang) et des films catastrophes (**Crash Landing** de Jianya Zhang) voici donc le « psycho on the run » avec **A Lingering Face**. Lâché par sa copine, Lei Hayang (Pan Yueming) décide de partir pour la grande ville. Pris en auto-stop par des routiers, il se retrouve à l'arrière du véhicule avec une jeune femme qui, tout comme lui, part à la recherche d'une nouvelle vie. Après une sieste, Lei se réveille au milieu des bois, tout seul dans le camion. Quelque peu effrayé, il s'aventure aux alentours. Un peu plus loin, il découvre la jeune fille en train de se faire violer par les deux camionneurs. Pris de panique, il se cache dans les fourrés et réussit à échapper à ses poursuivants... mais ne tente rien pour sauver la jeune femme. Quelques jours plus tard, au journal télévisé, la police fait part de la découverte d'un cadavre dans ces mêmes bois où Lei se trouvait. Il prévient les autorités, mais, de retour chez lui, croit reconnaître dans la rue la fille qu'il pensait morte. De leur côté, les deux camionneurs sont activement recherchés pour de multiples assassinats.
Des films dans le genre, on en avait vu beaucoup. Et pourtant jamais auparavant le sujet n'avait été traité de cette façon. Il n'y a pas la moindre trace de sang à l'écran dans **A Lingering Face**, mais la scène dans les bois, où pourtant rien ne nous est dévoilé, est parmi les plus angoissantes et stressantes jamais vues. Il faut dire que Xuechang Lu tourne sans effets outranciers de style et laisse à son film un aspect très rêche et dur (et peut-être surtout humain) qui renforce le réalisme de l'histoire.

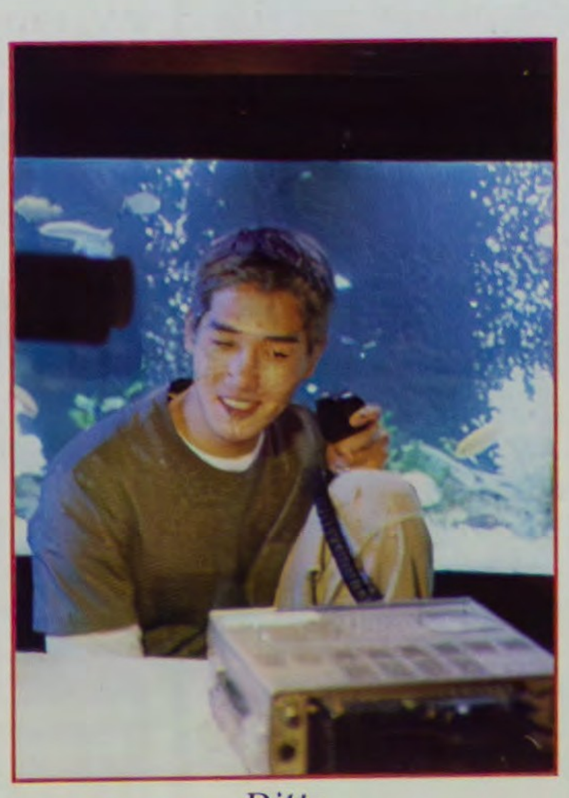
WOMAN OF MUD

Autre film marquant, mais cette fois-ci dans un tout autre esprit, la grosse série B **Woman of Mud** du Philippin Rico Ilarde. Mark (joué par Carlos Morales, un croisement entre Jean-Claude Van Damne et le bodybuildé des Voisines d'à côté), un étudiant, décide de partir se ressourcer dans la jungle afin d'écrire un roman d'horreur. Évidemment, comme dans tout bon film d'horreur philippin, la jungle est un endroit particulièrement inhospitalier, berceau de toutes les horreurs possibles et inimaginables. Un jour Mark trouve, nue dans son jardin, une superbe jeune fille (la pulpeuse Klaudia Koronel), fruit d'une étrange graine qu'un non moins étrange homme lui avait donnée. Grâce à l'arrivée de cette créature de rêve, Mark réussit enfin à écrire... et tombe au passage amoureux de la belle. Mais celle-ci a la mauvaise habitude de se transformer en monstre friand de chair humaine...
Entre des clins d'œil à **Rambo**, **L'Invasion des profanateurs de sépulture** et **Predator**, **Woman of Mud** reste cependant un pur produit du terroir philippin. Un film de genre concocté avec amour, qui n'est pas sans rappeler parfois certains des classiques du maître de l'horreur locale, Eddie Romero. En tout cas, une série B comme on en voit rarement aujourd'hui, qui mélange un second degré parfaitement assumé, des scènes bien saignantes et même une petite touche politique via les guérilleros qui parcourent la forêt. Bref, un grand moment de cinéma !

Julien SÉVÉON

A Lingering Face

Space Travellers



Ditto

Woman of Mud

THOMAS EST AMOUREUX

Manque de bol pour le Festival de Gérardmer, le jury est tombé amoureux de **Thomas est amoureux** au point de lui décerner le Grand Prix. L'ambassadeur 2001 du cinéma fantastique en France est donc un film d'anticipation (vaguement), mais surtout un objet concept croulant sous les partis pris les plus radicaux : personnage principal invisible à l'écran, point de vue subjectif pendant toute la durée du film, caméra fixe, images vidéo... Comme on dit, ça a au moins le mérite d'être original.

Le Thomas du titre est un agoraphobe cloîtré chez lui depuis maintenant huit ans. Il communique avec le monde extérieur par l'intermédiaire d'un visiophone, refuse évidemment tout contact physique et assouvit ses besoins sexuels grâce à une cyber-nana lui donnant du plaisir via des capteurs corporels. Sa mère possessive, son psychologue bab et son assureur « brazilien » s'inquiètent de son trop long enfermement. Poussé à s'inscrire dans un club de rencontres, Thomas préférera se tourner vers les prostituées auxquelles il a droit en tant qu'handicapé. Parmi elles, Eva, une délinquante ayant choisi de vendre son corps pour passer moins de temps en prison. Mais si l'agoraphobe tombe amoureux, il sera bien forcé, à un moment ou un autre, de sortir de chez lui...

Dire que **Thomas est amoureux** sent furieusement le renfermé n'est pas faire injure à Pierre-Paul Renders, c'est même le but affiché de ce premier long métrage en forme de poupées russes : enfermé dans la salle, enfermé dans le film... par où est la sortie ? Le réalisateur et son scénariste Philippe Blasband n'envisagent jamais l'agoraphobie comme un beau sujet de film, mais seulement comme une pathologie qu'il s'agit de soigner. Parce qu'ils préfèrent peut-être la médecine au cinéma, leur héros se retrouve condamné à la guérison, à l'image du Jack Nicholson de **Pour le pire et le meilleur**, individu merveilleusement répugnant au début et insupportablement charmeur à la fin de l'histoire. Rapidement en voie de « normalisation », Thomas perd en même temps que le film tout intérêt, d'autant que l'image (des gens qui parlent) est ici un ingrédient tout à fait dispensable à la bonne réception du projet. Faites le test : fermez les yeux, le film est soudainement meilleur !

Vincent GUIGNEBERT

Belgique. 2000. Réal.: Pierre-Paul Renders. Scén.: Philippe Blasband. Dir. Photo : Virginie Saint Martin. Mus.: Igor Sterpin. Animation 3-D : Sparx. Prod.: Diana Elbaum pour Entre Chien et Loup. Int.: Benoît Verhaert, Aylin Yay, Magali Pinglault, Micheline Hardy, Alexandre Von Sivers... Dur.: 1 h 37. Dist.: Sagittaire Films. Sortie le 20 juin 2001.

PIERRE-PAUL RENDERS (réalisateur) & BENOÎT VERHAERT (acteur)

Il se sont connus sur les bancs de l'Institut des Arts de Diffusion, l'une des deux écoles de cinéma existant en Belgique. Pierre-Paul, également agrégé en philologie classique, a toujours voulu réaliser. Benoît aurait aimé lui aussi être derrière la caméra, mais c'est devant qu'il a finalement choisi de s'exprimer. Sauf que pour leur premier long métrage, Pierre-Paul a offert un drôle de premier rôle à Benoît. Explications.

Pierre-Paul, avant *Thomas est amoureux*, vous avez réalisé des documentaires.

Pierre-Paul Renders : Quelques-uns oui, mais seulement un ou deux étaient le fruit d'un véritable travail de création, les autres étant davantage des commandes. En sortant de l'école de cinéma, j'ai participé à un long métrage collectif, intitulé **Les Sept péchés capitaux**, un film assez fou tourné entre copains. J'ai réalisé ensuite un court métrage de fiction, déjà dans une veine assez fantastique, puis j'ai enchaîné toutes sortes d'expériences autour du cinéma. Je ne me sentais pas encore prêt pour un long métrage et, surtout, je n'avais pas de scénario. Le cinéma m'intéresse beaucoup, mais pas à n'importe quel prix. Pour me lancer dans la réalisation d'un film, il fallait que je tombe sur un projet qui me donne vraiment envie. Rien qu'avec le court métrage, j'avais une idée de la somme de travail nécessaire, et donc je ne me sentais pas prêt à partir sur n'importe quoi. J'ai attendu, et un jour Philippe Blasband, un ami qui avait fait l'Institut des Arts de Diffusion en 1985 avec Benoît et moi — et par ailleurs un scénariste qui commence à être assez reconnu, m'a proposé un de ses scripts. Il voulait le réaliser lui-même au départ, mais il n'avait pas le temps. Le scénario de **Thomas est amoureux** m'a tout de suite séduit. Il y avait beaucoup de choses dans cette histoire que je pouvais m'approprier assez aisément.

Quand l'avez-vous fait lire à Benoît ?

P.P.R.: A partir du moment où j'ai commencé à penser au casting, j'ai fait quelques essais avec des comédiens proches de moi pour avoir une idée de ce que pouvait donner une voix seule. Et très vite je me suis dit que j'avais envie de tester Benoît.
Benoît Verhaert : Il m'a fait faire une sorte de casting par téléphone... ce qui était assez cohérent avec le projet !
P.P.R.: Philippe Blasband m'avait donné le scénario tel quel. Dès la première ligne, il est écrit clairement : « Thomas est une voix off, on ne le voit jamais ».
B.V.: Comme jouer le personnage en off était une donnée de base, qui plus est parfaitement cohérente avec l'histoire, j'ai accepté tout de suite avec beaucoup d'enthousiasme.

Comment s'est déroulé l'enregistrement des dialogues sur le tournage ?

P.P.R.: C'était un système très particulier. Pour que ce type de scénario tienne la route, j'étais convaincu que les acteurs ne devaient pas jouer face à la caméra, mais face à une véritable image l'un de l'autre. J'ai donc réalisé une maquette complète du film avant de commencer le tournage, car même s'il est écrit à la première ligne du scénario « Thomas est une voix off », ça n'apparaît pas concrètement à la lecture. Tandis que dans un film, c'est une réalité de tous les instants ! C'était le seul moyen de savoir si ce principe était viable sur la durée d'un long métrage. Tous les comédiens que j'ai contactés ont bénévolement accepté de travailler en amont, et on a donc fait une première maquette sans décors ni costumes qui s'est avérée concluante. On a donc imaginé ensuite, pour le tournage proprement dit, ce système de visiophonie réelle...
B.V.: On a vraiment joué les scènes de cette façon. J'étais là toute la durée du tournage, à temps plein, isolé dans un petit local à part, capitonné. J'étais filmé avec une caméra, devant laquelle il y avait un prompteur sur lequel je voyais l'image de l'autre et inversement.

Vous avez vraiment recréé les conditions du film...

P.P.R.: Exactement. À la différence d'un simple écran vidéo de contrôle, le prompteur permettait au regard des comédiens d'être directement dans l'axe de la caméra, ce qui était vraiment très important pour rendre l'effet de la visiophonie.
B.V.: On dialoguait aussi avec Pierre-Paul, qui était en régie, avec deux écrans vidéo et lui communiquait avec nous par ce moyen.
P.P.R.: Tout était fait à distance On s'est immergés dans un système où la technologie est

devenue indispensable. C'est également le cas au niveau du son : on se parlait par l'intermédiaire de micros et d'émetteurs. Tous les comédiens avaient une micro-oreillette, sauf Benoît, invisible à l'écran, qui avait un casque. C'est une technique qui n'est ni très lourde, ni très chère, mais cette idée-là et le culot de l'appliquer étaient essentiels à la réussite du projet. Au départ j'avais un peu peur du contact particulier que cela risquait d'engendrer : je craignais d'être loin, de perdre tout contact physique avec mes acteurs. Mais cette intimité vocale, dans le creux de l'oreille, s'est avérée très efficace, surtout dans le brouhaha d'un plateau qu'on installe.

Benoît, avez-vous poussé la logique jusqu'à interdire l'entrée du local à des personnes extérieures ?

B.V.: Non, quand même pas. Mais c'est vrai que j'étais très isolé, que j'y passais des journées entières et que moi-même j'étais tenté de ne pas trop en sortir. On m'avait même apporté un bocal avec un poisson rouge pour que je ne me sente pas trop seul !

Vous avez donc testé l'agoraphobie virtuelle...

B.V.: J'ai pu l'approcher, essayer de ressentir ce que vit Thomas. Lorsque je descendais manger avec l'équipe, me retrouver à l'air libre, avec trente personnes dans une ambiance très bruyante était un peu étrange. J'avais tendance à rester dans ma bulle, silencieux. Heureusement, je ne suis pas devenu un cas pathologique !
P.P.R.: Ça a nourri son jeu. Et pour le comédien qui était de l'autre côté, la situation était assez similaire. Une fois les décors et le matériel installés, le reste de l'équipe pouvait évacuer le plateau. Les acteurs se retrouvaient seuls, « face à face » avec la technique entre eux. Ce sont ces conditions proches de la réalité du film qui créent à mon avis la qualité de jeu obtenue, indispensable pour tenir la distance.

Pourtant il existe de nombreux films hollywoodiens, et notamment des films à effets spéciaux, pour lesquels les comédiens sont entraînés à jouer face au vide...

P.P.R.: Je crois que cela se sent toujours un peu. Ou alors il s'agit d'un certain type de films de science-fiction avec un ton particulier. Un ton plus « stéréotypé » si l'on peut dire, avec des dialogues à l'emporte-pièce, tranchés, proches de la bande dessinée, des répliques qui claquent, de l'humour... **Thomas est amoureux** est un film de science-fiction, mais plus proche d'un Rohmer ou d'un Doillon, avec un ton très quotidien, très intime.
B.V.: Et puis c'est un film fondé sur le dialogue, une succession de conversations avec des interlocuteurs différents. Il n'y a aucune action, on ne peut jouer que l'intimité. Il faut donc trouver un ton pour chacun et rentrer dans cette proximité, avec un jeu réel, presque théâtral : il y a une vérité de l'instant qui se passe.

Pour un premier long métrage, vous exploitez très peu le cinéma et ses possibilités. On pourrait imaginer *Thomas est amoureux* sous forme de roman-photo ou de feuilleton radio, par exemple...

P.P.R.: Le film aurait en effet donné sur papier un très bon roman, mais ce que l'on a ajouté visuellement est de l'ordre d'un deuxième film qui se passe dans la tête du spectateur : j'ai essayé d'aller à contre-courant de ce qui se fait habituellement en prouvant qu'il y a plusieurs manières d'utiliser l'image, et qu'on peut fasciner uniquement avec des visages de comédiens. Les temps de silence évocateurs qui existent dans certaines scènes, notamment à la fin, seraient perdus en terme d'émotion sans le support de l'image.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Transcription : **Emilie LAFITE**)

UN JEU D'ENFANTS

Marianne (Karine Viard) et Jacques (Charles Berling) vivent dans un loft parisien avec leurs deux jeunes enfants, Aude et Julien. Suite à la visite insolite d'un vieux couple ayant prétendument habité les lieux, advient une série d'événements sibyllins et tragiques. Contrainte d'affronter l'effroyable vérité, Marianne acquiert bientôt la certitude que ses deux bambins sont possédés. Son mari ayant déjà sombré dans la folie, elle devra lutter seule contre ses démons afin de sauver sa famille.

Bien qu'imparfait, **Un jeu d'enfants** possède au moins deux mérites. Le premier est d'être un film fantastique ouvertement destiné à un public adulte (couple marié avec deux enfants de préférence). Malheureusement, si l'usage de ce parti pris n'est pas fréquent, son adoption ne suffit pas à produire un chef-d'œuvre. À ce titre justement, la seconde vertu d'**Un jeu d'enfants** est de nous permettre de disserter sur **Les Innocents** (1961), film somme dont Laurent Tuel s'inspire énormément. Evidemment, le métrage du jeune cinéaste n'atteint pas le degré de perfection de l'œuvre culte de Jack Clayton, même si les thématiques fantastiques des deux bandes se délitent identiquement. Les vertiges de la terreur ne sont pas convenablement invoqués sur la pellicule de Tuel, car son métrage travestit les éléments classiques du film d'épouvante en stéréotypes pour polars conformistes et comédies psychiatriques. Si la malignité des gosses utilisant leurs pouvoirs occultes pour observer le monde sous un angle vicié (ils vont contraindre leurs parents à l'adultère) peut perturber, Tuel est malheureusement trop effrayé à l'idée de se perdre au-delà des frontières du réel. N'osant jamais s'aventurer dans les contrées de la subversion, contrairement aux **Innocents**, **Un jeu d'enfants** manque donc, au choix, de poésie, d'élégance, d'effets chocs ou de sédition. En dépit de la performance honorable de comédiens « césarisables » jouant à se faire peur, le drame atroce se nouant au sein de ce vieil appartement ne reconnaissant plus ses occupants finit bêtement par laisser indifférent.

Bertrand ROUGIER

France. 2001. Réal.: Laurent Tuel. Scén.: Laurent Tuel & Constance Verluca. Dir. Phot.: Denis Rouden. Mus.: Krishna Levy. Prod.: Olivier Delbosc & Marc Missonnier pour Fidélité Productions. Int.: Karin Viard, Charles Berling, Ludivine Sagnier, Camille Vatel, Alexandre Bongibault, Aurélien Recoing... Dur.: 1 h 25. Dist.: Mars Films. Sortie le 20 juin 2001.

LES YEUX SANS VISAGE

Christiane (Edith Scob), la fille du célèbre professeur Genessier (Pierre Brasseur), a été défigurée lors d'un accident de voiture provoqué par l'arrogance qu'adopte son père en toutes circonstances, même les moins adéquates. Endossant la responsabilité de l'accident, le chirurgien fait cependant preuve d'un mépris répugnant en niant la gravité du drame et en affirmant être en mesure de gommer sa faute à l'aide de ses talents d'apprenti sorcier. En compagnie de son âme damnée, Louise (Alida Valli), le médecin tente de redonner vie aux chairs mortes de son enfant. Pour cela, il sacrifie des jeunes filles dont il prélève les faciès afin de les greffer, sans succès, sur le visage tuméfié de Christine, rendue folle par les démons antagonistes de l'espérance et de la résignation.

Film noir ébène et blanc ivoire inspiré du roman de Jean Redon, **Les Yeux sans visage** est le récit nonchalant d'un fait divers sordide. Oeuvre inquiétante dont le rythme intentionnellement lent est envoûtant, le métrage de Franju est l'un des creusets auquel les cinéastes du monde entier viennent puiser leur inspiration (John Woo et Ridley Scott l'ont récemment cité dans **Volte/Face** et **Hannibal**). La plupart des bandes montrant des figures spectrales masquées et des chirurgiens mégalomanes paient leur tribut à ce monument, sans toutefois parvenir à le surpasser. La poésie naissant des contrastes entre la pratique d'une chirurgie gore cliniquement terrifiante et l'exhibition de beautés vaporeuses, ouatées, aseptisées, est carrément enivrante. En fait, jamais film d'horreur français n'a atteint pareille élévation lyrique. À l'exception de l'hôtel de **Shining** et du manoir de **La Belle et la Bête**, aucun décor n'aura autant que la demeure des Genessier participé aux malaises et aux tragédies se nouant en son sein. Enfin, la grâce aérienne d'Edith Scob s'oppose remarquablement au jeu puissamment misogyne et hautain de Pierre Brasseur.

Toutefois, c'est l'étude du coût éthique des progrès scientifiques, dont les bénéfices profitent seulement à une minorité alors qu'ils sont consentis grâce au sacrifice d'une multitude de cobayes, qui fascine. **Les Yeux sans visage** analyse les perversions morales engendrées par les passions égoïstes (l'amour et le carriérisme). Comme dans la plupart de ses films, Franju développe ici une réflexion captivante, mais non didactique, organisée autour des notions de justice et de liberté. Jouant avec les nuances de la terreur, de la vénusté et de la satire, le film s'envole vers les zéniths de l'art cinématographique lorsque l'innocence écorchée se révolte contre les forces du pouvoir maléfique. Inoubliable et divinement angoissant.

Bertrand ROUGIER

France. 1959. Réal.: George Franju. Scén.: George Franju, Pierre Gaspar, Claude Sautet, Pierre Boileau et Thomas Narcejac d'après le roman de Jean Redon. Dir. Phot.: Eugen Schüfftan. Mus.: Maurice Jarre. Prod.: Jules Borkon pour Champs-Elysées Productions/Lux Films. Int.: Pierre Brasseur, Edith Scob, Alida Valli, François Guérin... Dur.: 1 h 35. Dist.: Sagittaire Films. Reprise le 6 juin 2001.

CHRISTINA'S HOUSE

Pour se rapprocher de l'hôpital psychiatrique où sa mère est internée, Christina (Allison Lange) et sa famille emménagent dans une petite ville du Pacific Northwest. Mais, en dépit de l'austérité de son cadre de vie, l'existence paisible à laquelle l'adolescente aspire se transforme inexorablement en cauchemar éveillé. Christina doit lutter contre les appétences sexuelles de son boy-friend Eddie (Brendan Fehr), sa propre libido, les commérages des autres lycéennes, la filouterie de son exaspérant frangin, l'amour exclusif, voire tyrannique, que lui porte son père James (John Savage) et, bien sûr, la folie homicide d'un serial-killer mateur.

Christina's House a été pensé par son réalisateur (Gavin Wilding) et son producteur exécutif (Michael Grais) comme une alternative aux buddy movies horrifiques formatés pour réconforter un jeune public abruti par la télé et la consommation d'hamburgers. Pour cette raison, sur une trame purement classique (sexe, sang et sueur pour mormons asthmatiques), Gavin Wilding tente de tisser d'ambitieuses thématiques (inceste, aliénation, désintégration de la cellule familiale). Cependant, malgré ces partis pris narratifs intrigants, les aberrations dans la construction du film apparaissent d'emblée. En effet, il semble déraisonnable de vouloir critiquer un système de production en « starifiant » deux de ses chantres, Allison Lange et Brendan Fehr, des piliers de la série Roswell. D'autre part, si la mise en scène de Gavin Wilding atteint le niveau des standards qu'il imite, sa direction d'acteur est énigmatique. Les comédiens caricaturent leur rôle au point que les stéréotypes ainsi véhiculés sont d'abord hilarants, mais deviennent rapidement crispants. Évidemment, le scénario n'est pas exempt de reproches. À force de faire de la psychologie pour les nuls en jouant au poker menteur, Wilding délite l'intérêt de sa « murder party » sans toutefois atteindre le nirvana du Bis (dommage). Pourtant, contre toute attente, **Christina's House** renoue in extremis avec ses idéaux initiaux, évitant donc le fiasco intégral, grâce à un épilogue surprenant, voire séditieux, qui se résume en une petite poignée de plans. Abracadabrantesque !

Bertrand ROUGIER

Canada. 1999. Réal.: Gavin Wilding. Scén.: Stuart Allison. Dir. Phot.: Diyah Pera. Mus.: Chris Ainscough. Prod.: Tracey Boyd pour Christina's House Productions/Rampage Productions. Int.: Allison Lange, Brad Rowe, Brendan Fehr, John Savage, Lorne Stewart, Crystal Buble... Dur.: 1 h 33. Dist.: Opening Distribution. Sortie le 6 juin 2001.

GAVIN WILDING
(réalisateur)

Entre le Canada et les Etats-Unis, Gavin Wilding, 34 ans, mène une carrière très discrète. Jusque-là producteur de ses propres films (THE RAFFLE, LISTEN, STAG, CONVERGENCE), il connaît une mauvaise expérience sur ce dernier, sorti directement en vidéo aux USA sous le titre de PREMONITION. Du coup, il s'est contenté de réaliser CHRISTINA'S HOUSE... sans plus de succès.

Initialement, je crois que le script de *Christina's House* ne vous a pas vraiment ébahi...

C'est inexact. Réaliser un film sur le thème de la maison hantée m'enthousiasmait vraiment, à condition de produire une bande aussi effrayante que possible. En fait, avant de mettre en scène **Christina's House**, nous avons opéré de nombreuses modifications dans le scénario. Mais nous aboutissions à des résultats tellement étranges que nous avons finalement choisi d'utiliser le récit original en effectuant des ajustements mineurs. L'expérience que j'ai vécue sur un précédent film me tenant vraiment à cœur, **Convergence**, a influencé cette décision. À l'époque, nous avions tourné sur la base d'un script extrêmement ambitieux, mais partiellement développé. Pour **Christina's House**, quitte à simplifier la trame du récit, nous nous sommes concentrés sur les enjeux dramatiques de l'histoire et sur la performance des comédiens. Les petits films fonctionnent sur un mode frénétique, l'atmosphère est comme une cocotte-minute. Ils possèdent la liberté qui fait défaut aux gros budgets hollywoodiens. Et ça me plaît...

En caricaturant méchamment la cellule familiale, vous dépréciez sciemment la valeur de l'american way of life. C'est un exorcisme ?

Non, mais je crois qu'il s'agit d'une approche plus réaliste et plus intelligente du monde

concret. Elle m'a permis de singulariser **Christina's House** par rapport aux thrillers pour ados enrobés sous une épaisse couche de guimauve. Nous avons tourné des scènes exclues du final cut où la perversion présumée du père de Christina était encore accentuée. Malheureusement, lors des projections test, les spectateurs se sont sentis trop mal à l'aise une fois confrontés aux séquences montrant un John Savage dément harcelant sa fille physiquement et psychologiquement. Personnellement, j'aime aller à l'encontre des convictions du public. En fait, le père de Christina est un leurre dont la fonction est de semer la confusion pour augmenter l'impact du climax. J'aime qu'un scénario ressemble à un puzzle, cela permet d'aborder plusieurs thèmes tout en ménageant le suspense et l'intérêt des spectateurs. Lors de l'épilogue du film, les plans présentant la mère de Christina ont été perçus par le public comme étant extrêmement subversifs. Mais je les ai conservés car je désirais réveiller les spectateurs au moment précis où ils croient que le film est fini.

Comment situez-vous *Christina's House* dans la mouvance des films horrifiques contemporains destinés aux adolescents ?

Pour moi, **Scream** et **Urban Legend** sont des parodies bâties sur des concepts publicitaires, excluant toute vraie notion cinématographique. Le public sait quand et comment il va se faire manipuler avant même d'entrer dans la salle de cinéma. **Christina's House** est différent car il emploie un ton plus réaliste et moins stéréotypé. Les personnages du film existent vraiment. Ils ont des problèmes et des préoccupations tangibles, voire terre à terre. Dans les « teen movies », les situations sont tellement rocambolesques qu'elles servent uniquement l'intrigue, on ne peut pas s'attacher aux personnages, et le réalisateur ne peut pas aborder de sujets sérieux. Je pense que Christina possède une fragilité et une volonté susceptibles d'interpeller le public. J'espère que, par rapport à la production actuelle, notre film sera taxé d'originalité.

Comme *Stag*, une de vos précédentes œuvres, *Christina's House* s'inscrit dans au moins trois registres très codifiés : l'horreur, la maison, les ados... Quelles furent vos références ?

Ça va vous surprendre, mais la référence principale est **Les Dents de la Mer**, dont **Christina's House** est une réplique sur le plan de la construction. Il y a une attaque initiale puis, pendant les deux premiers tiers du film, se succèdent des meurtres effectués par un prédateur invisible. Enfin, l'épilogue consiste en une haletante scène d'action où les héros sont cloîtrés en un lieu qui sera grièvement altéré. Ils sont donc contraints d'affronter leur destin et le « monstre » jusqu'à la révélation finale.

Quels sont vos projets ?

Cet été, je vais tourner un nouveau thriller, **The Wisher**. Il s'agit de l'histoire d'un film à succès, nommé The Wisher justement, dont les adolescents sont friands même s'ils n'ont pas le courage de voir le métrage intégralement. Aussi se crée rapidement une légende urbaine. Quelques mois après avoir assisté à une projection, Mary croit que le tueur défiguré s'est téléporté dans la réalité pour la hanter. Plusieurs gosses de son école sont assassinés et l'établissement finit par brûler. Mary comprend alors que la moindre de ses pensées macabres est exaucée. Le seul moyen pour éviter le carnage consiste à regarder la fin du film et à résoudre son énigme.

Propos recueillis et traduits
par **Bertrand ROUGIER**

MORTELLE ST-VALENTIN

Kate, Paige, Dorothy, Lily et Shelley se connaissent depuis le lycée et sont restées de très bonnes amies. Plus jeunes, elles ont fait les 400 coups, notamment en humiliant un pauvre garçon au physique ingrat le jour de la St-Valentin alors qu'il cherchait désespérément une cavalière. Contrarié, le binoclard boutonneux s'est alors mis à saigner du nez. À ce stade, niveau suspense, c'est déjà mort. Quelques années plus tard, toujours très marqué par l'événement, le pauvre garçon se dit même qu'il pourrait se venger. Il commence donc par poignarder Shelley, devenue étudiante en médecine et partie réviser ses cours à la morgue à 1 h du mat' (c'est de la provocation !). Souffrant sans doute d'amnésie chronique, les quatre survivantes ont bien du mal à trouver le coupable qui, de son côté, saigne toujours du nez...

Jamie Blanks découvre sa vocation à onze ans en regardant **Fog** de John Carpenter, qui devient immédiatement son film préféré ex-aequo avec **La Nuit des masques**, un autre chef-d'œuvre de Big John qui lança la mode du slasher. Avec son premier film, **Urban Legend**, le jeune réalisateur prouvait qu'il avait assimilé les mécanismes du genre. Ça n'était donc pas la peine de récidiver. Car **Mortelle St-Valentin** est un slasher routinier débarquant pile au moment où le genre décline à nouveau, n'intéressant plus que les producteurs d'inédits vidéo fauchés. À force de presser le citron, ne restent plus que les pépins ! Le potentiel commercial du projet se situe donc ailleurs, dans la présence au générique du beau gosse David « Angel » Boreanaz et de la Miss Faussement Ingénue Denise Richards. On leur préférera la jolie Katherine Heigl (**La Fiancée de Chucky**), malheureusement trucidée dès le début du film ! Qu'elle se rassure toutefois, c'est la seule scène qui soit à peu près réussie. Si **Urban Legend** était original et bien ficelé, **Mortelle St-Valentin** ne présente aucun élément nouveau au cahier des charges et se contente de nous resservir les clichés les plus réchauffés. Soit une cascade de meurtres perpétrés par un type habillé d'un long manteau noir boutonné des pieds à la tête, dissimulé derrière un masque « bon enfant », saigneur du nez et obsédé par les armes en tous genres. Bref, pas mortel, le film.

Damien GRANGER

Valentine. *USA. 2001. Réal.: Jamie Blanks. Scén.: Donna Powers et Wayne Powers d'après le roman de Tom Savage. Dir. Phot.: Rick Bota. Mus.: Don Davis. Prod.: Dylan Sellers. Int.: David Boreanaz, Denise Richards, Marley Shelton, Jessica Capshaw, Jessica Cauffiel, Katherine Heigl, Hedy Burress... Dur.: 1 h 35. Dist.: Warner Bros Pictures. Sortie le 27 juin 2001.*

MOVIE MARKET

Fondé en 1981

le spécialiste de Mémorabilia films et TV

N° Indigo 0 820 82 04 34

- Photos
- Affiches De Films
- Autographes
- Collections de photos
- Jeux d'exploitation

Envoyez nous vos coordonées ou appelez le 0820 82 04 34 pour recevoir le supplément mensuel, ou envoyez 30FF pour notre Catalogue Général avec plus de 50.000 photos.

N° Indigo FAX 0 820 82 04 36

Movie Market, 116 Avenue du Général Leclerc, 75014 Paris

www.moviemarket.fr

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. C.D.: Cédric Delelée. R.D.: Rafik Djoumi.
D.G.: Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moïssakis.

	DA	CD	RD	DG	VG	SM
Anatomie		4		4	4	4
Blue Velvet	6	6	5	6	4	
Christina's House						0
Dracula 2001		2		0		0
Insomnies	1	1	2		4	1
Intuitions	5	5	5	5	5	5
Kairo				4	4	5
Mortelle St-Valentin	3	3		0		
Le Retour de la momie	2	4	3			
Ring			4	3		4
Shrek	5				5	
Sept Jours à Vivre		5		4	4	2
Terror Tract			0	4	2	
Thomas est amoureux					1	

MOVIES 2000

La Librairie du Cinéma

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.000 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

Ze MAD questionnaire

100 abonnements de 6 numéros à gagner !

Mad Movies continue d'harceler ses lecteurs à coup de questionnaires et d'enquêtes, et ceci au rythme d'une fois tous les cinq ans en moyenne. C'est vraiment intolérable ! En plus, par le biais d'un tirage au sort, MAD MOVIES offre des super cadeaux à ceux qui répondront à nos questions. Là, on frise le scandale ! Pour finir, ces deux pages ont entraîné la suppression des fiches cuisine (la cervelle de singe à la Indy, les tripes à la mode Fulci) que nous vous avions amoureusement préparées. Ça fait trois très bonnes raisons pour ne pas répondre à ce questionnaire honteux !

1/ Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Mad Movies ?

- ❑ vous l'avez acheté chez votre marchand de journaux
- ❑ vous êtes abonné
- ❑ on vous l'a donné ou prêté
- ❑ vous avez découvert l'existence de ce numéro par le site internet mad-movies.com
- ❑ vous le chourrez tous les mois

2/ Pour quelles raisons avez-vous acheté ce numéro ?

- ❑ la couverture
- ❑ les sujets actualité
- ❑ vous l'avez feuilleté chez le marchand de journaux
- ❑ on vous l'a recommandé
- ❑ la page 94 vous plaisait beaucoup

3/ Vous êtes lecteur de Mad Movies depuis...

- ❑ ce numéro
- ❑ moins d'1 an
- ❑ entre 1 et 3 ans
- ❑ depuis plus de 3 ans
- ❑ occasionnellement
- ❑ vous êtes tombé dedans quand vous étiez petit

4/ Où avez-vous lu ce numéro ?

- ❑ tranquille chez vous
- ❑ dans les transports en commun
- ❑ au boulot ou en cours
- ❑ dans les toilettes
- ❑ au lit avec Madonna

5/ Après lecture, êtes-vous satisfait de ce numéro de Mad Movies ?

- ❑ très
- ❑ plutôt
- ❑ plutôt pas
- ❑ pas du tout
- ❑ mon moi est très satisfait, mon surmoi pas du tout

6/ Pourquoi ?

(Merci d'expliquer ci-dessous, ou alors sur papier libre : cinq pages maximum)

7/ Vous êtes abonné

- ❑ au câble
- ❑ au satellite
- ❑ à Canal +
- ❑ autre
- ❑ à rien du tout

Comment avez-vous apprécié les rubriques et articles de ce numéro ?

RUBRIQUES

	Très	Plutôt	Plutôt pas	Pas du tout
COURRIER DES LECTEURS				
NOTULES LUNAIRES				
DVD COLLECTOR				
TÉLÉ MANIAC				
MAD'GAZINE				
FANTASTIC GUIDE				
IMPACT				
PIN-UP				
JEU VIDÉO				
PETITES ANNONCES				

ARTICLES

	Très	Plutôt	Plutôt pas	Pas du tout
PREVIEW				
FILM D'ACTUALITÉ				
FILM DÉCRYPTÉ				
DOSSIER				

Avez-vous des idées de rubriques ou d'articles que vous aimeriez trouver dans Mad Movies ?

8/ Si vous vous connectez à Internet, le faites-vous...

- ❑ tous les jours ou presque
- ❑ plusieurs fois par semaine
- ❑ plusieurs fois par mois
- ❑ rarement
- ❑ quand ça marche

9/ Quels autres magazines lisez-vous régulièrement ?

- ❑ cinéma_____
- ❑ DVD_____
- ❑ jeux vidéo_____
- ❑ informatique_____
- ❑ tous ceux qui parlent de Loft Story
- ❑ autres_____

10/ Pour terminer, je dirais...

- ❑ que vous êtes absolument géniaux
- ❑ que vous êtes géniaux, absolument
- ❑ que vous êtes des génies absolus
- ❑ que cette dernière question est très orientée

Madounets et madounettes, qui êtes-vous ?

Vous êtes

- ❑ un homme
- ❑ une femme
- ❑ vous n'êtes sûr de rien

Quel âge avez-vous ?

- ❑ moins de 15 ans
- ❑ entre 15 et 25 ans
- ❑ entre 26 et 35 ans
- ❑ plus de 35 ans
- ❑ vous êtes immortel de toute façon

Votre niveau d'études

- ❑ BEPC
- ❑ Bac
- ❑ Bac +2
- ❑ Bac +5
- ❑ Bac Gammon

Votre profession

- ❑ étudiant
- ❑ sans emploi
- ❑ agriculteur
- ❑ employé
- ❑ cadre supérieur
- ❑ chef d'entreprise
- ❑ artisan-commerçant
- ❑ ouvrier
- ❑ enseignant
- ❑ profession libérale
- ❑ profession du cinéma
- ❑ bodyguard
- ❑ autre

Parmi ces technologies, vous possédez

- ❑ un téléphone portable
- ❑ un ordinateur
- ❑ un accès internet
- ❑ un appareil photo numérique
- ❑ un lecteur DVD
- ❑ un PDA
- ❑ un lecteur MP3
- ❑ un camescope
- ❑ une console de jeux
- ❑ un home cinema
- ❑ un tire-bouchon laser

Vous habitez

- ❑ Paris ou la région parisienne
- ❑ une ville de moins de 100.000 habitants
- ❑ une ville de plus de 100.000 habitants
- ❑ la Transylvanie

Si vous souhaitez participer au tirage au sort permettant de gagner 100 abonnements de six numéros à Mad Movies, n'oubliez pas d'indiquer vos coordonnées ci-dessous.

Nom_____ Prénom_____

Adresse_____

Code Postal_____ Ville_____

Téléphone (facultatif)_____

À renvoyer à Mad Movies, Questionnaire, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

« Depuis que je suis abonnée à **MAD MOVIES**, je me réveille avec une pêche du tonnerre »!
Angelina J.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F
Je désire le n°____de Mad Movies ou le n°____d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

NOM_____ PRÉNOM_____

ADRESSE_____

_____

CODE POSTAL _____VILLE_____

Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.
11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.

preview

Legolas (Orlando Bloom) en joue : la précision légendaire des archets elfes.

LE SEIGNEUR

Le premier chapitre de la trilogie LE SEIGNEUR DES ANNEAUX sortira sur les écrans le 19 décembre 2001, mais vingt minutes de ses précieuses images ont été présentées à la presse au dernier Festival de Cannes. Une manière très efficace de mettre l'eau à la bouche et de porter la bonne parole d'un J.R.R. Tolkien désormais associé pour le meilleur avec le réalisateur néo-zélandais Peter Jackson...

Festival de Cannes 2001. Vendredi 11 mai, dix heures du matin, à l'Olympia, un petit multiplexe niché dans un recoin de la rue d'Antibes. Rien ne l'indique à l'exception d'un petit attroupement, mais quelque chose d'important se passe dans le secteur. Badge et invitation en mains, quelques dizaines d'heureux élus franchissent les portes de l'établissement, direction la grande salle. Ils ne vont pas y rester très longtemps, mais voir vingt minutes du **Seigneur des anneaux** mérite amplement le déplacement quand on sait que la trilogie adaptée de Tolkien égale déjà, à l'applaudimat et six mois avant sa sortie, les **Star Wars** de George Lucas ! Ces vingt minutes du film ne feront que confirmer le gigantesque buzz entourant le projet. Quand les journalistes et les professionnels de la profession sortent de la salle, tous partagent le sentiment rare d'avoir redécouvert le cinéma.

la promesse du meilleur

Vingt minutes du **Seigneur des anneaux** en guise d'amuse-gueule, c'est bien sûr la frustration assurée de n'en avoir pas vu plus. Mais c'est aussi juste suffisant pour émettre un premier jugement. Sur le film lui-même avec toutes les réserves qui s'imposent en présence d'un « digest », mais surtout sur deux de ses séquences. Celle d'abord des retrouvailles entre le magicien Gandalf et Bilbo au domicile de ce dernier dans le village Hobbiton. Une jolie scène d'exposition, marquée par le soin extrême apporté à la reconstitution du monde de Tolkien. Dans un même plan, le longiligne Gandalf et

On assiste ensuite à l'attaque massive des Orcs. Qu'un très large pourcentage de ces guerriers des ténèbres soient des créatures 100% numériques ne vient même pas à l'esprit, tant Peter Jackson et ses collaborateurs ont réussi leur effet de masse. L'assaut des Orcs, dans cette séquence du moins, sonne aussi « solide », aussi réelle que la reconstitution de Waterloo permise par une participation importante de plusieurs dizaines de milliers de bidasses de l'Armée Rouge. Et quand, précédé d'une funeste lueur incandescente, surgit le Balrog, un monstre mi-taureau mi-dragon, **Le Seigneur des anneaux** touche à ses racines. Quelque part entre Lovecraft, les légendes de la Table Ronde et les contes d'Andersen.

Tolkien à tout prix

« *Nous avons été d'une loyauté absolue envers le récit original de Tolkien* » explique Peter Jackson. « *Tous les gens que j'ai engagés sur le projet sont animés d'un amour profond pour ses livres. Ils ont donné corps à des mots écrits* ». La découverte d'une vingtaine de minutes du film ne permet pas d'en douter. Le cinéaste et ses troupes connaissent tous, ou presque, les romans de Tolkien sur le bout des doigts. Pas besoin d'un spécialiste ès-Tolkien sur le plateau pour veiller à la stricte orthodoxie de l'adaptation. Tous y ont participé, consciemment ou inconsciemment. Peter Jackson le premier, qui dans ses premiers courts métrages d'adolescent bricolait déjà des mondes imaginaires peuplés de cyclopes !

Depuis, le réalisateur a parcouru beaucoup de chemin, pour finalement se retrouver aux commandes d'une entreprise aussi gigantesque que cette trilogie de l'Anneau. Son coût : 270 millions de dollars. Une somme intégralement investie dans un tournage en Nouvelle-Zélande. Aux États-Unis, l'addition aurait augmenté de 30%. Si Peter Jackson a tenu à rester en Nouvelle-Zélande, c'est n'est pas uniquement pour des raisons économiques, ni parce qu'il voulait rester auprès de sa femme (la scénariste Fran Walsh) et de ses deux enfants, mais bien parce que le pays colle de très près à la Terre du Milieu décrite par Tolkien. Nul besoin de puiser dans les ressources de la création digitale pour élaborer cette contrée imaginaire. Peter Jackson s'est simplement adressé à plusieurs offices du tourisme pour trouver les montagnes rocheuses aux sommets enneigés, les prairies vallonnées, les forêts sombres... « *Nous avons quand même retouché numériquement quelques paysages, ajouté quelques détails. Mais par rapport à ce que nous avions réellement sous les yeux, c'est quantité négligeable* » souligne le réalisateur, pas peu fier de sa citoyenneté. « *La Nouvelle-Zélande possède l'essence même de la vieille Europe des légendes. C'est encore une terre primitive, vierge, préservée de toutes les invasions de la technologie moderne* ». La Terre du Milieu de Tolkien, creuset du **Seigneur des anneaux**, existe donc ailleurs qu'en studio ou sur des écrans d'ordinateur. Une bénédiction pour Peter Jackson mais aussi pour le pays entier. Pour avoir donné au **Seigneur des anneaux** de somptueux décors naturels, la Nouvelle-Zélande reçoit aujourd'hui sa récompense : une spectaculaire recrudescence du tourisme !

Merry (Billy Boyd), le nain Gimli (John Rhys Davies) et Pippin (Domininic Monaghan).

Sam (Sean Astin) et Frodon (Elijah Wood) abrités par d'étranges cavaliers.

Dame Galadriel (Cate Blanchett) bénit Frodon avant qu'il n'entame sa dangereuse quête.

la réalisation d'un rêve de gosse

Débraillé tel qu'il l'était déjà à l'époque de **Brain Dead**, aussi rond qu'une bouteille d'Orangina et plus barbu que Raspoutine, Peter Jackson est l'homme qui porte **Le Seigneur des anneaux** sur ses épaules. Qui, il y a dix ans seulement, aurait parié un kopeck sur cet homme aujourd'hui sous les feux de tous les projecteurs ? Pas ceux, en tout cas, qui ne voyaient en lui qu'un potache, coupable de séries Z gore (**Bad Taste**, **Brain Dead**) et d'un Muppet show trash (**Les Feebles**). En ces temps reculés, Peter Jackson ne comptait pas. Il n'aura en fait fallu que le très beau et onirique **Heavenly Creatures** et l'expérience hollywoodienne **Fantômes contre fantômes** (un fiasco commercial, mais un essai concluant dans la cour des grands) pour que Jackson bénéficie d'une image meilleure, plus « respectable ». C'est après l'abandon de sa version de **King Kong**, victime de la concurrence de **Godzilla**, que le réalisateur se consacre au **Seigneur des anneaux**. Persuasif, fort de tous les arguments (techniques, financiers...), il emporte un morceau menaçant de tomber dans les grosses paluches d'un réalisateur tout-terrain opportuniste. ■■■

ES ANNEAUX

le petit Bilbo s'étreignent, se parlent, la grande différence de taille (au moins un mètre) ne faisant l'objet d'aucune esbroufe particulière. La rencontre d'un basketteur de la Dream Team et du nain Piéral paraîtrait truquée et tapageuse en comparaison ! On passe ensuite au début de l'expédition menée par Gandalf et notamment formée par Frodo Baggins, Aragorn, Samwise Gamggee, Legolas, Boromir et Gimli. Des paysages superbes, une mise en images ample et d'un classicisme à l'épreuve du temps, un dépaysement total... Pas de doute : nous sommes de plain pied dans la Terre du Milieu de Tolkien. Arrivés aux portes de Moria, ils trouvent des escaliers interminables menant dans les entrailles mêmes de la terre, des voûtes à la démesure d'une cathédrale de géants sculptée dans le roc, des colonnes monstrueuses... Graphiquement, plastiquement, c'est éblouissant.

A Rivendell, Arwen la princesse elfe (Liv Tyler) et son regard téméraire.

■■■ Grâce au naufrage de **King Kong**, Peter Jackson peut donc s'atteler à un projet nécessitant six longues années de travail : trois de préparation, une de tournage, et deux pour fignoler la trilogie. Des délais importants justifiés par le haut degré d'exigence du réalisateur. « *Dès le début, j'ai refusé de céder à toutes les facilités de l'épopée fantastique standard* » lance un Jackson qui veut s'éloigner le plus possible du **Willow** de George Lucas. « *Je voulais quelque chose de réel, de crédible. Dans la mesure où Tolkien avait créé un monde plausible avec ses mots, j'avais le devoir de le rendre tout aussi plausible avec mes images. Nous nous sommes systématiquement référés aux trois volumes de Tolkien, pas seulement pendant l'écriture du scénario, mais également lors du tournage et de la post-production. Dès que j'avais une scène à tourner, je me reportais au passage correspondant du livre* ».
D'une fidélité exemplaire à la saga littéraire, Peter Jackson use d'une stratégie toute personnelle pour trouver les réponses aux questions que soulève une adaptation forcément complexe. « *Dès que je m'interrogeais sur un personnage, un élément, je fermais les yeux pour recréer mentalement le monde de Tolkien. C'est ce que font depuis des années des millions de lecteurs et de rôlistes pour s'immerger totalement dans son univers. Chacun possède sa propre version du Seigneur des anneaux dans un coin de sa tête. La mienne, je l'avais bien avant de commencer le tournage. Je connaissais déjà tout des protagonistes de l'histoire et des péripéties* ». Un brin présomptueux le père Jackson ? Pas du tout. Depuis son adolescence, il a lu, relu et relu encore les romans de Tolkien. À l'époque où il assurait la promotion de **Bad Taste** et **Brain Dead**, il répondait à la question traditionnelle « Quel film rêvez-vous de réaliser ? » par « **Le Seigneur des anneaux** » ! Douze ans après ces déclarations, Peter Jackson réalise le film en même temps que son rêve. Gandalf, Bilbo, Sauron et les autres n'attendaient sans doute que lui pour sortir des pages du livre-fleuve de J.R.R. Tolkien.

l'atelier magique de Richard Taylor

Parallèlement à la sélection drastique des interprètes (voir Impact n°90), **Le Seigneur des anneaux** ne peut se passer d'une logistique impressionnante. C'est Richard Taylor, collaborateur de longue date de Peter Jackson, qui gère le département effets spéciaux. En poste sur les marionnettes des **Feebles**, sur les effets gore de **Brain Dead** et les morphings de **Heavenly Creatures**, Richard Taylor règne désormais sur l'atelier WETA, étape capitale dans la naissance cinématographique de la Terre du Milieu. À WETA de relever le défi en livrant à la production 900 armures fabriquées main, 2.000 armes factices, 100 armes « spéciales », 20.000 accessoires, 1.600 prothèses de pieds et d'oreilles... Un travail monstrueux auquel s'ajoutent environ 200 maquillages et masques destinés aux hideux Orcs. La simplicité aurait voulu que Richard Taylor et Peter Jackson donnent à tous les soldats de l'armée de ténèbres un même visage uniforme. Mais non. « *Les 200 faciès d'Orc que nous avons conçus sont tous différents* » précise le patron de WETA, visiblement très satisfait du look belliqueux de troupes for-

Gandalf (Ian McKellen) explorant les grottes de Moria. Bientôt, il va défier le Balrog.

Pas moins de 200 faciès d'Orcs différents parsèment la Terre du Milieu.

mées par des soldats tenant à la fois de l'infanterie médiévale et de la colonie d'insectes.
Équiper les différentes armées de la trilogie aurait relevé de la mission impossible sans l'apport d'une machine miraculeuse qui, sur les plates-formes pétrolières des mers du Nord, sert à débiter des kilomètres de tuyaux à cadence industrielle. « *Grâce à elle, nous abattions en une semaine ce qui, selon la méthode traditionnelle d'abord envisagée, aurait demandé plusieurs mois. En une seule journée, elle pouvait fabriquer et sculpter des centaines de casques et heaumes. Cette machine nous a tellement aidés à bâtir les différents mondes des livres de Tolkien que je ne vois pas aujourd'hui comment nous aurions pu nous en passer* ». Du bricolage génial et une cadence industrielle qui ne font pas perdre de vue les origines du projet. « *À chaque étape dans la fabrication des prothèses et des accessoires, nous avions sous les yeux une photocopie d'un passage extrait du roman. Les ateliers en étaient littéralement tapissés. L'esprit de Tolkien nous habitait* ».

les anneaux verrouillés

Ce sont pas moins de 120 techniciens qui travaillèrent à temps plein sous la tutelle vigilante de Richard Taylor, 120 techniciens répartis sur six départements : créatures, effets spéciaux numériques, maquillages et prothèses, armures et armes, miniatures, maquettes. Une infrastructure et une organisation dignes d'Industrial Light and Magic, la boîte de George Lucas qui doit désormais faire face à une grosse concurrence.
À travers l'aventure que fut la préparation et le tournage du **Seigneur des anneaux**, Peter Jackson est parvenu à imposer un point de vue : pour profiter au mieux des ressources financières d'Hollywood, pas besoin de s'y installer. Sa politique est limpide. Prendre l'argent là où il est, puis garantir aux bailleurs de fonds une gestion stricte des capitaux et un résultat à hauteur des ambitions du projet. Une affaire de confiance entre le cinéaste et la firme New Line qui, depuis **Critters** et les premiers **Freddy**, n'a plus grand-chose « d'indépendante ». Au passage, soucieux d'une totale autonomie artistique, Peter Jackson s'assure qu'aucune ingérence ne viendra troubler son travail. Un verrouillage pour créer en toute liberté sans avoir à ferrailler contre des commandos de cadres zélés.
Court-circuiter la machine hollywoodienne pour mieux la servir en vérité. C'est l'évidence qui saute aux yeux dans les vingt premières minutes du **Seigneur des anneaux** montrées à Cannes. Vingt minutes de très grand spectacle qui promettent bien plus encore. Prélevées dans la première moitié de l'histoire du chapitre 1 de la trilogie, **La Communauté de l'anneau**, elles possèdent déjà la dimension d'un climax, la flamboyance d'un final d'épopée fantastique. Des instants d'une intensité rare qui ne peuvent tromper sur les qualités d'une trilogie désormais condamnée à la réussite.

Gilles GRÉGOIRE

Saroumane (Christopher Lee), magicien félon et menace constante pour la communauté de l'anneau.

Sortie le 19 décembre

preview

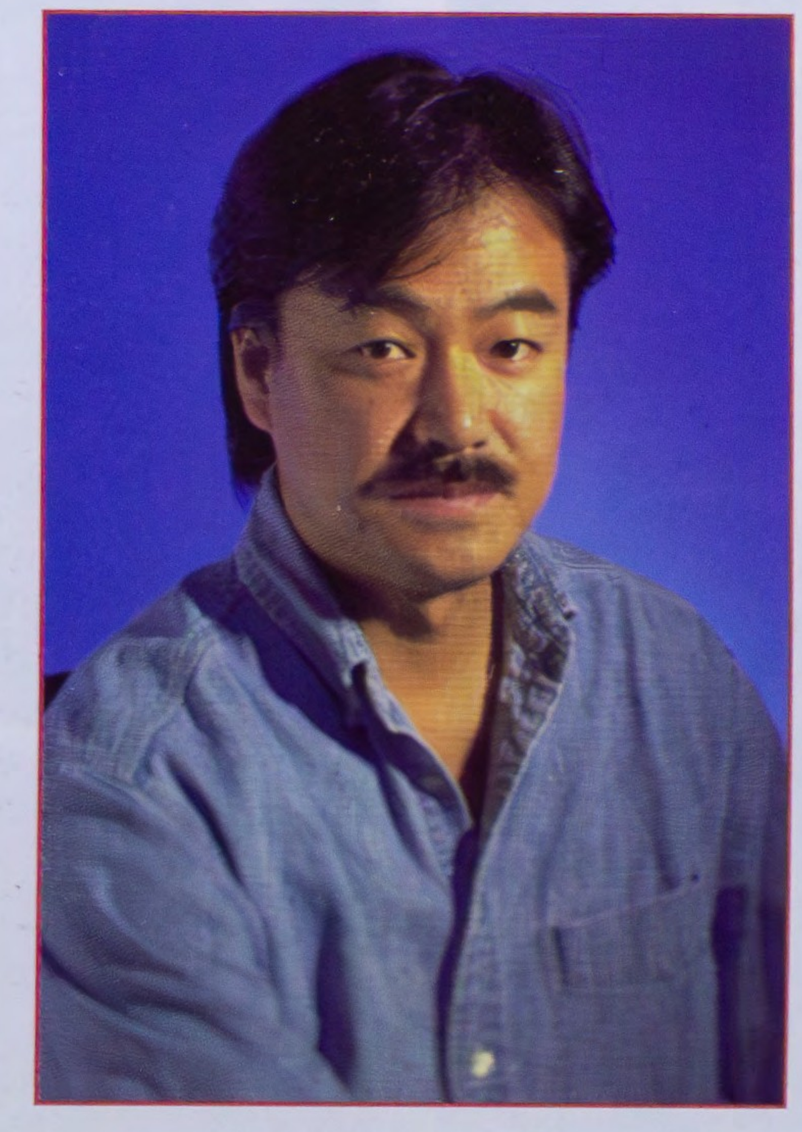
FINAL FANTASY

LES CRÉATURES DE L'ESPRIT

fantaisiste planétaire

HIRONOBU SAKAGUCHI

Hironobu Sakaguchi... Sous ce nom aux consonances forcément orientales que la plupart d'entre vous ne retiendront sans doute pas du premier coup se cache un père : celui de la saga ludique FINAL FANTASY. Le premier épisode a vu le jour en 1987. Depuis, les volets se sont succédés et le succès de la série ne s'est jamais démenti. Avec FINAL FANTASY : LES CRÉATURES DE L'ESPRIT, Hironobu Sakaguchi s'attaque désormais directement au grand écran. Conséquence : inconnu des cinéphiles, le réalisateur Sakaguchi ne devrait pas tarder à jouir d'une popularité équivalente à celle qu'il connaît dans le monde du jeu vidéo.



Hironobu Sakaguchi est un homme de l'ombre. De ceux que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, mais dont le pouvoir, au fil des années, est devenu immense. Tout commence en 1983, au moment où la société japonaise Denyuûsha (« La compagnie des amis de l'électricité ») crée une filiale du nom de Square. Hironobu Sakaguchi, alors programmeur, développe des jeux PC pour Square et s'intéresse tout particulièrement, à ses heures perdues, à deux titres existants sur Apple II : *Wizardy* et *Ultima*. Ce sont des jeux de rôle qui font figure de précurseurs, de classiques. À l'époque des RPG (Role Playing Game) aux graphismes en deux couleurs et aux textes abondants, *Wizardy* et *Ultima* ont su titiller l'esprit de Sakaguchi, et éveiller son intérêt. Ce sera, on va le voir, une bénédiction pour lui et sa société plus tard...

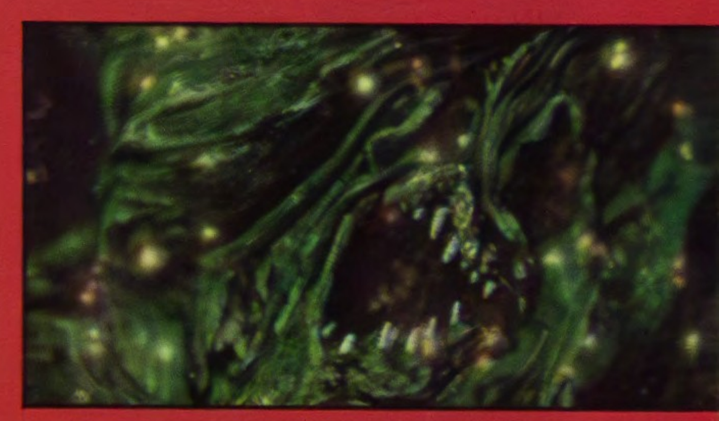
le jeu de la dernière chance

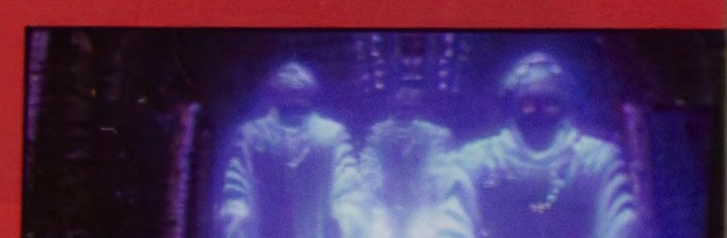
Entre 1983 et 1987, Square est une entreprise qui vivote et ne fait guère de bénéfices. Les résultats sont moroses et le moral s'en ressent. En 1985, Square obtient toutefois une licence de Nintendo lui permettant de programmer des jeux pour la NES. Les tout premiers titres ne rencontrent guère qu'un succès d'estime, jusqu'au jour où Hironobu Sakaguchi décide de revenir à ses premières amours en proposant un jeu de rôle s'inspirant en partie des RPG Apple II découverts quelques années auparavant. Il faut dire que le succès rencontré par le *Dragon Quest* d'Enix (développé pour la même console et vendu en 86 à 1,5 million d'exemplaires) donne des idées à Square, qui ne se fait pas prier pour proposer son propre jeu de rôle au public nippon. Ce titre sera, selon Hironobu Sakaguchi lui-même, « *le jeu de la dernière chance* ». S'il est boudé par le public, alors Square arrêtera sans doute son activité. Conscient que ce jeu serait peut-être le dernier à voir le jour sous sa direction, Sakaguchi décide de lui donner un nom empreint d'une certaine mélancolie : *Final Fantasy*. Paradoxalement, ce sera le début d'une longue histoire sans fin...

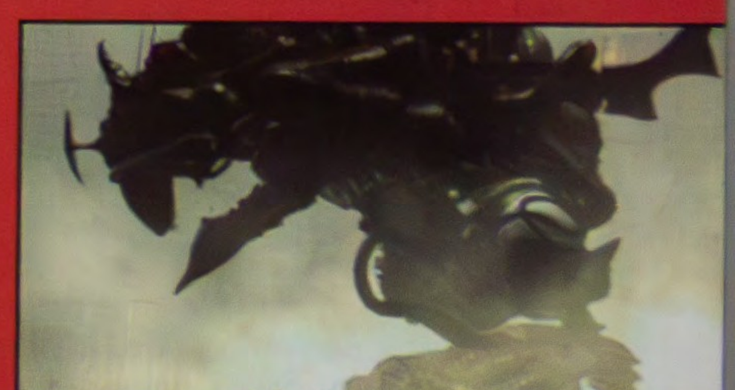
Final Fantasy remporte un vif succès au Japon, avec 520.000 exemplaires vendus. Square repart donc sur de bonnes bases et sera, pendant huit ans, un des éditeurs phares de Nintendo. De 87 à 95, six épisodes de *Final Fantasy* se succèdent. De simple « planificateur », Hironobu Sakaguchi devient, à mesure que les épisodes réclament de plus en plus de personnes et de moyens, le directeur des différents épisodes de *Final Fantasy*. Son expérience de programmeur lui permet de comprendre comment fonctionne une machine, et il n'a de cesse d'essayer de tirer le meilleur de ces dernières. Son travail, sur chaque épisode, consiste à mettre en place une histoire, à décider de ses rebondissements... Bref, Hironobu Sakaguchi est un scénariste dont l'œil exercé de programmeur ne laisse rien passer. Le résultat ne se fait pas attendre.

où le Fantastique est essentiel...

Dans les différents épisodes de *Final Fantasy*, Hironobu Sakaguchi joue clairement la carte de l'héroïc fantasy et parle de mondes imaginaires dans lesquels se trouvent des personnages ou des créatures extraordinaires. Dans le premier *Final Fantasy*, déjà, on fait la connaissance des Guerriers de Lumière, venus sauver le monde et combattant des créatures représentant les quatre éléments (eau, terre, air et feu). Dans ce premier épisode, toujours, on trouve une bonne centaine d'ennemis différents, et parmi eux des vampires, des gargouilles, des ogres, des loups-garous ou des zombies.. Dans tous les volets de la saga *Final Fantasy* la magie est présente, et ce sous quelque forme que ce soit. Les personnages peuvent la maîtriser, bien sûr, mais il y a également les invocations de créatures, mises en scène de façon superbe à partir de *Final Fantasy VII*, sur PlayStation, alors que le jeu

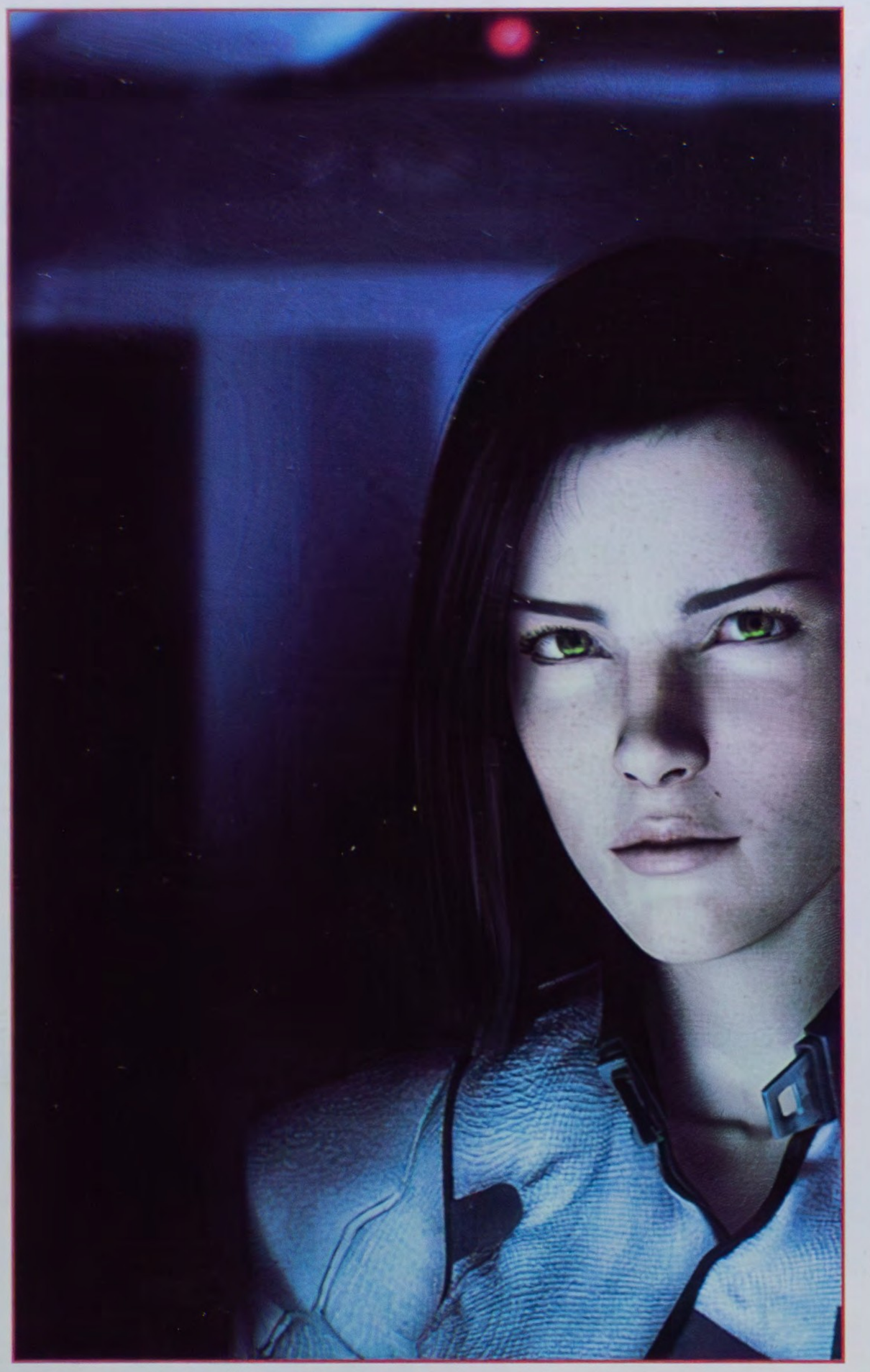






Photos extraites des cinématiques des jeux FINAL FANTASY V et VI.

FINAL FANTASY : LES CRÉATURES DE L'ESPRIT



*Dans **Final Fantasy** le film, l'image de synthèse photo-réaliste sert aussi bien à donner vie à des comédiens virtuels qu'à créer un univers fantastique.*

■■■ propose pour la première fois des personnages en 3D. Les univers des différents *Final Fantasy* eux-mêmes peuvent être considérés comme magiques. En étant liés à des cristaux surnaturels d'une extrême importance par exemple (le cristal du vent dans *FF III*), ou encore en nous faisant voyager dans de véritables mondes parallèles (le monde des Guerriers de l'Aube dans *FF V*). Il y a aussi ces mondes dévastés par un pouvoir immense, et qui renaissent ensuite heureusement de leurs cendres (le « World of Balance » qui devient le « World of Ruin » dans *FF VI*, après que Kefka, méchant notoire, ait réuni les pouvoirs des trois Déesses qui créèrent la Terre). Tout cela sans oublier les monstres mythiques eux-mêmes, évidemment. Selon les épisodes, vous combattez ou chevauchez de nombreux dragons, et pouvez même être aidé par une sirène (Elia dans *FF III*). On notera quelques références mythologiques très précises, notamment avec le personnage de Gilgamesh (*FF V*), dont le nom apparaît dans des récits sumériens et babyloniens vieux de plus de 5.000 ans ! A ce bestiaire somme toute « classique », Square et Sakaguchi ajoutent quelques créatures totalement originales, comme l'inévitable Chocobo, destrier fort pratique et cousin mutant de l'autruche, ou encore le très mignon Moogle, qui ressemble à un petit ours blanc, avec un ravissant nez rose et de minuscules ailes dans le dos. Tout comme on parle de films-univers, les *Final Fantasy* sont des jeux-univers, fruits d'un mélange parfaitement cohérent entre fantastique traditionnel et inventions délirantes. C'est certainement une des raisons essentielles pour lesquelles la saga a rencontré, d'épisode en épisode, autant de succès.

L'apparition des cinématiques

Il y a un élément invariable propre aux *Final Fantasy* : chaque épisode doit être différent du précédent, et proposer un univers et des personnages complètement originaux. Cette ligne de conduite a poussé Hironobu Sakaguchi à toujours innover davantage. Jusqu'à *Final Fantasy VI*, il est directeur de la série. Mais à partir de *FF VII*, tout s'accélère et prend une autre tournure. Square s'éloigne de Nintendo et s'associe à Sony. En pariant sur la PlayStation, Square fait un bon pari. Mais Hironobu Sakaguchi sait qu'en développant sur cette machine, il lui faut mettre en place des outils différents, et il s'intéresse tout particulièrement aux Computer Graphics (les images de synthèse) que le support CD est désormais capable d'accueillir. A cet égard, signalons que les cinématiques des opus IV, V et VI n'ont été intégrées que lorsque ces jeux sont ressortis sur PlayStation, bien des années plus tard. Sakaguchi laisse donc sa place de directeur à un autre homme, Yoshinori Kitase, et il décide de se lancer corps et âme dans une branche Recherche & Développement. Square construit un nouvel immeuble à Honolulu et ce département, spécialement destiné à la création de cinématiques, se trouve sous la responsabilité d'Hironobu Sakaguchi. Ce dernier s'en donne rapidement à cœur joie et s'autorise toutes les folies, allant même jusqu'à faire de Square le deuxième acheteur mondial de Silicon Graphics (des stations de travail surpuissantes) juste derrière... la NASA !
L'importance des moyens mis en œuvre en dit long sur l'ambition d'Hironobu Sakaguchi, qui étonne en tout cas le monde vidéo-ludique lorsque sort *Final Fantasy VII*. Jamais on n'avait vu de cinématiques aussi impressionnantes sur une console. Cette succession de scènes stupéfiantes de beauté — et qui se regardent comme autant de mini-courts métrages — ne laissera personne indifférent et, pour la première fois, un épisode de *Final Fantasy* se vend partout dans le monde : au Japon, aux Etats-Unis et (miracle !) en Europe. Sur *FF VII*, *VIII* et *IX*, Hironobu Sakaguchi devient donc producteur, et il propose à chaque fois des cinématiques bluffantes, dans lesquelles, selon ses propres dires, il tente au maximum de faire passer des émotions.
En s'installant aux Etats-Unis, Sakaguchi s'est entouré d'un certain nombre de personnes ayant travaillé à Hollywood, et leur expérience de la mise en scène pour le grand écran lui sert évidemment beaucoup. Son désir de tirer le meilleur parti possible des machines mises à sa disposition s'est toujours vérifié, et sa longue implication (quatre ans) dans le film **Final Fantasy** en est le meilleur exemple. Avec ce long métrage, il désire briser la barrière qui sépare l'image de synthèse des prises de vues réelles, et nous amener à oublier que nous nous trouvons devant des acteurs fabriqués par la main de l'homme et calculés par des machines. Un défi un peu fou, peut-être, mais Hironobu Sakaguchi est certainement un des rares artistes qui pouvait le relever...

Christophe DELPIERRE

Sortie le 15 août

la révolution en douceur

CHRIS LEE (producteur)

Parce qu'il ne voulait sans doute pas qu'on le confonde avec Dracula, Christopher Lee a rayé quelques lettres de son prénom. À la tête de sa propre société multimédia, Chris Lee Productions (cinéma, télé, internet, clips, pubs, jeux vidéo), ce natif d'Hawaii travaille en étroite collaboration avec Columbia/Tri-Star Pictures en tant que président du département « production de long métrage ». Sa connaissance des différents supports créatifs a été très précieuse dans le passage de la saga Final Fantasy au grand écran.

La première question qu'on se pose avec un projet comme celui-ci, c'est pourquoi n'avoir pas fait un film live, avec de vrais acteurs ?

(rires) Mais on a pris de vrais acteurs ! Au casting, on a Alec Baldwin, Steve Buscemi, Ming-Na, Donald Sutherland, James Woods... Ce sont eux qui ont donné à l'interprétation toute sa force. Hironobu Sakaguchi voulait aborder le média cinématographique d'une toute autre manière, et son background dans l'univers du jeu l'a certainement préparé à ça. Une des clés du succès de la série des jeux *Final Fantasy* tient à la qualité de leurs cinématiques. Lorsque nous avons commencé à développer ce projet, Sakaguchi a posé ses conditions. Il voulait, certes, le visuel le plus perfectionné qui soit, mais il tenait avant tout à une histoire solide, et c'est je crois ce que nous avons obtenu.

Qu'est-ce qu'un film comme *Final Fantasy* va changer, à votre avis ?

C'est difficile à dire. Il est fort possible que nous soyons des pionniers qui ne réalisent pas l'étendue de la brèche qu'ils ont ouverte, dans la perception des effets spéciaux, du film lui-même. Pourtant, je pense que ceci ne représente pas l'avenir absolu du cinéma. Nous avons plutôt perfectionné une technique qui existait déjà en terme d'animation. Beaucoup de réalisateurs, les Cameron, Wachowski, Besson vont probablement s'emparer de cette technique pour développer des histoires dans cette même direction. J'ai hâte de voir ce qu'ils en feront. Je crois, par exemple, que ça n'aurait aucun sens de faire un thriller ou une comédie en recourant à ce processus. Il s'agit plutôt d'un outil pour explorer des univers inédits, inventer des créatures qui n'ont aucun équivalent sur Terre, faire cohabiter des humains avec des monstres ou des décors entièrement virtuels. Créer des dinosaures, c'est une chose. Personne n'en a jamais vu. Les humains représentaient un challenge autrement plus sérieux.

Avec *Avatar*, James Cameron voulait travailler avec des acteurs digitaux, et il semblerait qu'il ait abandonné ce projet pour des questions d'éthique.

Je ne vois pas ce qu'il y a de mal lorsque le studio Disney fait **Aladdin**. Ils utilisent de grands acteurs pour donner vie à leurs personnages. Je ne crois pas que **Toy Story** serait aussi bon sans l'apport de Tom Hanks et de Tim Allen. Nous avons fait, dans le fond, la même chose. Il y avait des émotions que nous cherchions à obtenir, et celles-ci étaient tributaires des acteurs que nous avons réunis.

Mais ce ne sont que des voix...

C'est la piste majeure pour les animateurs. Nous avons écrit un script de la manière la plus conventionnelle. Nous avons fait un casting en bonne et due forme. Les acteurs ont établi les fondations du jeu des personnages.

Hironobu Sakaguchi voit ce long métrage comme un moyen d'améliorer son travail digital en vue de ses prochains jeux. Quelle est votre position ?

C'est une évolution naturelle pour Sakaguchi et Square en particulier. Seule une compagnie de jeu était capable, je crois, de concrétiser un tel projet dans l'industrie actuelle. Des compagnies strictement cinématographiques comme ILM ou Pixar ont choisi des voies clairement différentes. Ils auraient pu se lancer dans un tel projet auparavant, mais je crois qu'il leur fallait attendre qu'il vienne de l'extérieur pour qu'ils puissent se convaincre de tenter l'aventure.

Est-ce que ça ne sert pas également à donner une spécificité au studio Square ?

Je ne ressens pas de compétition particulière à ce niveau. Nos vrais challengers sont des films live tels que **Jurassic Park 3** ou **La Planète des singes**. John Lasseter, du studio Pixar, a son domaine bien défini en tant que cinéaste. Sakaguchi a le sien. Et ils sont tous deux complètement différents. On ne compare pas forcément Scorsese et Zemeckis...

Comment avez-vous abordé le côté marketing, pour différencier le film du jeu ?

Une des choses les plus intéressantes avec la franchise *Final Fantasy*, c'est que chaque jeu ne ressemble pas au précédent. Les personnages sont différents et le visuel l'est également. Les joueurs en sont conscients et l'ont assimilé. Le grand public ne connaît pas ces particularités. Il verra le film et pensera : « C'est donc ceci, l'univers de *Final Fantasy* ». Or cet « épisode » sur grand écran est le premier à se dérouler sur Terre. Ce qui le rapproche du jeu tient avant tout à sa sensibilité et au contexte émotionnel. Le jeu traite généralement d'amitié, de vie, d'amour, de mort, de vie après la mort. Les fans s'y reconnaîtront. Le reste du public verra avant tout un bon film, et c'est ce qui nous importe.

Avec la saga des *Final Fantasy*, vous comptez vingt-cinq millions de joueurs à travers le monde. Le reste du public vous intéresse autant ?

En fait, il y eu trente millions de copies vendues, mais on ignore l'ampleur véritable du marché pirate. C'est un univers certes vendeur — peut-être le plus vendeur dans l'industrie du jeu — et persistant dans l'esprit de son public. Le dixième épisode arrive bientôt sur PlayStation 2 et on en verra se développer des versions on line. À plus d'un titre, **Final Fantasy** plonge donc ses racines dans les univers virtuels. Mais quand vous faites un film, vous avez tout intérêt à faire venir le plus de monde possible ! On ne veut laisser personne sur le carreau. Bien sûr, je pense que le public des premiers jours sera essentiellement celui des joueurs, et ceci permet d'établir des statistiques. Mais je crois que si nous avons fait correctement notre travail, on pourra s'attendre à la venue de tout un public qui nous était inconnu ou hors de portée.

Quand vous avez débuté le projet, vous saviez forcément qu'à la fin du tournage la technique aurait évolué ?

Oui. On a commencé il y a quatre ans, et le film a été conçu plus ou moins dans la continuité. Vous remarquerez donc, si vous êtes observateur, que la technique se perfectionne au fur et à mesure que l'intrigue progresse. Ça me va puisque l'impression générale du public se décide davantage sur la fin d'un film que sur son début.

Quelle sera la nature de la réaction du public, d'après vous ?

Je crois sincèrement qu'ils vont adorer. Certains vont d'abord être déroutés, les plus âgés notamment, et ils se laisseront progressivement piéger par le film.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

preview

JURASSIC

À la question : pourquoi un JURASSIC PARK 3, et pourquoi sans Spielberg ?, s'offrent une multitude de réponses pas piquées des ichtyosaures. Sur la complexité politique d'Hollywood. Sur le rôle exact d'un producteur. Sur les fluctuations du marché des effets spéciaux. Sur de grosses bestioles à écailles que nous, gamins irresponsables, continuons à réclamer malgré tous les excès.

Pour comprendre ce que les **Jurassic Park** signifient dans la carrière de Steven Spielberg, il convient tout d'abord d'oublier l'image d'Epinal que les Français accordent au titre du producteur pour l'envisager dans le sens américain du terme. Oubliez donc le moustachu qui fume des cigares en pinçant les fesses de la scripte, et imaginez-vous plutôt un Mr Loyal de fête foraine, chargé tout à la fois de chauffer la salle, exhorter l'équipe du cirque à faire de son mieux et planifier les opérations. Dès le premier opus, Spielberg était d'abord et avant tout producteur. Contrairement au sentiment généralement établi, son investissement sur le projet fut bien réel, mais il intervint prioritairement sur la longue pré-production. L'ex-gamin prit même un plaisir non dissimulé à régresser joyeusement dans le fantasme dinosaurien, pré-filmant toutes les séquences-clé à l'aide de son camescope, en se servant de ses doigts pour figurer les bestiaux géants, rapatriant du supermarché des bagnoles en plastique bon marché pour planifier avec son équipe les difficultés à venir, partant dans des extrapolations admiratives en compagnie de quelques paléontologues amusés. Bref, avant de vendre sa signature au studio Universal, qui l'avait découvert et qu'il s'apprêtait à quitter, avant toute considération politicienne, le barbu prenait réellement son pied à préparer sa saga en peau d'écaille. Ces longues semaines de préparation allaient servir à bloquer, une fois pour toutes, les plans sur lesquels ILM devrait par la suite plancher. Et lorsqu'on observe le storyboard animé que Phil Tippet exécuta un an avant le tournage pour la scène d'attaque du T-Rex, on est fasciné de constater que le découpage final du film respecte à la lettre l'enchaînement des plans, et ce jusqu'à la gestuelle des comédiens.

En bref, le rôle d'un Spielby sur une telle entreprise était bien celui d'un producteur monarque, omniprésent, plus proche d'un chef de guerre à la David O'Selznick que du statut tra-

PARK 3

ditionnel de cinéaste. La rigidité étouffante de la mise en scène des **Jurassic Park** est le résultat évident d'une telle démarche, et il suffit d'ailleurs de comparer ces bons/mauvais films, pré-conçus mais non réalisés, avec un naveton comme **Hook**, hélas réellement réalisé par Steven. Car une fois la machine de guerre dinosophile lancée, Spielberg pouvait tout aussi bien rester sur les positions arrières à observer la progression de son armée, sa présence sur les plateaux devenant dès lors purement facultative. Il ne se privera d'ailleurs pas de quelques échappées afin d'aller préparer une **Liste de Schindler** par-ci (lors du tournage de **Jurassic Park**) ou un **Soldat Ryan** par-là (lors du **Monde perdu**), deux films qui nécessitaient, vous l'aurez compris, un cinéaste plus qu'un producteur. Les rumeurs attribuant au chef-opérateur Janusz Kaminski la paternité du **Monde perdu** sont partiellement fausses, car quoi qu'il soit advenu, Kaminski ne pouvait qu'exécuter le rigoureux plan de bataille.

ILM met les bouchées doubles

Les ambitions prosaïques de tels films étaient, inutile de le cacher, de casser la baraque et d'établir de nouveaux paliers à l'utilisation massive des effets spéciaux. À ce titre, les deux **Jurassic Park** ont été d'un réel secours stratégique à ILM, et notamment depuis que ses anciens leaders (Ken Ralston, John Dykstra, Robert Legato, Scott Anderson) sont partis consolider le challenger Sony Imageworks (**Starship Troopers**, **Hollow Man**). Le premier **Jurassic**, avec sa quantité de plans « bloqués », ouvrit la porte au tout numérique. Le second, filmé à l'épaule, libéra les cinéastes des contraintes du département SFX. Ayant perdu une bonne part de son crédit avec la platitude des effets de **Star Wars Episode 1**, il s'agit désormais pour ILM de faire fructifier son image à travers les toutes dernières avancées technologiques. Aujourd'hui, les efforts sont concentrés sur le calcul en temps réel de la profondeur de champ, et ses effets sur la perspective (flou progressif couplé au choix de focale). Les multiples recherches, exécutées pour le compte des cartes graphiques PC ou consoles, permettent dorénavant de reconnaître, d'apprécier les distances. Sur cet opus, ILM peut enfin obtenir des longues focales satisfaisantes sur ses plans de foule de dinos. Attendez-vous donc à des zooms, à des perspectives écrasées, qui étaient totalement absentes, parce qu'inconcevables, lors des épisodes précédents.
Mais comme aucun effet ne peut faire l'économie d'un prétexte; le souci premier d'une deuxième séquelle était, on s'en doute, l'obtention d'un simple script. Tâche moins aisée qu'on ne l'imagine, quand tant d'enjeux pèsent dans la balance. Et les brainstormings furent mouvementés.

retour forcé sur l'île

Les toutes premières rumeurs à sortir des locaux d'Amblin, et relayées par les fans, faisaient état d'une ville envahie par

■■■ les dinosaures, répondant ainsi à un éternel fantasme séquellogique de fin du monde auquel les studios ont toujours, curieusement, évité de répondre. Plus probable, l'idée d'une planète submergée par une nouvelle ère glaciaire vient chatouiller les paléontologues apocalyptiques et très certainement Spielby lui-même. Mais il est évident que de telles considérations vont totalement à l'encontre du projet global. Premièrement : par contrat, Universal et Amblin se doivent de baser leurs efforts d'imagination sur les principes édictés par les best-sellers de Michael Crichton. Deuxièmement : **Jurassic Park** est une trademark. Celle-ci n'inclut pas seulement des dinosaures, mais une île, une jungle et un groupe d'explorateurs en détresse. Y déroger reviendrait à nier jusqu'au titre de la franchise, puisque l'ère jurassique se définit, entre autres, par sa végétation et son climat spécifiques (et rappelez-vous qu'il y a derrière cela toute une ligne de jouets, de jeux vidéo, et d'items divers qui intègrent Isla Nublar et Isla Sorna). Ce souci de la continuité oblige du même coup à rapatrier le minimum vital d'acteurs non synthétiques du premier film. Goldblum et Attenborough étaient collés sur **Le Monde perdu**. Cette fois-ci, c'est Sam Neill et Laura Dern qui endosseront l'uniforme. Mais avant de signer quoi que ce soit, Spielberg est tout d'abord prié de plancher sur une raison valable de faire revenir les ahuris sur cette île maudite. Dans la grande tradition hollywoodienne du travail à la chaîne, le producteur Steven laissera un pitch de son cru au jeune scénariste Peter Buchman (un débutant déjà très demandé puisque Chris McQuarrie l'a mandaté pour **Alexandre le Grand**). Son premier jet rendu, le grand William Goldman (**Butch Cassidy et le Kid**, **Marathon Man**, **L'Ombre et la proie**) prend la relève, vient resserrer le tout et y imposer son sens de la rigueur. Mais la copie manquant de psychologie de couple à deux balles (indispensable pour tout blockbuster qui se respecte), le réalisateur d'**Hotel de Love**, Craig Rosenberg, est à son tour dépêché. Enfin, la lecture finale sera assurée par Jim Taylor et Alexander Payne, le duo auteur de la comédie **Election**. Cette dernière intervention pourrait sembler totalement incongrue si les studios n'étaient pas intimement persuadés que des personnes étrangères au genre fantastique sont les mieux placées pour y repérer incohérences ou exagérations.

Après un nombre de réécritures qu'il serait vain de dénombrer, le script final de **Jurassic Park 3** fait donc glorieusement revenir le Dr Alan Grant du premier opus (Sam Neill), toujours obsédé par l'intelligence supposée des vélociraptors. Ces derniers vivent leur petite vie sur Isla Sorna, transformée pour le coup en écosystème digne des Galapagos, où seuls quelques rares crétins suicidaires s'aventurent parfois. Grant est convaincu par le milliardaire Paul Kirby (William H. Macy) et sa femme (Tea Leoni), des mécènes en puissance, d'aller survoler l'île. Mais comme vous vous en doutez, le coucou va très vite atterrir en catastrophe, égarant nos touristes sur l'îlot sauvage. Dès lors, le pauvre Grant est assailli de questions. Pourquoi le couple tenait-il tant à ce voyage ? Ne sont-ils pas censés avoir un enfant ? Pourquoi y-a-t-il autant d'espèces de dinos que personne n'avait recensées auparavant ? Qu'est-ce que c'est que ce canard géant ? Et si ces saloperies de raptors sont aussi intelligents que je l'imagine, ne vont-ils pas me chouraver mes palogasses ?

Le Dr Alan Grant (Sam Neill) à nouveau douloureusement confronté à sa passion.

*Le spinosaure à l'attaque : la très grande trouvaille de **Jurassic Park 3**.*

on nous cache tout !

Ayant fait perdre quelques menus dollars à Universal avec le bide d'**October Sky**, le réalisateur Joe Johnston fait amende honorable et accepte les rênes peu glorieuses de « réalisateur » de **Jurassic Park 3**. À peine entré dans ses fonctions, il se fend d'un communiqué qui ne trompe pas sur ses sentiments profonds : « *Steven Spielberg m'a donné carte blanche. Il m'a dit que je devais faire mon propre film, quand bien même l'intrigue était basée sur une de ses idées* ». Oui, oui, bien sûr Joe ! Mais on n'oublie pas que l'univers graphique, les codes couleur, les principes narratifs du **Jurassic** sont à ce point

Une balade en forêt qui vire à la panique dinosauresque !

établis qu'ils en deviennent incontournables. Le poste de réalisateur a besoin d'un gestionnaire, pas d'un visionnaire qui risquerait d'ébranler l'édifice. Le choix de Joe Johnston ne répond donc aucunement à ses capacités narratives, même si la comédie familiale **Jumanji** confirmait qu'il savait au moins gérer le dénominateur commun de l'entertainment. Qu'il le veuille ou non, Johnston est, et reste aux yeux d'Amblin, une des anciennes gloires d'ILM. Un homme qui comprend non seulement le fonctionnement des effets spéciaux mais surtout la manière de les mettre en valeur en évitant de donner la sensation d'une démonstration, d'un tour de force préjudiciable à la cohérence du film. Avec à sa disposition quelques gigantesques décors de falaises élaborés au studio Universal, Johnston, comme ses prédécesseurs, n'a plus qu'à exécuter ce **JP3**, en prenant soin de se concentrer essentiellement sur les débauches ILMesques. L'une des séquences les plus difficiles à boucler voit le groupe de touristes fuir une attaque de raptors en se réfugiant au sein d'un troupeau d'herbivores. Mais la panique créée par les prédateurs rend le troupeau plus dangereux encore que les carnassiers, les héros devant slalomer entre des tonnes de viandes affolées qui se percutent tels des bus tamponneurs *(1)*.

Protégé par un service d'ordre digne d'un dictateur, le tournage se poursuit sans laisser filtrer la moindre bribe d'information. Et à la surprise générale, l'acteur William Macy décide un beau matin de taper sur la gueule de la production, donnant des détails sur un tournage prétendument cafouillant, bordélique, sur un dépassement de planning et de budget gigantesque. D'exécutant à diplomate, Johnston prend sa meilleure plume pour nous donner tout à la fois sa version des faits et le mot de la fin : « *Pour comprendre l'amertume des propos de Bill Macy, vous devez vous imaginer les épreuves qu'ont dû endurer les membres du casting. Ils ont passé des jours et des jours sous la pluie artificielle, dans la boue, dans le froid. Ils ont dû travailler avec des animatroniques de 1.300 chevaux, d'autant plus terrifiants qu'ils étaient dangereusement sensibles aux ondes radio. Ils ont été coupés, brûlés, assommés, et l'enchaînement de tels événements vous fait vite perdre patience. Quant au plan de travail, nous ne l'avons dépassé que de quelques jours. Tous les acteurs se sont avérés professionnels, et je suis ravi du résultat obtenu. Le film est palpitant, intense, drôle, et contient la dose adéquate de chaos. Comme on dit chez nous, vous allez payer pour votre siège, mais c'est surtout l'accoudoir auquel vous vous accrocherez qui va vous servir le plus* ». On ne demande pas mieux.

Alan Grant, le milliardaire Paul Kirby (William H. Macy) et sa femme (Tea Leoni) : le casting humain ne doit rien à ILM.

Rafik DJOUMI

1/ Une fois de plus, après **La Momie**, Universal aura pioché sans scrupules dans le script exceptionnel que Peter Jackson avait écrit pour son **King Kong** inachevé, cette séquence de panique dinosauresque y étant décrite exactement dans les mêmes termes !

Sortie le 8 août

actualité
cinéma
sortie le 27 juin

LARA CROFT

TOMB RAIDER

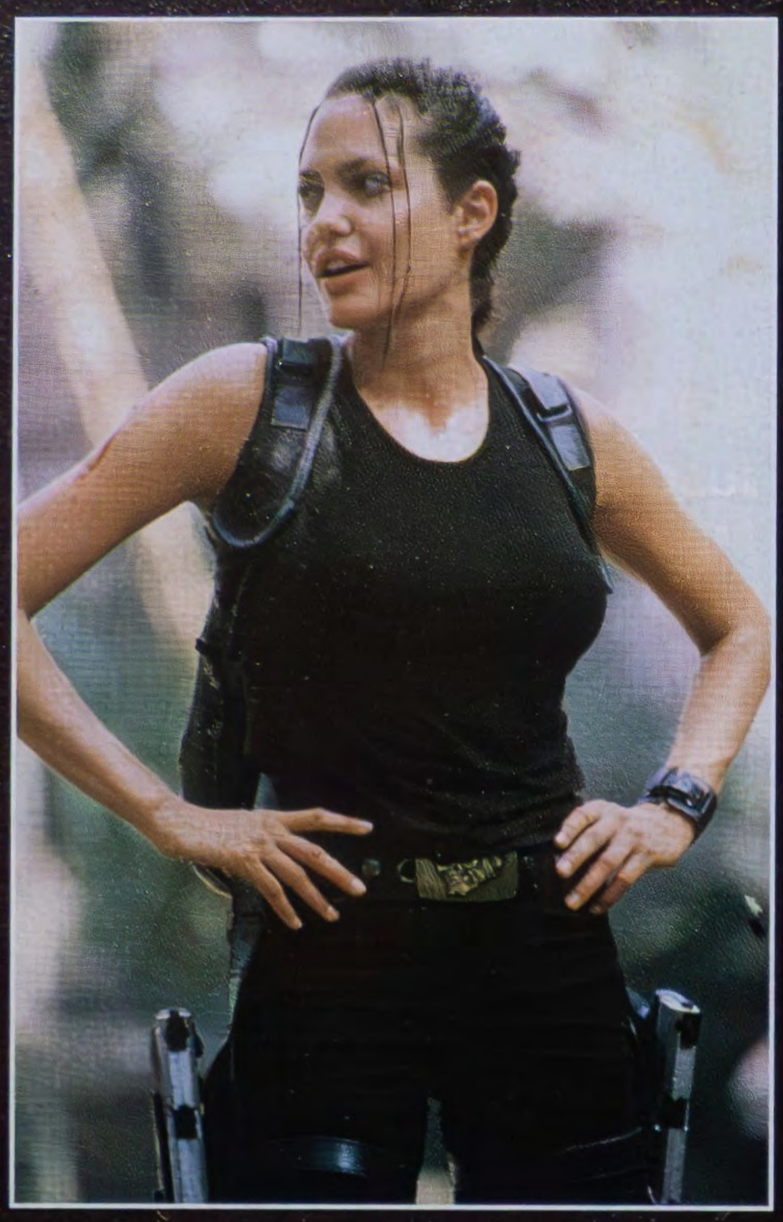
SUPER MARIO BROS, STREETFIGHTER, MORTAL KOMBAT, WING COMMANDER... Jusqu'ici, les jeux vidéo portés à l'écran n'ont pas engendré de films inoubliables. Mais tout espoir n'est pas perdu. Voilà que débarque sur nos écrans Lara Croft, fière amazone globe-trotteuse lancée à la recherche des trésors enfouis sur tous les continents. Son avantage sur son aîné Indiana Jones ? Un physique foutrement plus excitant et nettement moins rouillé que celui d'Harrison Ford !

LARA CROFT : TOMB RAIDER

Fin 1996, la firme Eidos lance sur le marché ce qui va devenir l'un des jeux vidéo les plus vendus au monde : *Tomb Raider*. En quelques années et cinq opus, une centaine de millions d'individus de par le monde succombent au charme de l'héroïne virtuelle Lara Croft, aventurière de choc dont la plastique savamment calibrée cristallise à elle seule tous les fantasmes masculins. En d'autres termes, Eidos invente la première nana 3-D authentiquement bandante ! Il n'en faut pas plus pour qu'un studio flaire la franchise cinématographique qui pourrait en être tirée. La Paramount prend donc une option sur le jeu, avec pour but de sortir un blockbuster estival dans la lignée des **Indiana Jones**. Logique puisque le concept de **Tomb Raider** s'inspire ouvertement des exploits de l'archéologue créé par George Lucas et Steven Spielberg pour le studio, lequel a bien compris que les deux compères n'étaient pas vraiment pressés de remettre le couvert pour un quatrième volet qu'ils ne cessent pourtant d'évoquer.
Entrent alors en jeu les producteurs du projet, Larry Gordon (**Predator**, **Piège de cristal**) et son complice Lloyd Levin (**Point Break**), lesquels seront bientôt rejoints par Colin Wilson (**Le Monde perdu**). Ils commencent non pas par commander un scénario, mais par chercher une actrice qui soit à la fois sexy, athlétique et conforme au physique du personnage, afin que point ne tombe raideur. La chasse à la Lara est ouverte et les rumeurs vont bon train. Certaines comédiennes, comme Liz Hurley, Catherine Zeta-Jones ou Heather Graham sont sérieusement envisagées, tandis qu'en France la vedette du petit écran Vanessa Demouy clame à qui veut l'entendre qu'elle a été contactée pour le rôle. C'est finalement Angelina Jolie, oscarisée pour **Une vie volée**, qui emporte le morceau.
Phase deux, l'écriture du scénario. Pour un peu, il aurait été oublié en chemin ! Après une tentative malheureuse de Steven De Souza (**Piège de cristal** pour le meilleur, **Streetfighter** pour le pire), deux nouveaux venus, Patrick Massett et John Zinman, livrent un script qui trouve grâce aux yeux des producteurs et du staff d'Eidos, avec qui le studio travaille main dans la main. Pas étonnant vu que celui-ci débute juste après la fin du troisième épisode sur console des aventures de Lara Croft, assurant ainsi un lien direct avec le jeu. Il sera toutefois retravaillé par quelques plumes, dont celles de Michael Colleary et Mike Werb, le tandem auteur de Volte/Face.

du prisonnier à l'aventurière

Phase trois, le choix d'un réalisateur. Après qu'ait été prononcé le nom de Stephen Herek (**Les 101 dalmatiens**), la mission est confiée à



Angelina Jolie, une comédienne athlétique en phase avec son personnage.

La belle Lara, au cœur de la tourmente.

Alex Marrs (Daniel Vraig), un méchant qui veut conquérir le monde : logique.

Simon West, responsable des **Ailes de l'enfer**, actioner bourrin estampillé Bruckheimer, et du **Déshonneur d'Elizabeth Campbell**, thriller militaire ronflant marqué par une scène de viol collectif d'un sadisme hallucinant. Un technicien compétent, docile, mais tout de même vaguement déviant. Pourtant, ce n'était pas gagné au vu du peu d'enthousiasme de l'intéressé, lequel, blessé dans sa fierté d'auteur, a une première réaction très négative : « *J'ai refusé de faire ce film plusieurs fois en deux ans et n'y ai jamais prêté attention. Un jeu vidéo ? Peuh ! Pour moi, c'était un concept stupide qui prouvait qu'Hollywood était vraiment à cours d'idées* ». En bon British, West est beaucoup plus tenté par une adaptation de la série télé culte **Le Prisonnier**, projet qu'il n'a d'ailleurs pas abandonné. Malgré tout, la réticence du jeune cinéaste ne décourage pas le studio, qui revient à la charge et finit par le convaincre : « *Comme ils insistaient, j'ai fini par accepter à condition qu'ils me laissent changer ce que je voulais, à part le titre et le nom du personnage* ».
Fin 99, Simon West peaufine donc le script, qu'il juge ridicule, et se prend au jeu : « *Les idées me sont venues tellement vite que j'avais déjà suffisamment de matière pour faire une séquelle avant même d'avoir commencé le tournage du premier !* ». Une déclaration qui tombe à pic puisque la Paramount a signé pour trois films starring Lara Croft. Le seul point sur lequel le réalisateur ait toujours tenu le même discours, c'est Angelina Jolie : « *Si elle avait refusé le rôle, je n'aurais sans doute pas fait le film. A la base, c'est mieux d'avoir quelqu'un qui sait jouer plutôt que quelqu'un de très sportif incapable d'aligner une phrase. Mais Angelina, en plus d'être une excellente comédienne, passe ses loisirs à sauter en parachute et à collectionner des poignards. C'est vous dire si elle correspondait déjà au personnage !* ». Une fille avec des burnes, donc, idéale pour un James Cameron. Et West de renchérir : « *C'est un peu comme découvrir Sean Connery pour incarner James Bond : l'acteur et le personnage sont si proches que vous avez de l'or entre les mains. Aussi longtemps que la caméra est sur elle, le film ne peut pas se planter* ». On notera qu'il omet de préciser son sentiment quant aux scènes où l'objectif est pointé ailleurs que sur son héroïne...
Pendant qu'Angelina Jolie se métamorphose en Lara Croft en suivant un entraînement de commando et des cours de diction pour choper l'accent british, le casting est complété par Iain Glen (vu en explorateur dans **Aux sources**

Angelina : une Lara jeune et Jolie

« Il y a tellement de gens qui aiment ce jeu que Lara Croft leur appartient totalement. Il n'était donc pas question d'éliminer ce qu'ils apprécient en elle. Je prie pour que le résultat soit à la hauteur de l'attente. Nous avons décidé qu'en passant du stade virtuel au stade humain, Lara se devait de ne pas être parfaite. Au début, après avoir été choisie pour le rôle, je me suis dit : « Comment puis-je devenir cette femme ? Je ne VEUX pas être cette femme ! ». Je subissais une telle pression que j'en ai pleuré pendant des nuis entières. J'avais l'impression de me retrouver dans l'armée ! Certes, j'ai accepté le rôle, mais juste après j'ai commencé à flipper. Beaucoup de gens de mon entourage m'ont dit que j'avais eu tort, que je devais faire des choses plus sérieuses que ce genre de film. Au bout d'un moment, je me suis même dit que ma carrière était foutue, que j'allais en subir les conséquences toute ma vie. Puis j'ai réagi ; j'ai arrêté de me prendre la tête avec ça et décidé de suivre mon instinct. Je n'avais plus qu'une hâte : m'embarquer dans cette aventure ».

« En outre, ce qui m'a attiré dans ce projet, c'est qu'en plus de tourner un film d'action, c'était l'occasion de jouer le rôle d'une lady. Lara Croft possède la même panoplie de gadgets qu'un James Bond, use du même humour à froid, mais est habitée par la même fièvre d'aventure qu'un Indiana Jones. Elle est totalement sensuelle, irradie une sexualité primitive, c'est un animal sauvage qu'on ne peut dompter. Pour devenir le personnage, ça n'a pas été de tout repos. Ils ont commencé par m'interdire l'alcool et les cigarettes, puis je me suis entraînée à toutes sortes de disciplines : techniques de combat, maniement d'armes à feu, escrime, plongée, rafting, moto, course en traîneau, escalade, sans parler de séances intensives de gymnastique. Par contre, je n'ai jamais autant mangé de ma vie ! Au bout du compte, je me suis forgé un corps et un état d'esprit qui ont fait de moi la femme que j'ai toujours désiré être. Je suis très impatiente de tourner une suite à ***Tomb Raider*** *».*

« Les scènes avec mon père étaient... spéciales, et ce pour plusieurs raisons. Mon père et moi sommes avant tout les meilleurs amis du monde, et nous avons passé des heures à parler de nos personnages, de ce qu'ils pouvaient avoir envie de se dire l'un à l'autre. L'un des éléments capitaux du film, c'est que Lara cherche à retrouver son père et à se rapprocher de lui. Durant toute ma vie, mon père a toujours été là pour moi, mais comme je suis d'une nature très indépendante, notre relation s'est souvent bornée aux lettres et aux livres qu'il m'envoyait. Tout ça pour, finalement, consacrer tous deux notre vie à jouer la comédie chacun de notre côté. Du coup, les scènes que nous avons en commun sont devenues très personnelles. L'émotion qui s'en dégage n'est pas feinte, elle est réelle ».

du Nil) dans le rôle du bad guy, Daniel Craig (**Je rêvais de l'Afrique**), Noah Taylor (**Presque célèbres**) et surtout Jon Voight (**Mission : impossible**, **Ennemi d'Etat**) dans celui de Lord Croft, le père de Lara. Un choix judicieux quand on sait que, dans la vie, Voight n'est autre que le paternel d'Angelina Jolie. La production détermine ensuite les lieux du tournage et porte son choix sur le plateau « 007 » des studios anglais de Pinewood, où la plupart des **James Bond** ont été conçus. Le chef décorateur Kirk Petrucelli (**Le Patriote**) y fait construire un temple et la crypte où Lara doit livrer un combat au sabre contre une horde de singes de pierre. Quant au manoir Croft, où se déroulent plusieurs scènes d'action dont une attaque terroriste, celle d'un androïde assassin et un saut à l'élastique, sa façade est empruntée à celle de la luxueuse propriété Hatfield House, déjà employée dans **Greystoke**, tandis que d'autres scènes sont tournées dans la verte campagne anglaise. Les autres extérieurs sont filmés sur les glaciers d'Islande et dans les temples d'Angkor Wat à Phnom Penh au Cambodge, avec le concours de l'armée locale.

une équipe très technique

Pour cette entreprise à la logistique aussi complexe que coûteuse avec son budget de 80 millions de dollars, Simon West s'entoure d'une équipe formée à la dure. En premier lieu, le directeur de la photo Peter Menzies Jr., employé par John McTiernan sur **Une journée en enfer** et **Le 13ème guerrier**, et qu'il connaît pour avoir collaboré avec lui sur **Le Déshonneur d'Elizabeth Campbell**. Vient ensuite le réalisateur de seconde équipe et coordinateur des cascades Simon Crane, lequel affiche un palmarès éloquent (**Titanic**, **Braveheart**, **Il faut sauver le soldat Ryan**, **Vertical Limit**). Après un tournage qui s'étalera sur cinq mois (de fin juillet à décembre 2000) et dont toute l'équipe ressort épuisée mais heureuse, arrive la phase de post-production, où intervient un élément assez inhabituel dans ce type de production : la volonté de ne pas recourir systématiquement aux effets spéciaux, lesquels sont chapeautés par Chris Corbould (**La Momie** et les trois derniers **Bond**). Le producteur Lloyd Levin insiste beaucoup sur ce point : « *Même s'ils restent visuellement très riches, la plupart des effets sont intégrés à l'action réelle et ne servent qu'à améliorer des décors très élaborés* ». Pas question, donc, de se livrer à une avalanche de SFX colorés à la moindre occasion comme dans Le Retour de la momie. Phase finale, le montage (supervisé par Glen Scantlebury, collaborateur attitré de Simon West et débroussailleur sur **Rock** et **Armageddon**), et enfin la musique. Si l'intégration de titres pop n'est qu'affaire d'obtention de droits vite réglés (U2

La vilaine secte découvre le temple des mille ombres.

Le manoir des Croft : à peine plus classe que la rédac de Mad Movies.

■■■ signe le générique), la mise en place du score est plus chaotique, puisque la partition composée par Michael Kamen (**X-Men**) sera rejetée au profit d'une autre, vite torchée par Graeme Revell (**The Crow** et... **Streetfighter**, tiens donc !).

sur les traces de Lara Croft

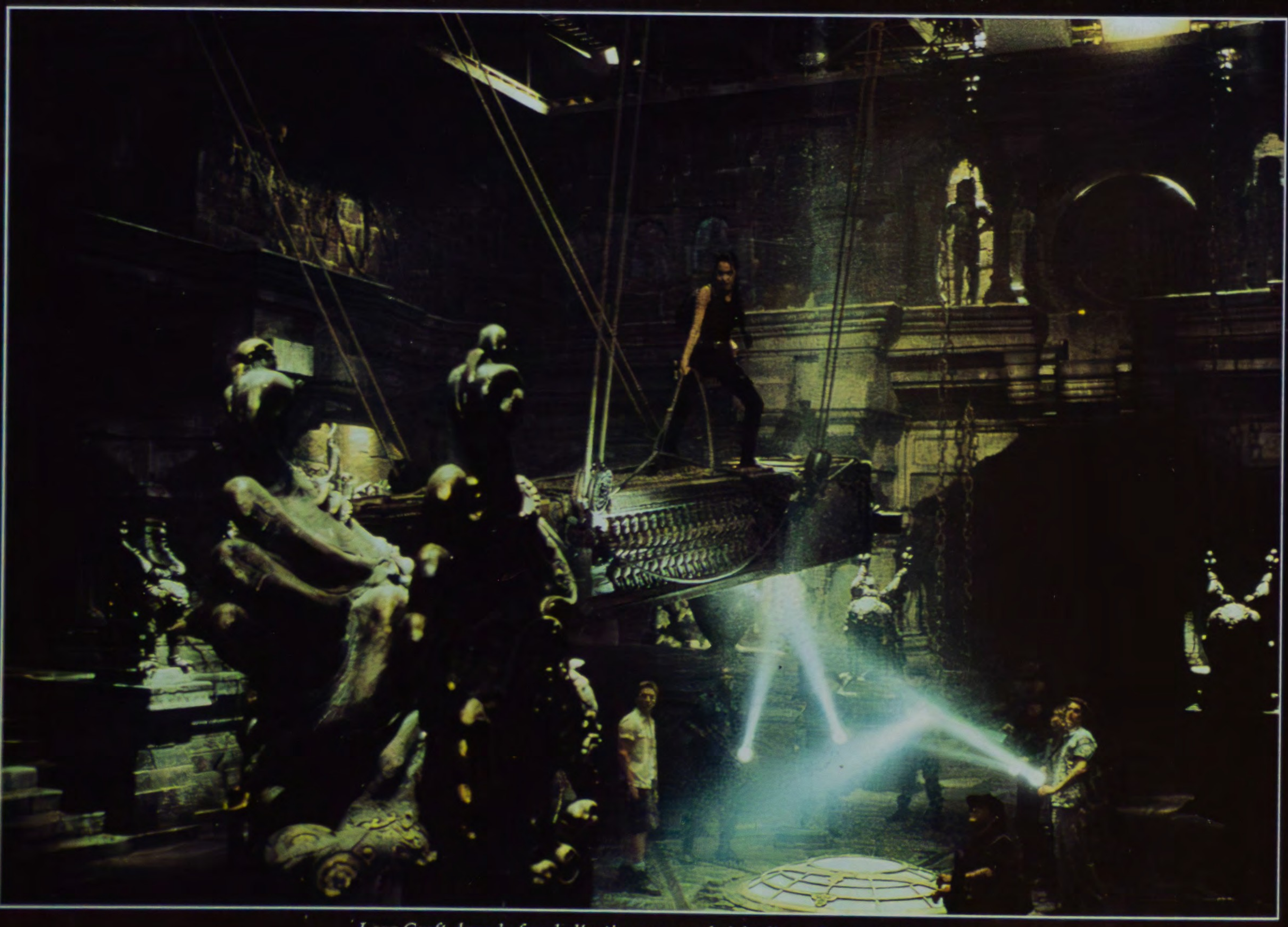
Qu'en est-il du résultat final ? Trop tôt pour en juger, tout au plus peut-on résumer l'intrigue en quelques mots. Fille de l'archéologue Lord Croft, Lara est élevée dans le confort de l'aristocratie britannique. Lorsque son père est porté disparu lors d'une expédition, elle décide de reprendre le flambeau et oublie son chagrin dans l'étude des anciennes civilisations et des reliques du temps passé, passion qu'elle développe dans les montagnes des Highlands. Mais c'est sur d'autres cimes, celles de l'Himalaya, qu'elle va connaître une deuxième tragédie, lorsque l'avion qui l'emmène sur les lieux s'écrase, la laissant seule survivante. Elle parvient pourtant à échapper à la mort et, endurcie par l'expérience, devient reporter photographe, prétexte idéal pour parcourir les continents et y découvrir des trésors enfouis, vestiges des ces époques qui la fascinent...
Miss Croft ne s'accorde du repos que lorsqu'elle regagne le manoir de son père en Angleterre. Avant sa mystérieuse disparition, il lui a légué une horloge aux pouvoirs magiques. Une antiquité dont la clef est convoitée par une secte qui aimerait bien s'en servir pour ouvrir des portes spatio-temporelles afin de ressusciter leurs ancêtres, arrêter le temps et régner sur le monde. Dépossédée de son bien par ces redoutables ennemis, Lara doit se lancer à leur poursuite dans d'exotiques contrées et n'a que quarante-huit heures avant qu'une conjonction astrale ne leur permette de mener leurs funestes projets à bien, lors d'une éclipse totale qui pourrait plonger l'humanité dans la nuit éternelle...

cinéma épique ou cinoche popcorn ?

Simon West rayonne : « *L'ampleur du film, la complexité de l'intrigue et la profondeur des personnages vont surprendre le public. On y trouve différents styles d'action encore jamais vus à l'écran et des éléments fantastiques liés à la religion celtique, mais le film ne devient surréaliste que lors des séquences souterraines. Tout le reste s'appuie sur un réalisme où se mélangent culture ancestrale britannique et technologie de pointe.* ***Tomb Raider*** *est un film très viscéral, avec peu de dialogues, qui traite de loyauté, de trahison, de prouesses physiques et d'héroïsme. Le cinéma épique a toujours été pour moi une grande inspiration et c'est encore plus le cas ici* ». Et le réalisateur d'évoquer sans complexe **Lawrence d'Arabie**, **Le Docteur Jivago** et **Le Conformiste**. Une chose est pourtant certaine, c'est qu'en voyant **Les Ailes de l'enfer**, personne n'a jamais pensé à David Lean, et que **Le Déshonneur d'Elizabeth Campbell** entretient assez peu de rapport avec Bernardo Bertolucci...
Les propos du producteur Lloyd Levin semblent quant à eux plus modérés, c'est-à-dire sans doute plus proches de la réalité : « *Nous avons essayé de faire de* ***Tomb Raider*** *un film moderne qui évoque les* ***James Bond*** *et* ***Les Aventuriers de l'arche perdue****, un film d'action dramatique dont les personnages ont été développés de façon à posséder une réelle dimension émotionnelle. Simon West avait une vision très ambitieuse du projet, c'est pourquoi nous l'avons choisi. Certaines scènes d'action durent plus de dix minutes, Lara affronte des ennemis surentraînés mais aussi des créatures monstrueuses.* ***Tomb Raider*** *est un spectacle vraiment inédit, qui ravira à la fois les fans du jeu et du cinéma d'aventure* ».
Si avec tout ça vous n'êtes pas conquis, deux solutions s'offrent à vous : continuer à regarder la série télé ***Sidney Fox***, ouvertement pompée sur **Tomb Raider**, ou attendre patiemment que le professeur Jones remette son chapeau. De là à ce que l'éventuel carton de **Lara Croft** au box-office engendre un cross-over entre ces deux aventuriers, y a pas loin...

Cédric DELELÉE

Critique dans le prochain numéro.



Lara Croft dans le feu de l'action : une cabriole digne du jeu vidéo.

La Trinity de ***Matrix*** *(Carrie-Ann Moss) : adepte du cuir, de la pose et du coup de latte en apesanteur. Tremble, mâle !*

De Barbarella à Lara

LA REVANCHE DU « SEXE FAIBLE » !

L'image de la femme dans le cinéma fantastique a longtemps été celle d'une victime en puissance, point de fixation érotique soumis au bon vouloir des hommes. De KING KONG (Fay Wray dans les pattes du gros poilu), aux giallos italiens (élimination méticuleuse du casting féminin), en passant par la SF des années 50 (la mère au foyer excite les extraterrestres) et les productions Hammer (décolletés vertigineux offerts à Dracula), le « sexe faible » portait très bien son nom au cinéma comme dans la société.

Avec les mouvements de libération de la femme, la société commença à changer, et c'est fort logiquement que la réprésentation féminine au grand écran passa progressivement du second au premier ordre. Le fantasticophile ne saurait s'en plaindre, puisque les vingt dernières années ont vu déferler dans les salles des héroïnes aguichantes, des maîtresses en latex, des monstres de sensualité ou encore des bad girls explosives. Conséquence de la révolution sexuelle, non seulement la femme devenait l'égale de l'homme, mais elle prenait en plus conscience de sa dimension érotique au point de la décliner sur tous les tableaux.

Symbolique de cette évolution, Lara Croft, bombe pixellisée devenant aujourd'hui une aventurière sexuellement agressive sous les traits d'Angelina Jolie. Short moulant et flingues à la main contre pose lascive sur un drap de soie rouge, Miss Croft a désormais supplanté Marilyn dans l'imagerie pin-up, en même temps qu'elle renvoyait sans doute son alter-ego masculin, Indiana Jones, au rayon des antiquités. Les femmes tiennent plus que jamais leur revanche. Retour sur les films qui ont participé, un peu ou grandement, à cette « fantastique » guerre des sexes.

Vincent GUIGNEBERT

DEUX DATES

En 1968, Roger Vadim, érotomane averti, adapte avec **Barbarella** la BD culte sortie six ans plus tôt et signée Jean-Claude Forest, érotomane au moins aussi averti disparu en 1998. Le résultat est un film de SF d'un kitsch insurpassable (même **Flash Gordon** du même producteur Dino Di Laurentiis s'y est cassé les dents), mais rien que pour la séquence générique où Jane Fonda/Barbarella défie les lois de la pesanteur dans le plus simple appareil, ça mérite le détour. Moins osé que la bande dessinée qui fut quand même interdite en France de 1964 à 1968, ce navet assez incroyable reste cependant une date importante dans le cinéma, moins pour la représentation très prude de la nudité à l'écran que pour le propos appelant à la libération sexuelle... et émanant d'une femme. Un remake de **Barbarella** est actuellement en projet à Hollywood et la drôle de dame Drew Barrymore en reprendrait le rôle-titre.

Barbarella (Jane Fonda) et sa drôle de combinaison spatiale : toute une époque !

Autre film charnière dans le cinéma fantastique, **Carrie** développe en 1976 l'idée qu'il y a un prix à payer quand on devient une femme. Fidèle au roman de Stephen King, l'histoire est celle de Carrie White, une adolescente aucunement préparée au passage à l'âge adulte (le jour des premières règles). Entre sa mère possessive et ses camarades moqueuses, Carrie va tout de même trouver le moyen de s'émanciper sexuellement jusqu'à devenir la reine du bal de fin d'année, mais une dernière humiliation la transformera en vengeresse rouge sang. L'érotisme du film de Brian De Palma est principalement inscrit dans la métamorphose physique de Sissy Spacek, extraordinaire dans le rôle de Carrie. Il accompagne le changement de statut de la jeune héroïne (adolescente/femme, asexuée/sexy, victime/bourreau), des thèmes qui marqueront les années à venir.

Pour Carrie (Sissy Spacek), c'est jour de lessive !

***Alien** : Ripley (Sigourney Weaver) et sa petite culotte de légende.*

***Aliens le retour** : Ripley se repose avant le grand nettoyage de James Cameron.*

***Alien la résurrection** : une Ripley sensuelle et vénéneuse chez Jean-Pierre Jeunet.*

***Alien 3** : pour David Fincher, Ripley se nomme maintenant Jeanne d'Arc.*

RIPLEY

Dans l'espace, personne ne vous entend crier, alors autant ne pas se balader en culotte quand un alien rôde dans les parages. C'est pourtant ce qui arrive au Lieutenant Ripley dans le premier film, coincée en petite tenue alors que le monstre lubrique bave tant qu'il peut. À l'origine, la scène prévoyait des attouchements contre-nature entre la belle et la bête, mais par manque de temps, on en resta à l'érotisme « petit bateau ». L'idée fut néanmoins reprise dans **Alien la résurrection** quand Ripley clonée se love dans les excroissances de la Reine Mère. Dans l'intervalle, James Cameron fit de Sigourney Weaver une walkyrie toute en sueur (il récidivera plus tard avec Sarah Connor/Linda Hamilton dans **Terminator 2**), David Fincher optant lui pour le look garçonne. La saga **Alien**, c'est un peu « Dis-moi quelle Ripley tu préfères, je te dirai qui tu es ! ».

Repères : **Alien** (Ridley Scott, 1979) / **Aliens le retour** (James Cameron, 1986) / **Alien 3** (David Fincher, 1992) / **Alien la résurrection** (Jean-Pierre Jeunet, 1997)

*Nicki Brand (Debbie Harry) : cachez ce fouet que je ne saurais voir ! (**Videodrome**)*

*Trinity, nouvelle icone des communautés lesbiennes (**Matrix**).*

*Kitana (Talisa Soto), une princesse qui préfère le cuir aux frous-frous (**Mortal Kombat 1 & 2**).*

*La psy Catherine Deane (Jennifer Lopez) transformée en madonne exterminatrice (**The Cell**).*

*Catwoman (Michelle Pfeiffer) : quand la chatte griffe, la chauve-souris (**Batman le défi**).*

CUIR ?

En devenant maîtresse de sa sexualité, la femme eut l'opportunité de choisir la position dominante jusque-là réservée à l'homme. Maîtresse, domination... On reconnaît là le vocabulaire du sado-masochisme, et il ne faut donc pas s'étonner si le cinéma en général et le Fantastique en particulier ont ouvert leurs portes aux créatures portant latex et maniant le fouet. Les lecteurs trentenaires de Mad Movies se souviennent sans doute avec émotion du traumatisme engendré par la vision de **Vidéodrome** et de Debbie Harry, à l'époque un sex-symbol, martyrisant une pauvre télé. La rubrique « fais-moi mal ! » a depuis sensiblement évolué : la robe écarlate de Debbie a viré sombre avec les combinaisons cuir/latex des nouvelles maîtresses. Carrie-Ann Moss dans **Matrix**, Talisa Soto dans **Mortal Kombat 1 & 2**, Pamela Anderson dans **Barbwire** et Jennifer Lopez dans **The Cell** font partie des dominatrices qui s'ignorent, leur empruntant le look mais pas l'attirail. On leur préfèrera les véritables adeptes de Sade, sûres d'elles et de leur pouvoir, dispensant la souffrance pour le plaisir des mâles consentants. Envie de piercing sauvage ? Demandez les Cénobites femelles de la saga **Hellraiser**. Besoin de soumission ? Le Dr. Katherine McMichaels de **From Beyond** va vous soigner. Marre de la blondasse Vicky Lane ? Catwoman donne de très bonnes fessées. Même les vaches se mettent à lire Domina dans **Les Feebles** ! Mais où va-t-on ?

Repères : **Barbwire** (David Hogan, 1996) / **Batman le défi** (Tim Burton, 1992) / **Les Feebles** (Peter Jackson, 1989) / **From Beyond** (Stuart Gordon, 1986) / **Hellraiser** (Clive Barker, 1987) / **Matrix** (Andy et Larry Wachowski, 1999) / **Mortal Kombat** (Paul Anderson, 1995) / **The Cell** (Tarsem Singh, 2000) / **Vidéodrome** (David Cronenberg, 1983)

*Le Dr. McMichaels (Barbara Crampton) et ses thérapies très particulières (**From Beyond**).*

*Angelique (Valentina Vargas), la cénobite la plus SM de la série (**Hellraiser 4**).*

Les Feebles : Le Corps et le fouet version Peter Jackson !

La Fiancée de Frankenstein (Elsa Lanchester), ***Reanimator 2*** (Barbara Crampton) et ***Frankenhooker*** (Patty Mullen) : *le mythe de Mary Shelley se féminise.*

Dr. Jekyll ans Sister Hyde (Martine Beswick) et ***Dr. Jekyll and Ms. Hyde*** (Sean Young) : *le mythe de Robert Louis Stevenson travesti.*

XXL

Alors que Jack Arnold s'intéressait à **L'Homme qui rétrécit** en 1957, Nathan Jura invente la femme qui grandit l'année suivante dans **Attack of the 50 Foot Woman**. Allison Hayes y incarne Nancy Archer, devenue très grande après une rencontre avec des extraterrestres et qui profitera de sa taille pour dire à son mari tout le mal qu'elle pense de lui. En 1993, Daryl Hannah reprend le rôle dans **L'Attaque de la femme de 50 pieds** de Christopher Guest (le distributeur n'ayant pas jugé bon de convertir les mesures, le titre nous fait encore beaucoup rire), mais son accoutrement en tout point ridicule (voir photo) fit qu'on n'avait pas besoin de croiser les jambes pour regarder le film. Tout le contraire en somme du remake version Z de Fred Olen Ray, **Attack of the 60 Foot Centerfold** (1995). Plus grande, plus chaude aussi, que la 50 Foot Woman, J.J. North s'y frite avec la pin-up de ce numéro. Pour plus de détail, se rendre à la page 94.

J.J. North, une bimbo qui a la folie des grandeurs (***Attack of the 60 Foot Centerfold***).

L'Attaque de la femme de 50 pieds : *ici, Darryl Hannah n'en a que deux et c'est bien suffisant !*

LE MYTHE AU FÉMININ

Les grands mythes du fantastique appartiennent tous au genre masculin, et on voit mal comment une exception telle que la pauvre Gorgone pourrait concurrencer les Loup-garou, Mort-vivant, Mister Hyde, Momie, Dracula, Monstre de Frankenstein, c'est-à-dire à la base rien que des mecs comme vous et moi.

Sans doute conscient de la trop forte teneur en testostérone du genre, James Whale donnait déjà en 1935 une copine au monstre de Frankenstein dans le bien nommé **La Fiancée de Frankenstein**. Pas le top de l'érotisme (la coupe de cheveux d'Elsa Lanchester fait vraiment trop peur), mais le début d'une féminisation des grands mythes. Ce titre-phare connut même deux remakes officieux ainsi qu'une adaptation génialement Z : **Re-animator 2**/**Bride of Reanimator**, avec une Kathleen Kinmont poussant le strip-tease jusqu'à exhiber ses organes, **La Fiancée de Chucky**, avec l'affolante Jennifer Tilly transformée en comparse du célèbre Brave Gars (niveau érotisme pour ce dernier film, il faut quand même aimer les poupées), et enfin **Frankenhooker**, avec une Miss Frankenpute rafistolée à coup d'explosion de catins. Carrément !

Si le Dr Jekyll a toujours accouché d'un alter-ego monstrueux, Roy Ward Baker lui offre une sœur démoniaque en 1971 dans **Dr. Jekyll and Sister Hyde**, rare incursion de la Hammer dans le genre « mythe au féminin ». Inquiétante, perverse et fatale, Martine Beswick fait oublier tous les Hyde cabotins qui l'ont précédée dans ce chef-d'œuvre où la guerre des sexes a lieu à l'intérieur d'un même corps, et où le faible l'emporte sur le fort. Notons l'existence d'une autre adaptation au féminin du roman de Robert Louis Tevenson, **Dr. Jekyll and Ms. Hyde**, où un laborantin découvre qu'il est l'arrière-arrière-petit-fils du fameux docteur et se retrouve suite à une expérience malheureuse dans la peau de Sean Young. L'horreur, quoi.

Les autres grands mythes du Fantastique se prêtaient apparemment moins facilement au basculement masculin/féminin. On trouve quand même un beau spécimen de zombie genre gothic/destroy/sexy dans **Le Retour des morts-vivants 3** (non, je n'oublie pas **La Revanche des mortes-vivantes**, mais bon...), une draculette disco dans **Vamp**, et une louve-garou dans **Hurlements** (on ne la voit jamais à poil, mais c'est tout comme). Notons enfin que la sculpturale Brigitte Nielsen (déjà une très convaincante Red Sonja dans **Kalidor**) incarna une spectaculaire She-Hulk mais seulement en photos. Malgré le sex-appeal évident de cet alter-ego féminin du géant vert, la série télé ne fut jamais tournée.

Repères : **La Fiancée de Frankenstein** (James Whale, 1935) / **La Fiancée de Chucky** (Ronnie Yu, 1998) / **Reanimator 2** (Brian Yuzna, 1990) / **Frankenhooker** (Frank Henenlotter, 1990) / **Dr Jekyll and Sister Hyde** (Roy Ward Baker, 1971) / **Dr. Jekyll and Ms. Hyde** (David Price, 1995) / **Vamp** (Richard Wenk, 1986) / **Le Retour des Morts-vivants 3** (Brian Yuzna, 1993) / **Hurlements** (Joe Dante, 1980) / ***She-Hulk*** (c'est quand ils veulent !)

Grace Jones, icone des eighties, montre les dents et le reste dans ***Vamp****.*

*Marsha (Elizabeth Brooks), une louve-garou plus sexy que Paul Naschy (***Hurlements****).*

*Mindy Clarke, la plus belle zombette de l'histoire du cinéma (***Le Retour des morts-vivants 3****).*

Brigitte Nielsen verte de rage : la série télé **She-Hulk** *n'a jamais vu le jour !*

Wonder Woman (Linda Carter) : super-héroïne d'une série télé à risque pour les braguettes.

Emma Peel (Diana Rigg) : **Chapeau melon, bottes de cuir**... *et slip sous pression.*

Elvira (Cassandra Peterson), une TV Star qui savait fidéliser son public.

TÉLÉ MATEURS

Si les événements récents du petit écran ont redonné aux femmes une place de victimes (Loana lourdée par Jean-Edouard toujours en place, mais Kenza virée du loft parce qu'elle avait rompu avec Aziz. Euh, sinon je regarde pas, hein. Enfin, pas tout le temps...), la télévision n'a pas été la dernière à mettre la pression sur les héros masculins. En 1955, Tarzan écope d'une lointaine cousine, Sheena, dans une série télé qui fera l'objet d'un long métrage cinéma en 1984, avec Tanya Roberts dans le rôle autrefois tenu par Irish McCalla. Mais c'est en Angleterre dix ans plus tard que les femmes sortent véritablement de l'ombre sous l'impulsion de ***Chapeau melon et bottes de cuir***, la série culte de Sidney Newman. Honor Blackman (Miss Gale), puis Diana Rigg (Miss Peel) imposent au côté de Patrick Macnee (John Steed) l'image de femmes belles, dynamiques, indépendantes, aimant jouer au chat et à la souris avec les hommes, et dont les nombreux traits d'esprit ne sont pour rien dans l'irrésistible attraction qu'elles exercent encore aujourd'hui sur la gente masculine. Dans l'adaptation cinéma signée Jeremiah S. Chechick en 1998, Uma Thurman reprit le rôle d'Emma Peel. Merci à sa doublure pour les quelques plans hot du film.

Héroïne de papier issue d'un comics DC, la Princesse Diana, plus connue sous le nom de Wonder Woman, est une fière amazone aidant les Alliés dans la guerre qu'ils mènent contre les nazis. En passant à la petite lucarne, dans la série de 1976, Wonder Woman laisse tomber la Deuxième Guerre Mondiale (un contexte pas très fun), et s'occupe de fouetter plein de méchants sous les yeux des jeunes téléspectateurs découvrant en direct ce que ça faisait d'avoir la trique. À l'époque, le short étoilé de Linda Carter ne renvoyait pas encore à l'Amérique triomphante, mais plutôt au fantasme de la maîtresse d'école en sous-vêtements (celui qui a tous les épisodes en K7 chez lui peut me les envoyer, j'en ferai bon usage).

Autre amazone, mais dans un univers d'héroïc fantasy, Xena la guerrière doit représenter aujourd'hui pour les plus jeunes ce que Wonder Woman représentait pour les plus vieux vingt-cinq ans plus tôt. Interprétée par Lucy Lawless, la copine d'Hercule aux épaules de camionneur est donc avant tout un réservoir à fantasmes, et les épisodes de la série produite par Sam Raimi en 1995 ne peuvent se jauger qu'à l'érectomètre.

Sheena (Tanya Roberts), une reine de la jungle plus sexy au cinéma qu'à la télé.

Xena (Lucy Lawless) manie le glaive comme personne. Des amateurs ?

En 1981, les Américains accros aux très mauvais films de SF des années 50/60 suivent chaque semaine le programme *Movie Macabre*, présenté par une cousine hardcore de la Morticia de La famille Addams, Elvira. Décolleté pigeonnant, maquillage outrancier et charme diabolique, Cassandra Peterson verra sa popularité grandir au point de connaître la consécration au cinéma dans **Elvira** (James Signorelli, 1988) et sa récente suite **Elvira's Haunted Hill** (Sam Irvin, 2001).
Le succès du personnage d'Elvira donna des idées à des producteurs français, d'où l'apparition sur la défunte 5 de Sangria dans l'émission *Les Accords du diable*. Catherine Falgayrac, son interprète, participa au sixième festival du Super 8 de Mad Movies (en 1989) avant de poursuivre une carrière dans une genre moins madmovien : le télé-achat.

MÉCHANTES FILLES

Elles sont gravement désirables, mais qui s'y frotte s'y pique. Entre **Le Quatrième homme** et **Basic Instinct**, deux histoires de veuve noire, Paul Verhoeven crée dans **Total Recall** un pur cauchemar de femme au foyer : nunuche et attentionnée plus qu'il n'en faut (c'est donc louche), Sharon Stone se révèle vite une épouse virtuelle mais une vraie garce. Les burnes de Schwarzenegger s'en souviennent encore. Dans **Hidden**, le parasite extraterrestre fait une victime dans un club de strip-tease, et la belle Claudia Christian se retrouve dotée d'un gros appétit. Idée reprise dans **La Mutante** (en période de célibat, le film préféré des rédacteurs de Mad), où Natasha Henstridge brûle de l'intérieur et se jette sur tout ce qui possède un attribut viril dans le but de faire des petits monstres. **La Mutante 2** est moins drôle : l'accouplement à la Giger entre le mâle et la femelle de l'espace (lire encadré sur Ripley) ressemblant davantage à une expo d'art contemporain qu'à un sommet d'érotisme. Au rayon créature étrange à forte poitrine, mieux vaut revoir **Une nuit en enfer** (Santanico Pandemonium forever !) ou **X-Men** (de quoi devenir Mystique !).

Repères : **Total Recall** (Paul Verhoeven, 1990) / **Hidden** (Jack Sholder, 1987) / **La Mutante** (Roger Donaldson, 1995) / **La Mutante 2** (Peter Medak, 1998) / **Une nuit en enfer** (Robert Rodriguez, 1996) / **X-Men** (Bryan Singer, 2000)

*Brenda (Claudia Christian) : quand le parasite extraterrestre de **Hidden** s'offre du bon temps.*

*Lori (Sharon Stone), la furie conjugale de **Total Recall**.*

*Mystique (Rebecca Romijn-Stamos), la woman très X de **X-Men**.*

*Santanico Pandemonium (Salma Hayek) : un petit coin de paradis dans **Une nuit en enfer**.*

*Sil (Natasha Henstridge), un appétit sexuel hors norme dans **La Mutante**.*

actualité cinéma
sortie le 4 juillet

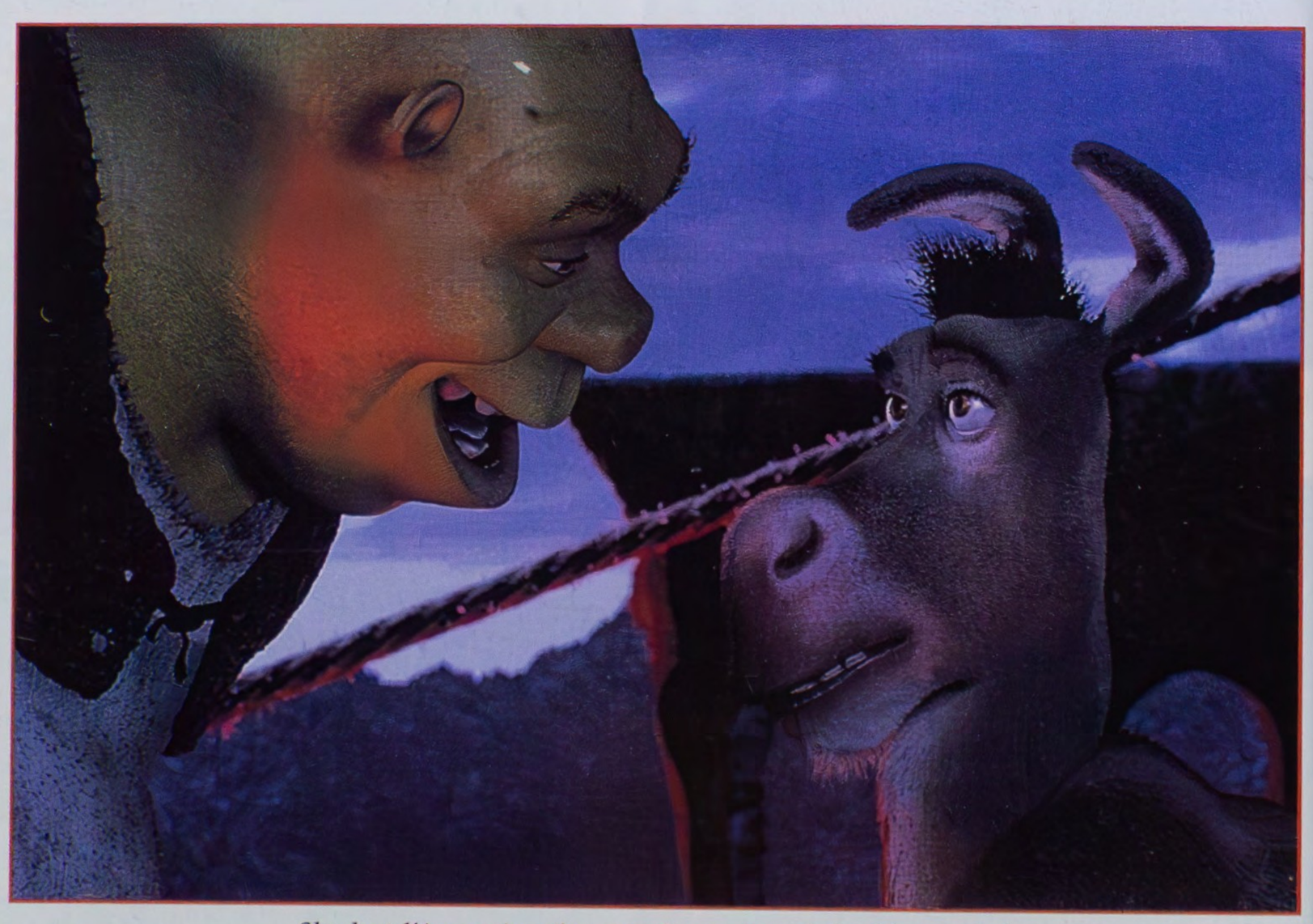
SHREK

incroyable mais faux

VICKY JENSON & ANDREW ADAMSON

(réalisateurs)

Storyboardeuse, dessinatrice, scénariste, chef décoratrice ou encore directrice artistique à divers stades de sa carrière, Vicky Jenson rejoint l'écurie DreamWorks à l'occasion de la production de LA ROUTE D'ELDORADO. Andrew Adamson, quant à lui, rejoint la firme PDI en 1991 et se fait la main sur les effets visuels de DOUBLE DRAGON, les deux BATMAN de Schumacher ou encore TRUE LIES de James Cameron. Ensemble, ils signent SHREK, leur première réalisation.



Shrek et l'âne qui parle : une dynamique de buddy movie !

Est-ce Jeffrey Katzenberg, le producteur, qui a apporté le concept de l'histoire, l'idée de se moquer des contes de fées ?

Andrew Adamson : Le film découle du livre écrit par William Steig. C'était déjà l'histoire d'un ogre et d'un âne qui parle, la princesse et le dragon étaient présents aussi. Tous les autres personnages de contes de fées se sont petit à petit imposés à nous. En travaillant avec les scénaristes et les storyboarders, nous avons essayé de trouver une bonne raison pour quitter le marécage dans lequel habite Shrek. Comme nous étions déjà dans un univers de contes de fées, nous nous sommes dit que le meilleur moyen de le faire quitter son logement, c'était de lui envoyer des dizaines de personnages très mignons et très gentils qui viennent squatter sa demeure. C'est bien la pire chose qui puisse arriver à un ogre. Donc, basiquement, le développement de l'histoire s'est effectué de manière collective.

La société PDI travaille surtout sur des images de synthèse photo-réalistes...

A.A.: Ça dépend. Nous avons déjà travaillé sur différents projets. Sur des effets spéciaux qu'ils faut intégrer à des images filmées par exemple. Dans ce cas, oui, il faut utiliser des méthodes photo-réalistes. Mais **FourmiZ** par exemple était très stylisé. **Shrek** l'est aussi mais de manière différente. PDI a aussi travaillé sur des publicités, mais son background vient surtout de la télé. Pendant longtemps, la société a conçu des logos pour des émissions comme Entertainment Tonight.

Dans le cas d'un film comme *FourmiZ* ou *Shrek*, vous ne trouvez pas que l'utilisation de photo-réalisme dans un cadre aussi fantaisiste crée une sensation particulièrement bizarre ? ■■■

La princesse Fiona se prend pour Zhang Ziyi dans ***Tigre et Dragon****.*

Shrek, un ogre mal luné et solitaire qui se prend de temps à autres pour Austin Powers. .

Une évasion « cliffhangeresque » pour nos trois héros.

Farquaad et sa bien aimée : un mariage qu'il faut éviter à tout prix.

SYNTHÈSE DES CONTES POUR ENFANTS

OPINION

Shrek est un ogre vert qui n'apprécie pas la compagnie et mène une existence d'ermite au cœur des marais. Son paradis à lui, c'est la petite décharge dans la prairie. Un beau matin, des créatures féériques pleines de bons sentiments débarquent chez lui. Bannies par le méchant Lord Farquaad, elles cherchent un refuge. N'ayant aucune intention de passer sa vie entouré de jolis elfes et de gentils nains, Shrek conclut un marché avec Farquaad : il s'occupe avec son âne d'extraire la princesse Fiona, fiancée du vil tyran, des griffes d'un gros dragon, et Farquaad arrête en échange de transformer son antre en Disneyland. Évidemment, rien ne se passe comme prévu...

On va d'abord voir **Shrek** pour juger sur pièce de l'évolution de l'image numérique dans sa représentation de l'humain. Les précédentes tentatives en la matière ont clairement identifié le « problème » comme la dernière étape à franchir vers une complète reconnaissance de l'outil infographique. Les films Pixar, par exemple (**Toy Story**, **1001 pattes**), ont jusqu'ici contourné cet écueil en excluant autant que possible l'élément humain des dimensions miniatures qu'ils imposent, manière de zoomer dans le réel pour ne pas avoir à en rendre compte (les parents, en particulier, n'ont pas le droit à l'image : une constante dans le cartoon américain). Si seulement il était capable d'accomplir ça (reproduire les textures et les variables du pigment humain, donner chair et mimétisme à des simulacres 3D), le numérique deviendrait un mode d'expression à part entière, sans barrière théorique pour le contenir. Avant **Final Fantasy** (le bouquet final du genre, dont les premières images témoignent de ces petites révolutions que le cinéma est en mesure d'engendrer une fois tous les cinquante ans), **Shrek** en donne un joli aperçu, essentiellement à travers le personnage de la princesse Fiona, le seul dans le film qui puisse prétendre à une morphologie et un comportement bien de chez nous (le méchant Lord Farquaad aurait pu, lui aussi, s'il n'avait pas été nain et macrocéphale). C'est assez perturbant au début de la voir évoluer dans un univers de conte de fées, d'autant que celui-là en convoque plein d'autres en une sorte de Lunapark Disneyien. Comme l'expliquent les réalisateurs Andrew Adamson et Vicky Jenson : « *Elle ne pouvait pas être d'un réalisme total dans ce contexte de pure fantaisie. Elle donne quand même la réplique à un ogre vert et un âne idiot !* ». Peut-être. Mais avec la voix de Cameron Diaz, un visage d'une expression presque palpable et les manières d'une « valley girl » insolente, la princesse Fiona est sans doute la première actrice de l'ère digitale. Passé ce choc fondamental, il est permis d'apprécier **Shrek** comme la comédie sagement irrévérencieuse que Dreamworks a fomenté contre Disney.

Benjamin ROZOVAS

USA. 2001. Réal.: Andrew Adamson & Vicky Jenson. Scén.: Ted Elliott, Terry Rossio, Joel Stillman & Roger Schulman d'après le livre de William Steig. Superviseur de l'animation : Raman Hui. Mus.: Harry Gregson-Williams & John Powell. Prod.: Aron Warner, John H. Williams & Jeffrey Katzenberg pour PDI/DreamWorks. Avec les voix (en v.o.) de : Mike Myers, Eddie Murphy, Cameron Diaz, John Lithgow, Vincent Cassel... Dur.: 1 h 30. Sortie le 4 juillet 2001.

■■■ *Vicky Jenson* : Pour moi, **Shrek** n'est pas vraiment un film photo-réaliste. Il y a bien sûr un certain nombre de détails comparables à la réalité, dans la manière par exemple dont les vêtements bougent, dont l'herbe se plie au vent. Tous ces détails servent de repères au spectateur. Pour nous, il était question de créer une forme de suspension d'incrédulité. **Shrek** est trop stylisé pour être photo-réaliste. La lumière est retravaillée par exemple. Les ombres sont franchement accentuées. Ce n'est pas naturel.

Mais pour les visages, c'est bel et bien photo-réaliste, non ?

A.A.: Dans **FourmiZ**, ce sont des insectes et, bien sûr, personne n'a jamais vu un insecte parler donc, à la manière de notre âne, ils sont très stylisés. Mais dans le cas de Fiona, notre princesse, nous ne voulions pas que le public se dise « Wouah ! Quel beau personnage de synthèse ! ». Nous voulions immédiatement qu'ils pensent à une belle princesse et qu'ils la prennent en sympathie. Dans la même idée de suspension d'incrédulité, nous avions donc besoin de certains éléments qui puissent accrocher le spectateur. Des caractéristiques proprement humaines si vous préférez...

Que ce soit pour *Shrek* comme pour *FourmiZ*, les deux films sont très proches, en termes de mise en scène, des films live. Vous n'utilisez pas complètement les techniques informatiques. Pourquoi ?

V.J.: C'est un choix artistique. Je ne peux pas me prononcer pour les réalisateurs de **FourmiZ** mais, en ce qui nous concerne, nous voulions que le public puisse croire au monde fantaisiste que nous avions emprunté au livre. Pour cela, il fallait impérativement que nous gardions le langage auquel nous sommes tous habitués. C'est la condition même pour que chacun puisse oublier qu'il est en train de regarder un film en images de synthèse. Nous pouvions utiliser des focales courtes, voire très courtes, et tout « filmer » ainsi mais ce n'est pas une méthode à laquelle l'œil humain est habitué. Nous avons donc repris le look d'un film live. Par exemple, si le caméraman suit un personnage en travelling et que ce personnage s'arrête de marcher, le caméraman s'arrête aussi, mais une demi-seconde plus tard. Nous avons fait ça dans **Shrek**. Quand le soleil se trouve face-caméra, il y a des flairs, et bien nous les avons reproduits. C'est toujours la même question de suspension d'incrédulité. Il faut reproduire un monde auquel le spectateur va pouvoir croire.

A.A.: Ça aide le public à ne pas penser à la technique et à se concentrer sur l'histoire. Pour nous, c'était plus important et c'est donc la principale raison pour laquelle nous avons adopté ce choix artistique.

L'âne se fait une nouvelle amie avec cette « dragonne » qui vivait mal sa solitude amoureuse !

Les parodies de films abondent dans *Shrek* : *Matrix*, *Gladiator*...

A.A.: Oui, mais peu de gens remarquent celle de **Gladiator** qui me semble pourtant évidente. Nous voulions rendre hommage à tous les films que nous aimons. Le tournage d'un long métrage d'animation prend beaucoup de temps et parfois, en plein tournage, on découvrait un film qui nous plaisait énormément et que nous avions envie de parodier. C'est le cas de **Tigre et dragon** par exemple.

V.J.: C'est un peu le type d'humour que nous voulions inclure dans le film. Tous les personnages ont conscience d'être dans un conte de fées, comme si ce monde existait vraiment. La drôlerie de la situation, c'était donc de mélanger nos deux mondes.

Concernant le casting, vous n'aviez pas peur que le rôle d'Eddie Murphy soit redondant par rapport à celui qu'il tient dans *Mulan* ?

A.A.: Il était attaché à notre projet avant de faire **Mulan**. Quand nous avons appris qu'il faisait le film de Disney, nous avons eu un peu peur, mais après vision, nous avons vite réalisé qu'il serait complètement différent dans le nôtre. Dans **Shrek**, ce n'est pas un side-kick mais vraiment un des personnages principaux. Mike Myers et lui se complètent au point de transformer le film en buddy-movie. Franchement, je n'imagine personne d'autre dans le rôle de l'âne aujourd'hui.

Il y a eu des improvisations ?

V.J.: Oui, constamment. Mike Myers est du genre à rester dans son personnage, même en-

Shrek sauve la princesse. Du coup, elle le prend pour son prince charmant.

tre les prises. Chacune de ses répliques valant de l'or, nous avons donc vraiment essayé de les inclure dans le film. Parfois même sur des séquences différentes.
A.A.: Eddie Murphy est du même acabit. Il suffit de laisser le bouton d'enregistrement allumé pour obtenir des perles de drôlerie. C'était juste à nous de les inclure dans le film.

Shrek ressemble un peu à la revanche de Jeffrey Katzenberg sur Disney, non ?

V.J.: Je ne crois pas. Nous avons repris le concept des contes de fées et nous avons attaqué leurs valeurs morales qui peuvent paraître désuètes aujourd'hui. Mais nous n'avons jamais voulu paraître cyniques, ce serait une attitude négative. D'un autre côté, certains contes de fées nous enseignent encore des valeurs morales très nobles comme celles de l'honneur. Ces contes ont été adaptés par Disney et nous les tournons en parodie, c'est vrai, mais nous titillons aussi des films produits par Jeffrey. Vous savez, nous aimons vraiment les films de Disney. Toute petite, j'adorais aller à Disneyland, j'en avais des crampes d'estomac rien qu'à l'idée de m'y rendre. On se moque toujours des choses que nous aimons.
A.A.: Le film possède un bon fond, vraiment. Je pense que c'est pour cela qu'il faut oublier la politique des studios et juste essayer de passer un bon moment. Certaines blagues peuvent paraître cyniques mais il n'en est rien. Nous n'avons jamais subi la pression de faire mieux que Disney. La vraie pression, c'était de terminer le film en temps et en heure !

Propos recueillis et traduits
par **Stéphane MOÏSSAKIS**

l'après-mickey

JEFFREY KATZENBERG

(producteur)

Ancien membre de la confrérie Disney, Jeffrey Katzenberg quitte la maison aux grandes oreilles suite à des divergences vis-à-vis de la politique interne, et fonde en compagnie de Steven Spielberg et David Geffen le studio DreamWorks en 1994. Responsable du département animation, il est à l'origine du PRINCE D'EGYPTE, FOURMIZ ou encore CHICKEN RUN. Avec SHREK, il égratigne aujourd'hui le fond de commerce de son ancien employeur...

À voir des films comme *Shrek*, *FourmiZ* ou les productions Pixar, on a l'impression que la comédie irrévérencieuse est devenue l'apanage des films en images de synthèse. Comment l'expliquez-vous ?

Il nous serait difficile de juger d'une tendance puisque nous avons commencé **Shrek** il y a cinq ans. Notre idée de départ était de jeter par la fenêtre le design traditionnel et le ton des contes animés. Nous étions donc aussi irrévérencieux que possible et cela nous a fait le plus grand bien. Aussi, nous nous sommes nourris de tout ce qui nous passait sous la main, des références à **Matrix**, **Tigre et dragon**, sans jamais négliger le cœur et l'âme de notre projet.

Y avait-il une ligne à ne pas franchir dans l'iconoclasme ?

Oui, absolument. Nous ne voulions en aucun cas être inutilement méchants vis-à-vis des personnages de contes de fées. Il ne fallait pas s'aliéner le public en étant trop agressif, en ayant recours à un langage inapproprié ou à la violence. La vérité, c'est que le format de la comédie permet de s'adresser simultanément à différents publics et différentes sensibilités. Si vous développez un humour sophistiqué qui ne parlera qu'à certains, les autres auront toujours le dragon cracheur de flammes, la belle princesse ou l'âne rigolo sur lesquels se concentrer. Il est évident que les enfants ne comprennent pas l'essentiel des blagues. L'inverse est vrai aussi, car les adultes ne réagissent pas sur certaines choses. L'ouverture est un bon exemple, lorsque nous assistons aux problèmes gastriques de Shrek. Un gamin de six ans trouvera ça très drôle, un adulte c'est moins sûr !

Le rythme du film est tellement rapide qu'à la première vision on rate forcément des gags. N'est-ce pas frustrant d'avoir créé tant de choses qui passent inaperçues ?

Je crois que le travail doit être au service de l'histoire et non l'inverse. L'une des plus grandes difficultés que nous ayons rencontrées sur le film tenait à une scène où un des personnages tient un verre de lait à la main. La caméra ne s'attarde pas dessus, et c'est un détail insignifiant pour le public. Et nous l'avons rendu insignifiant à bon escient. Ça nous intéressait de relever le défi mais il n'y avait pas de matière à développer ce détail. C'est comme ça que les choses doivent être, car tous ces gadgets techniques très onéreux n'ont de valeur que lorsqu'ils permettent la création, la vision globale.

Ça vous fait quoi de vous moquer de Disney ?

Si Disney n'était pas une institution aussi énorme pour notre pays, il n'y aurait pas de raison de s'en moquer, de jouer avec son image. J'ai passé dix ans de ma vie à contribuer à son héritage, à ses traditions. Je les honore. Je crois en eux. J'aime me balader dans leurs parcs d'attraction. Personnellement, je ne vis pas dans le ressentiment. Je n'ai rien à faire passer comme message de ce point de vue. Je me contente juste de rire et de rire encore avec les personnages que nous créons ici. C'est tout.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

Lord Farquaad, un méchant colérique et mégalo !

actualité cinéma
sortie le 27 juin

TERROR TRACT

solo pour deux

LANCE W. DREESEN & CLINT HUTCHISON

(réalisateurs)

Lance W. Dreesen et Clint Hutchison sont inséparables. Le premier a produit les courts métrages réalisés par le second et récompensés dans de nombreux festivals. Ensemble, ils ont également écrit plusieurs scénarios, parmi lesquels les films fantastiques familiaux CHARLIE'S GHOST STORY (un enfant rencontre le fantôme d'un conquistador) et LA QUÊTE DU ROI ARTHUR (un ado se retrouve propulsé à l'époque des chevaliers de la table ronde). TERROR TRACT est leur premier long métrage en tant que réalisateurs.

Se lancer dans la mise en scène avec un film à sketches est un peu risqué. Le genre n'a pas la réputation d'être très rentable...

Clint Hutchison : Lance et moi-même, nous avons toujours aimé les anthologies, les histoires d'horreur sous forme de court métrage. Peut-être aussi parce que ce format était jusque là notre seule expérience du cinéma. Nous cherchions donc un premier projet raisonnable et les histoires de **Terror Tract** nous sont apparues comme idéales car elles avaient cette particularité d'être très condensées et donc faciles à filmer. Ensuite, il ne restait plus qu'à trouver un moyen de les raccorder entre elles. C'est un système qui évite d'être prisonnier d'une seule et longue histoire qu'il est parfois impossible de développer. L'autre intérêt des anthologies réside dans le fait qu'il y a un large choix de tons et d'atmosphères qui s'offrent à vous.

Lance W. Dreesen : Effectivement, dans les films d'horreur, vous trouvez souvent une seule idée maîtresse, du genre un tueur poursuivant une femme, mais vous aurez beaucoup de mal à en faire un long métrage de deux heures sans que l'intérêt s'amoindrisse au bout de vingt minutes. Avec une série de courts, vous pouvez passer d'une histoire de singe démoniaque à celle d'un tueur grimé en grand-mère sans aucun problème, puisque chaque idée maîtresse est résumée le temps d'un sketch seulement. Dans le cas de celui avec le singe, on aurait pu facilement étirer ce concept à un long métrage, mais ça n'aurait pas été aussi solide et efficace qu'en trente minutes. Les films à sketches ont toujours bonne réputation, mais comme **Terror Tract** était notre premier film pour le cinéma, que nous étions jusqu'alors scénaristes sans aucune expérience dans le domaine du long métrage, personne ne nous faisait vraiment confiance. Il nous a fallu entre six et huit mois pour trouver le budget, en faisant jouer notre réseau de connaissance et en empruntant de l'argent à nos familles et à nos amis.

Un dresseur de molosses terrassé par un singe adepte du lancer de couteaux !

QUARTIER MAUDIT

Directement hérité des parutions E.C. Comics (Tales From the Crypt, Vault of Horror...) et des magazines du groupe Warren Publishing (Eerie, Creepy...), le film à sketches connaît une période florissante dans les années 60 et 70 grâce aux productions du studio anglais Amicus, le concurrent direct de la Hammer, qui s'en fait une spécialité avec des titres tels que **Frissons d'outre-tombe**, **Tales that Witness Madness** ou encore **Dr Terror's House of Horrors**. Beaucoup plus rares dans les années 80, les anthologies ne surfent plus sur une mode mais sortent au coup par coup : **Creepshow** et sa suite, **La Quatrième dimension**, **Histoires fantastiques**, **Darkside** et plus récemment **Necronomicon** sont ainsi les derniers représentants d'un genre en voie de disparition, aujourd'hui ressuscité par le duo Lance Dreesen/Clint Hutchison avec **Terror Tract**.

Le principe de **Terror Tract** est amusant : un couple de jeunes mariés est à la recherche du pavillon de leurs rêves. Bob Carter, agent immobilier souriant et serviable, s'occupe justement de trois superbes maisons. Des affaires en or dont il n'arrive pourtant pas à se débarrasser. Il faut dire qu'il ne peut s'empêcher de raconter à chacun de ses clients les événements tragiques qui s'y sont déroulés dans leurs moindres détails. Les anciens propriétaires ? Certains sont décédés, d'autres ont plongé dans une folie irréversible. Comme Sarah Freemont, qui se réveille en pleine nuit, persuadée que son sadique de mari est revenu pour la tourmenter. Pourtant, aux dernières nouvelles, son cadavre dépérissait au fond d'un lac. Bizarre, bizarre... Père exemplaire, Ron Gatley se saigne aux quatre veines pour que sa fille de sept ans, Jennifer, soit la plus heureuse du monde. Il accepte même dans sa maison un petit singe qu'elle a trouvé dans le jardin. Rapidement, l'animal de compagnie montre quelques signes inquiétants et maléfiques qui poussent Ron à s'en débarrasser. Mais pour Jennifer, le véritable monstre, c'est son papa... Tout se passait pour le mieux pour l'adolescent Sean Goodwin jusqu'à ce que son esprit se retrouve mystérieusement connecté à celui d'un tueur en série dissimulé sous le masque d'une mamie. Soupçonné d'être l'auteur de certains crimes, Sean prend la fuite et se réfugie chez sa psy, mais un flash lui indique la prochaine victime du maniaque : sa propre petite amie. Mauvais délire...

OPINION

Certains premiers films naissent d'une très bonne idée qu'ils se contentent souvent d'exploiter sans jamais essayer de la dépasser. Des longs métrages parfois inutiles qui auraient pourtant fait d'excellents courts. En choisissant le principe du film à sketches, les auteurs de **Terror Tract** contournent adroitement cet obstacle et imaginent trois histoires solidement ficelées qui ont pour ambition de décliner les différents mécanismes primaires de la peur avec subtilité (mention spéciale au segment avec le singe, proprement terrifiant). Comme par souci d'équilibrer leur film, Lance W. Dreesen et Clint Hutchison injectent une bonne dose d'humour à la limite du burlesque à leur lien, dont la conclusion justifie à elle seule tout le métrage.

Damien GRANGER

USA. 2000. Réal.: Lance W. Dreesen et Clint Hutchison. Scén.: Clint Hutchison. Dir. Phot.: Ken Blakey. Mus.: Brian Tyler. Prod.: Gregg L. Daniel et Lance W. Dreesen pour Giant Leap Entertainment. Int.: John Ritter, Bryan Cranston, Rachel York, David Deluise, Allison Smith, Brenda Strong, Will Estes... Dur.: 1 h 37. Dist.: Opening Distribution. Sortie le 27 juin 2001.

La révolte du troisième âge ? Non, un tueur sanguinaire déguisé en grand-mère !

Pensez-vous qu'il y ait des difficultés propres au film à sketches ?

C.H.: Il y a des besoins spécifiques pour chaque segment, en termes de décor, de casting, de lumière, de conditions météorologiques même. Mais d'un autre côté, le temps de présence de chaque acteur sur le plateau est diminué, ce qui coûte moins cher à la production. Du point de vue du script, écrire un long métrage est automatiquement plus compliqué, car la structure est plus complexe, le rythme nécessite d'être constamment relancé tout en maintenant le fil de la narration. Sur une durée courte, vous avez une idée bien précise à faire passer, et vous arrivez beaucoup plus vite à la conclusion. Le spectateur n'a donc pas le temps de s'impatienter.

Comme beaucoup d'anthologies, *Terror Tract* rappelle par bien des aspects les E.C. Comics. Quelles ont été vos principales sources d'inspiration ?

C.H.: C'était bien évidemment une influence déterminante. De toute façon, tous les artistes qui travaillent dans ce domaine ont été influencés d'une manière ou d'une autre par ces bandes dessinées. Même Stephen King avoue tout devoir aux E.C. Comics, il n'y a qu'à voir **Creepshow** pour s'en rendre compte. Dans la mesure où je me suis toujours nourri d'horreur, de science-fiction et de fantastique sous toutes les formes, il est probable que d'autres influences aient motivé notre travail, mais je serai bien incapable de faire le tri et de mettre le doigt dessus. En fait, mon inspiration proviendrait davantage de souvenirs que je conserve de mon enfance. Par exemple, j'avais un ami qui adorait se déguiser, à l'aide notamment d'un masque de vieille dame, pour filer une peur bleue à son entourage. En remontant encore un peu plus dans le temps, je me rappelle d'un mendiant qui exhibait son singe et récupérait les pièces que lui envoyaient les enfants. Je trouvais cet animal particulièrement terrifiant.

Votre vision de l'enfer est plutôt originale…

L.D.: C'est ce que j'aime appeler « la nuit des banlieusards vivants » ! Nous avons grandi en banlieue tous les deux. L'extérieur, à la manière d'un Disneyland, est toujours calme et coloré. Mais quand vous avez des idées tordues, comme c'est notre cas, votre imagination est d'autant plus piquée par ce genre d'ambiance aseptisée. On se demandait constamment quelles horreurs se passaient derrière ces petites portes charmantes.

Pourquoi avoir choisi un film d'horreur pour votre premier projet ?

L.D.: Parce qu'on est tous les deux de dangereux psychopathes ! Mais ce n'est pas forcément notre genre préféré. On aime toutes sortes de films, et nous avons hâte de pouvoir nous consacrer à d'autres genres comme l'action, l'aventure ou la science-fiction. D'ailleurs, notre prochain projet, que nous espérons commencer à l'automne, sera un thriller romantique aux légers accents de comédie. L'horreur a le mérite d'être un genre assez économique. Pour des cinéastes indépendants comme nous, c'est un genre idéal, puisqu'il nous permet pour presque rien de raconter des histoires énormes. Dans le cinéma fantastique, si votre héros voyage dans le temps, les reconstitutions exigées par l'histoire sont immédiatement hors de prix. Avec un film d'horreur, un zombie assure à lui tout seul le spectacle et l'élément fantastique. Et vous n'avez même pas besoin d'une armée de zombies ! Idem pour un singe revenu des enfers. Il a toute l'apparence d'un singe normal, mais c'est vous et votre public qui vont y projeter des éléments irrationnels. Imaginer des histoires qui dépassent le cadre de ce que nous connaissons déjà est toujours passionnant et créatif.

Bob Carter (John Ritter, à droite), un agent immobilier un peu trop bavard.

D'après vous, pourquoi cette envie du public, encore plus aujourd'hui qu'hier, de voir des films d'horreur ?

C.H.: Il faudrait des doctorats de sciences psychologiques et sociales pour pouvoir y répondre ! J'ai lu une interview de Stephen King où il expliquait assez clairement le besoin cathartique auquel répondaient ces films, en donnant à contempler en toute sécurité les manifestations les plus noires du psyché, et permettant ainsi aux spectateurs de gérer des émotions qu'autrement ils refouleraient. Je suis assez d'accord avec lui, mais je crois qu'il ne faut pas non plus oublier le simple attrait du frisson et du sensationnel. Les films d'horreur offrent une quantité d'adrénaline qui réveille l'esprit et le corps. Il suffit de voir parallèlement le développement des sports extrêmes pour comprendre ce que cela représente, surtout pour les citadins.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

Sarah Freemont (Rachel York), persuadée que son mari est revenu d'entre les morts.

Bobo le singe : petit mais costaud...

reprise
sortie le 13 juin

BLUE VELVET

Après la présentation cannoise de MULHOLLAND DRIVE, dernier opus de David Lynch, la ressortie en salles de BLUE VELVET confirme l'importance cruciale de ce film dans la carrière de son auteur. Blue velvet est ancré dans une tradition classique (on peut sans peine y trouver un héritage hitchcockien), ce qui le rend accessible et identifiable. C'est surtout un film de transition dans lequel Lynch tire un trait sur une partie de ses expériences commencées avec ERASERHEAD, pour explorer une quantité de pistes nouvelles dont certaines sont si fécondes qu'il n'en a toujours pas vu le bout.

Jeffrey (Kyle MacLachlan) face à Frank et ses malabars : une situation périlleuse.

ENTRE DEUX MONDES

Le ressort de **Blue Velvet** est très simple. Il repose sur la confrontation du bien et du mal, de la lumière et de l'ombre. Ce motif est énoncé dès la première séquence, qui dresse un tableau exagérément idyllique d'une petite ville américaine. Jusqu'au moment où un retraité (le père de Jeffrey Beaumont) est frappé d'une crise cardiaque en arrosant sa pelouse. La caméra le suit dans sa chute, se perd dans le gazon, et découvre un monde grouillant d'insectes. Sous la surface, il existe un univers mystérieux que le héros va explorer avec un mélange d'horreur et d'excitation. En visitant la face sombre de la petite ville de Lumberton, il découvrira des gens bizarres, criminels et noctambules. Son parcours sera marqué par la recherche d'un équilibre entre le normal et le déviant, le rassurant et l'étrange, le visible et le caché.

Ce schéma binaire, qui joue sur la complémentarité plutôt que l'opposition, a le mérite de l'efficacité. Il a trouvé une illustration parfaite dans **Sueurs Froides**, auquel on est facilement tenté de lier **Blue velvet**. Dans **Sueurs Froides**, la phobie de Scottie (James Stewart) peut être considérée comme un moyen d'éviter de faire la part entre le fantasme et la réalité. La confusion qui s'ensuit permet à Scottie de faire durer le plaisir face à ces deux versions d'une même femme, la brune et la blonde. Exactement comme Jeffrey Beaumont (Kyle MacLachlan) ne peut s'empêcher de poursuivre à la fois la fiancée idéale (la blonde Sandy/Laura Dern, qui rêve d'un monde rempli de rouge-gorges, symboles d'amour) et la mystérieuse femme perdue (la brune Dorothy/Isabella Rossellini qui cache un secret traumatisant). Ce thème se révélera obsessionnel chez lynch, qui le déclinera par la suite dans presque tous ses films : Laura Palmer et sa cousine Maddie dans la série *Twin Peaks*, la double Patricia Arquette de **Lost Highway** et jusqu'aux deux héroïnes de **Mulholland Drive**.

L'EFFET MIROIR

On peut aussi hasarder que le personnage de Scottie est un ancêtre pas si éloigné de Jeffrey. Les deux interprètes partagent le même physique d'Américain propre et bien élevé, et leurs personnages sont pareillement fêlés, avec un penchant pour le voyeurisme. A force de côtoyer David Lynch, l'acteur Kyle Mac Lachlan a fini par ressembler au cinéaste, lequel a été appelé le « James Stewart de la planète mars ». La boucle est bouclée.

Là où Lynch a innové, c'est dans le développement du héros, lui-même fortement sujet à la duplicité. Jeffrey Beaumont trouve dans le personnage de Frank Booth/Dennis Hopper son contraire, en même temps qu'une sorte de double à la fois redoutable et attirant. La grande ambiguité de Jeffrey est d'abord révélée par son attirance pour le monde nocturne, à tel point que Sandy en vient à lui demander s'il est un détective ou un pervers. Par la suite, sa tendance au voyeurisme est confirmée. Surtout, la facilité avec laquelle son sadisme est réveillé par le masochisme de Dorothy le rapproche évidemment de Frank. Celui-ci s'en rend compte intuitivement et le lui dit : « Tu es comme moi ». Essentiel chez Lynch, ce thème du personnage dédoublé se retrouve non seulement dans ses films (Leland Palmer possédé par le personnage de Bob le tueur dans **Twin peaks**, ou Bill Pullman qui change carrément de personnalité dans **Lost Highway**), il se retrouve aussi dans ses tableaux du réalisateur-artiste. L'un d'eux est intitulé « Je me vois » et montre deux personnages séparés par une diagonale. Le premier est la réplique exacte du deuxième, mais en négatif : d'un côté les ténèbres, de l'autre la lumière. ■■■

Jeune homme propre sur lui, Jeffrey découvre toute la perversité d'un monde qui l'attire dangereusement.

NOIR C'EST NOIR

La chute, qui représente l'objet de la phobie de Scottie dans **Sueurs Froides** trouve un lointain écho dans **Blue Velvet**. Elle exprime l'état mental de Dorothy au moment où elle perd prise. C'est ce qui lui arrive après avoir été recueillie chez les parents de Sandy, nue et en état de choc, probablement à la suite d'une séance dure avec Frank. Pendant son transport en ambulance, elle s'exclame « I'm falling » (je tombe). Ce motif de la chute va de pair avec un motif plus fort et plus présent, celui des ténèbres. Lorsque Frank entreprend d'agresser sexuellement Dorothy Vallens dans son appartement, il éteint les lumières et répète : « Now it's dark » (maintenant il fait sombre *). Ça le rassure — il a horreur qu'on le regarde — et il sait que ça la dérange. Il le répète trois fois : avant de posséder Dorothy, juste après, et plus tard dans le repaire de Ben (Dean Stockwell) avant d'emmener Jeffrey faire un tour pour lui administrer une punition. En tant que point de passage (d'un lieu à l'autre, d'un état mental à un autre, d'une personnalité à une autre), l'oscurité est probablement l'un des thèmes les plus importants chez Lynch.

REGARDER AVEC L'OREILLE

Dans **Blue Velvet**, la veine « industrielle » initiée dans **Eraserhead** et poursuivie dans **Elephant Man** se réduit à quelques traces. La plupart sont à chercher dans les effets sonores d'Alan Splet. Ce sont les bruits qui illustrent le monde de sous la surface, les bruits d'oreille, et quelques ambiances nocturnes, particulièrement remarquables lorsque Jeffrey suit les gangsters dans l'usine qui sert de repaire à Frank. Des sons métronomiques évocateurs de vapeur et de métal sont relayés visuellement par les silhouettes de machines en marche qui se dessinent en ombres chinoises dans un rond de lumière formé sur un mur de briques.
La disparition progressive de ces réminiscences « steam punk » correspond assez exactement avec la rencontre de Lynch avec le compositeur Angelo Badalamenti. Bien qu'arrivé par hasard

Jeffrey et Dorothy (Isabella Rossellini) : des rapports troubles faits de passion et de de démence.

* On trouve une mesure de l'importance que Lynch accorde à ces mots — pour leur consonnance comme pour ce qu'ils véhiculent — dans sa façon de les décliner, notamment sous forme musicale : « Now it's dark » est ce que murmure Julee Cruise avant de chanter « Into the night » sur le CD composé pour elle par David Lynch et Angelo Badalamenti entre **Blue Velvet** et ***Twin peaks***. « I'm falling » est également le titre d'une chanson du même album.

en cours de route (il a remplacé en désespoir de cause la prof de piano qui essayait sans succès d'enseigner le chant à Isabella Rossellini), Badalamenti a eu sur **Blue Velvet** une influence décisive. Apparemment, Lynch recherchait depuis longtemps à renforcer la puissance onirique de ses images avec des ambiances musicales que Badalamenti lui a fournies avec exactitude. Depuis, la collaboration entre le musicien et le cinéaste n'a cessé de fructifier, au point qu'on n'imagine plus l'un travailler sans l'autre. Le fait que ce travail en commun se poursuive en dehors du cinéma prouve que l'univers de Lynch n'est pas seulement visuel. Autrement, Lynch emprunte pour composer ses BO avec une cohérence rare. Son univers musical est assez précisément enraciné dans le rock'n roll des années 50, qui offre une vaste palette d'ambiances allant de la violence à la rêverie. Parfois, un morceau peut être utilisé dans un contexte très éloigné de l'esprit dans lequel il a été composé. C'est le cas pour « In dreams », le morceau de Roy Orbison, détourné d'une incroyable façon.

L'AMERICANA VERSION BIZARRE

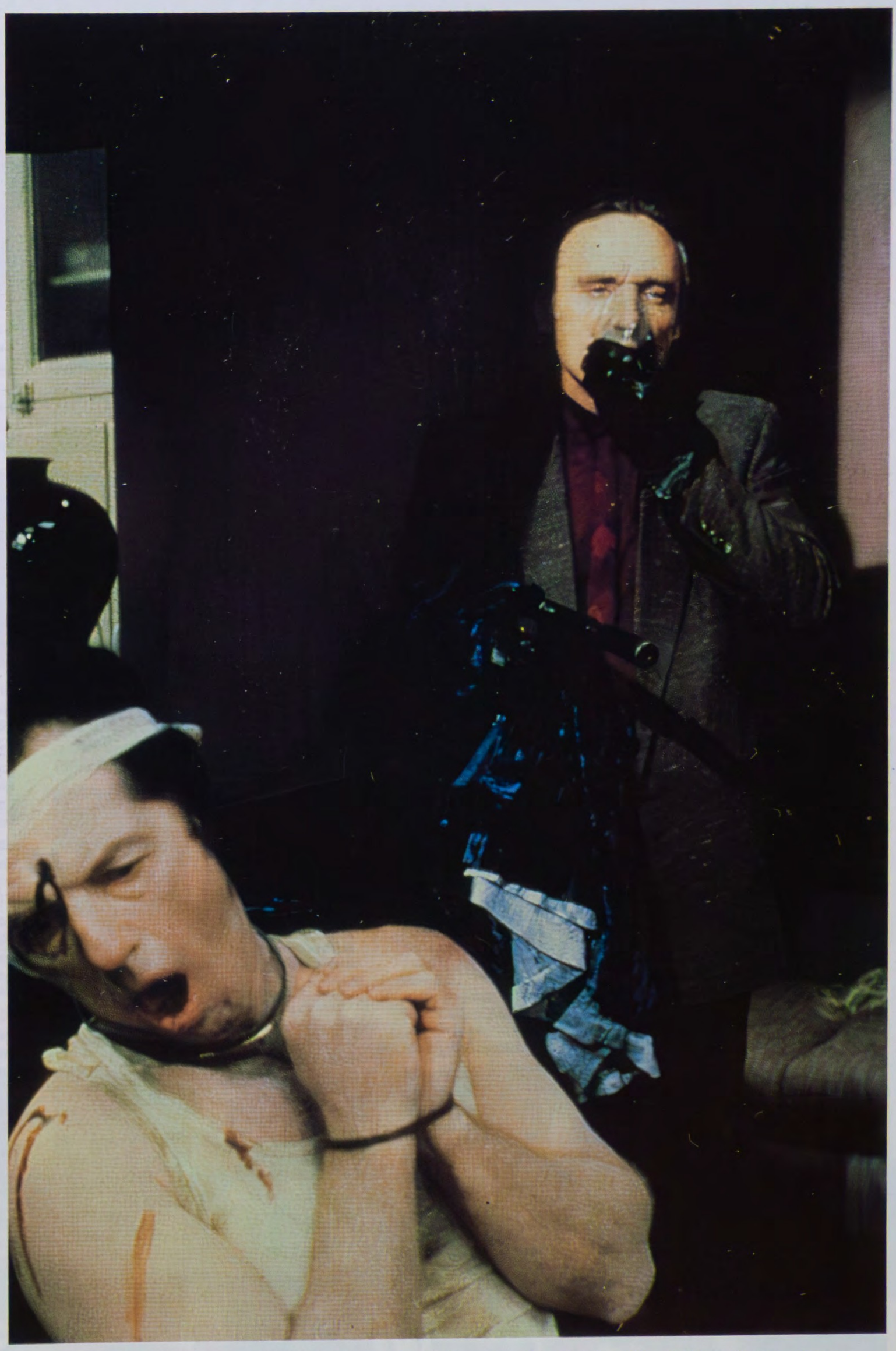
David Lynch utilise des métaphores potagères pour expliquer comment il procède. Il aime « planter » des « graines » d'idées, qui germent, poussent et persistent parfois avec une vigueur surprenante. Le nombre de graines plantées dans **Blue Velvet** est prodigieux. Le film contient la plupart des motifs, particularités et figures de style qui se retrouveront dans ses films à venir. Le camion chargé de rondins passant devant le diner où vont comploter Sandy et Jeffrey apparaîtra tel quel dans *Twin Peaks*, dont l'esthétique bûcheronne n'est qu'une généralisation de cette image archétypale de l'Amérique propre et classique comme une publicité pour Ralph Lauren. Le panneau électrique défectueux qui fait un bruit d'insecte en bas de l'escalier menant à l'appartement de Dorothy est une figure favorite de Lynch. Il était déjà présent dans **Eraserhead** et Lynch l'utilisera dans le logo de sa compagnie Lynch/Frost. La représentation de Jeffrey dans son transat est une image de nouveau départ. C'est dans cette position que se trouve Balthazar Getty après sa sortie de prison dans **Lost Highway**. C'est aussi la position initiale d'un personnage d'**Une histoire vraie**, dont le début rappelle, en plus réaliste, celui de **Blue Velvet.**

AU BORD DE LA RIVIÈRE

Blue Velvet marquait la résurrection professionnelle de Dennis Hopper dans ce qu'il a décrit comme « *un des plus grands rôles romantiques des années 80* », ce qui est une façon intéressante de qualifier un personnage de dément qui faisait peur même à Lynch. Il y a aussi une certaine ironie à recréer fictivement un univers assez proche de ce que l'acteur avait connu dans la réalité peu de temps avant. Il est intéressant de noter que la même année, Hopper avait joué un rôle peut être tout aussi important dans **River's Edge** de Tim Hunter : celui d'un trafiquant de drogue unijambiste, ancien taulard. Bien qu'assez méconnu, **River's Edge** n'a manifestement pas échappé à David Lynch. Pour commencer, le film était éclairé par Frederick Elmes, le chef opérateur d'**Eraserhead** et de **Blue Velvet**. Dans les premières images, on y voyait une fille, morte, bleue, au bord d'une rivière... Difficile de penser qu'il n'y a aucun lien entre ces images et l'idée initiale d'une certaine série télé. Ce n'est pas par hasard non plus si Tim Hunter a réalisé quelques épisodes de *Twin Peaks*.

UN CINÉMA ONIRIQUE

La réputation de **Blue Velvet** et son universalité viennent de sa simplicité. Sa structure est on ne peut plus classique, et la résolution est parfaitement compréhensible (ce qui ne sera pas nécessairement le cas dans les films suivants de Lynch). Frank disparaît, Dorothy récupère son fils et sa santé mentale, et Jeffrey retrouve Sandy. L'image du bonheur triomphe sous la forme imaginée par Sandy : un rouge-gorge en train de manger un insecte. C'est la victoire de la lumière sur les ténèbres. Par la suite, les choses seront plus compliquées. Lynch n'aura de cesse d'explorer de plus en plus profondément un univers qui échappe totalement à l'explication rationnelle. C'est un monde fait d'images, d'idées et de sons qui trouvent dans le cinéma un support particulièrement favorable. La façon dont il parvient à capturer et assembler ces élements pour les transmettre de façon cohérente est un mystère qui relève de l'intuition. Sa méthode (si on peut se permettre cette contradiction) consiste précisément à se préserver de toute forme de rationalisation. Instinctivement, Lynch a gardé ouverte la porte qui permet de traduire la texture du rêve et de l'inconscient. Si la distance qu'il a parcourue dans ce sens depuis **Blue Velvet** est énorme, il faut quand même reconnaître que c'est avec ce film qu'il a trouvé d'un même coup les clés, la porte et la voie.



Frank Booth (Dennis Hopper), un psychopathe qui retient la famille de Dorothy en otage.

Dorothy Vallens, une chanteuse de cabaret mentalement déstabilisée.

Marc ELMER

USA. 1986. Réal. et scén.: David Lynch. Dir. Phot.: Frederick Elmes. Mus.: Angelo Badalamenti. Prod.: Fred Caruso pour De Laurentiis. Int.: Kyle MacLachlan, Isabella Rossellini, Dennis Hopper, Laura Dern, Dean Stockwell, Hope Lange, George Dickerson... Dur.: 2 h. Dist.: Carlotta Films. Sortie le 13 juin 2001.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS *

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* : la grande Illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy* TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / *Twin Peaks* (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / T2...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / *Indiana Jones* TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / *Les Contes de la Crypte* / interview carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / *Wild Palms*...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 *X-Files* / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier *X-Files* / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / *Hercule* TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

100 Spécial 100 pages / *X-Files* / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / *X-Files* / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / **L.A.**

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / *Millennium*...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / *X-Files* / *Millennium* / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / *Buffy* / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / *Resident Evil 3*...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / *San Ku Kaï* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

* C'est un ordre !, parce que nous on en a marre : on s'asseoit dessus, on travaille dessus, on mange dessus et même des fois y'a des piles qui nous tombent sur la gueule !

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jésus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / Maniac Cop 2 / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / *Spawn* TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

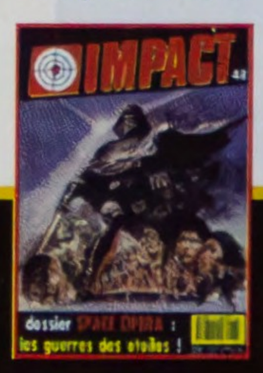
86 M:I-2 / Gladiator / Cannes 2000 / *Sydney Fox*...

87 X-Men / Shanghaï Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Çell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / Way of the Gun...

90 Hannibal / Traffic / Tokyo Fist / Baise-moi / carrière Mark Dacascos...



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES
29 32 33 34 36 37 38 39 40
41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81
82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94
95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107
108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120
121 122 123 124 125 126 127 128 129 130

IMPACT
1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87 88 89 90

LA MALÉDICTION

Alors que le public américain peine encore à se remettre du choc causé par L'EXORCISTE et son cortège de diableries, la Fox tente en 1976 de surfer à son tour sur la vague initiée trois ans plus tôt par le film de Friedkin en portant à l'écran un scénario basé sur certains des pires passages du Livre des Révélations.

N'osant pas annoncer à sa femme Kathy (Lee Remick) la mort de leur premier enfant quelques minutes après sa naissance, Robert Thorn (Gregory Peck) lui substitue un nouveau-né orphelin. Cinq ans plus tard, d'étranges évènements et l'apparition d'un mystérieux prêtre poussent Thorn à enquêter, avec l'aide d'un photographe cynique (David Warner), sur les véritables origines de son fils adoptif. Il découvrira que le petit Damien n'est autre que le rejeton personnel de Satan lui-même... L'Antéchrist, ici personnifié par un enfant de cinq ans (et incarné par un gosse au regard hallucinant de perversité, bravo pour le casting), n'est investi d'aucun pouvoir surnaturel. Cependant, le Malin veille sur son ignoble progéniture, le protégeant de tous ceux qui se trouvent par malheur sur son chemin : les « accidents » se multiplient, et les cadavres s'entassent, pour la plus grande joie des spectateurs avides de sensations fortes.

Pour son premier blockbuster (il a engrangé plus de 400 millions de dollars), Richard Donner œuvre tout en finesse, créant une tension permanente par une mise en scène aussi simple qu'efficace. Délaissant les maquillages spectaculaires, **La Malédiction** se démarque avec intelligence de **L'Exorciste** par son refus de tout effet outrancier propre aux films du genre. Donner prend le parti de traiter l'avènement de l'Antéchrist sur Terre en privilégiant l'horreur psychologique : il met donc un soin tout particulier à faire évoluer ses personnages dans une réalité aussi concrète qu'angoissante et distille son poison par petites touches, s'appuyant sur un Gregory Peck vieillissant et magnifique de sobriété. Par ses chœurs sataniques et son orchestre déchaîné, la musique avant-gardiste de Jerry Goldsmith participe plus que tout autre élément à établir l'atmosphère fantastique, en particulier dans l'une des plus fortes séquences du film, l'attaque des « chiens de l'enfer » (en fait des rottweillers baveux) dans un cimetière étrusque sorti tout droit d'un film de la Hammer. Les membres de l'Académie des Oscars ne s'y sont pour une fois pas trompés en lui décernant la statuette. Un film majeur, sans doute le meilleur de Richard Donner à ce jour.

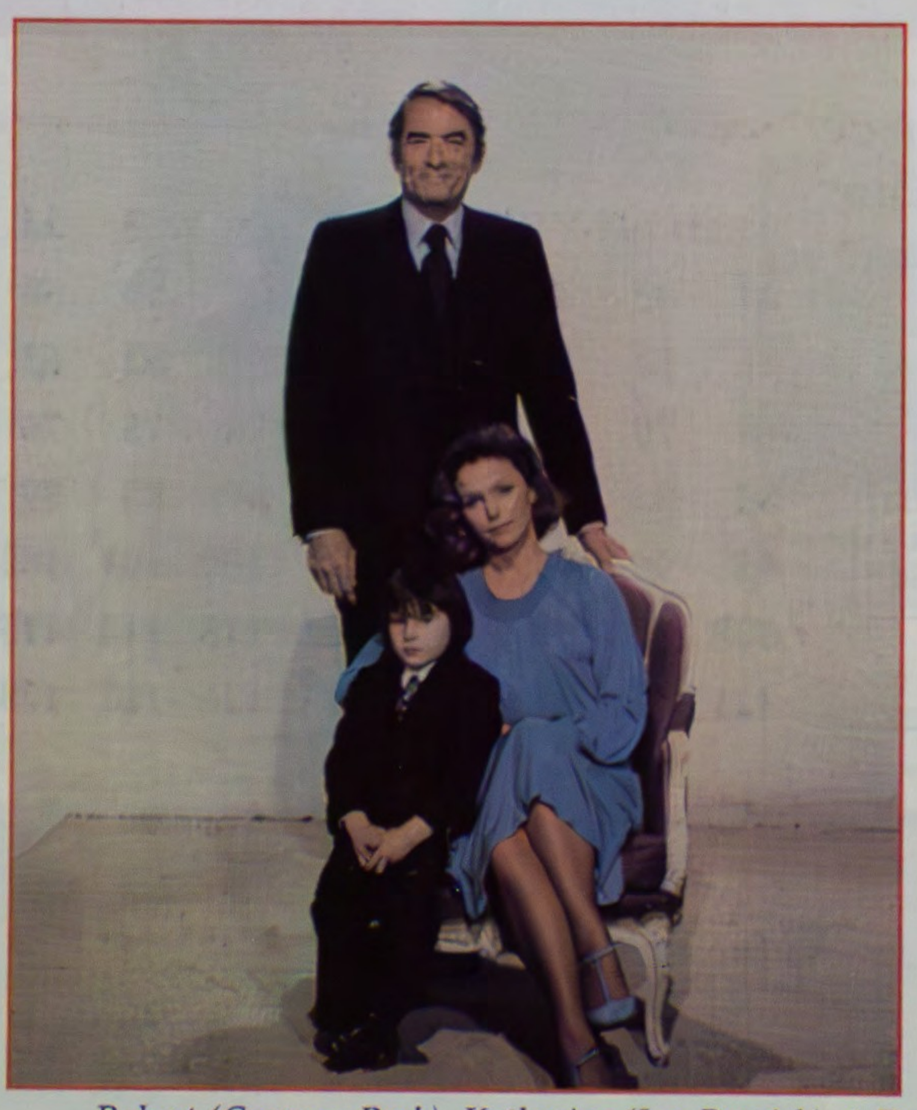
À l'occasion du 25ème anniversaire de **La Malédiction**, ce DVD nous offre l'opportunité de constater que le film a plutôt bien supporté l'épreuve du temps (même si la coupe de cheveux de David Warner, façon lévrier afghan malade, ne fera sûrement pas l'unanimité). Le transfert, en format respecté et 16/9, est impeccable, restituant parfaitement la photographie oscarisée de Gilbert Taylor.

De nombreux suppléments ajoutent encore à l'intérêt de cette édition fort bienvenue : un commentaire audio rigolard de Richard Donner et Stuart Baird (monteur attitré de Richard Donner), **666 : La Malédiction Révélée**, documentaire de 45 minutes bourré d'anecdotes et riche en entretiens avec Donner, Baird, le scénariste David Seltzer et les producteurs Harvey Bernard et Mace Neufeld, dont le principal intérêt consiste à détailler la mise en scène des nombreuses morts violentes qui parsèment le film. À cela s'ajoute une interview de Jerry Goldsmith portant sur quatre de ses thèmes favoris composés pour la bande originale (on peut d'ailleurs regretter que le DVD ne propose pas l'option « bande originale isolée » qui était présente sur le laserdisc), un court témoignage (finalement beaucoup moins crédible que le film) des intéressés sur les « Malédiction ou Coïncidences » qui ont perturbé le tournage ainsi que la bande-annonce d'époque.

À noter que sortent simultanément en DVD les deux suites cinéma, **Damien : La Malédiction 2** (commentaire audio du producteur Harvey Bernard) et **La Malédiction Finale** (commentaire audio du réalisateur Graham Baker), et qu'un coffret regroupant les trois films est aussi disponible. Le quatrième opus, tourné pour la télé et intégré dans le coffret zone 1, a été oublié en route. Seuls ceux qui n'ont jamais vu ce téléfilm bâclé trouveront à redire à son absence.

Olivier DESBROSSES

Jennings (David Warner), un photographe à la poursuite du Diable.



Robert (Gregory Peck), Katherine (Lee Remick) et Damien (Harvey Stephens) : la famille Thorn a des soucis.

news

■ Le dernier chef-d'œuvre du millénaire se pare d'une superbe édition DVD prévue pour juillet prochain. Et c'est quel film déjà ? **Little Nicky**, pardi ! Plein de scènes coupées à prévoir, des featurettes, des commentaires en veux-tu ? en voilà ! et tout et tout. Test obligatoire dès qu'on reçoit la chose.

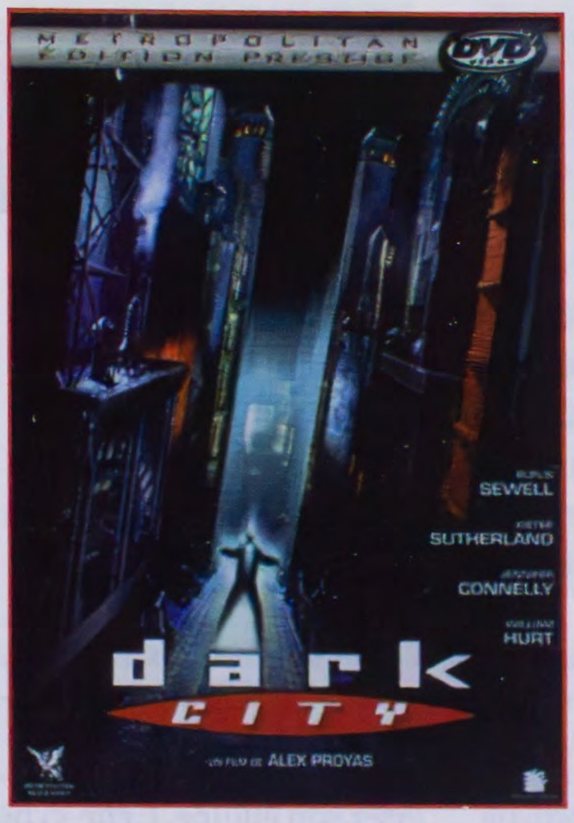
■ On a beau préférer la série animée, c'est le film **Spawn** qui se paye une sortie en DVD. Plutôt luxueuse d'ailleurs puisqu'on y trouvera des scènes coupées, un portrait de Todd McFairlane, le créateur, et plein d'autres choses. Dans les bacs le 13 juin prochain et dans Mad au mois de juillet...

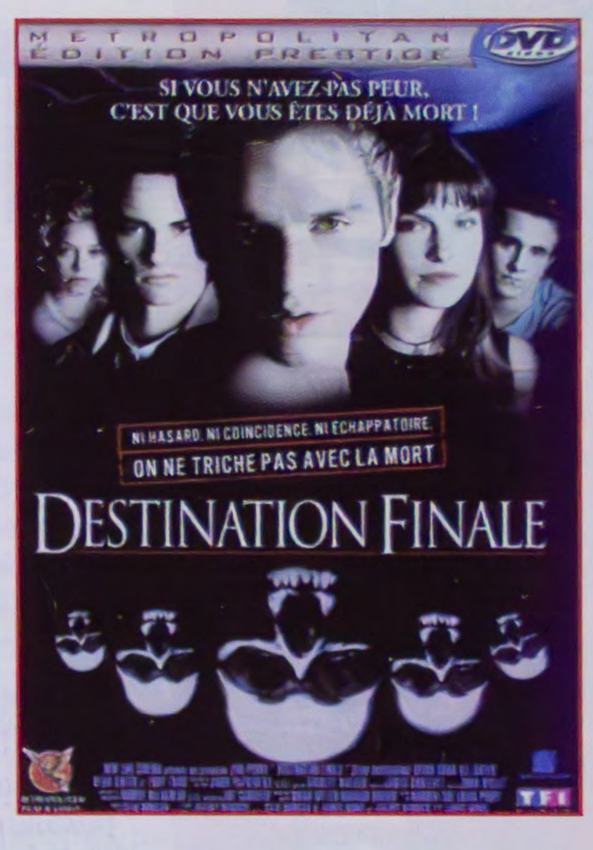
■ Buena Vista ressort quelques-unes de ses premières parutions comme le **Starship Troopers** de Paul Verhoeven et le **Volte/face** de maître John. John qui ? John Woo, les mecs ! Des bonus à gogo sont à prévoir sur ces éditions qui vont enterrer les précédentes les doigts dans le pif ! Sortie prévue pour juillet-août.

■ La Warner prend son temps, hein ! La fabuleuse épopée galactico-pouêt pouêt de John Travolta, le très beau **Battlefield Earth** (un hommage caché aux *Simpsons* en fait), ne sortira que le 22 août prochain. Quelques suppléments sur les SFX à prévoir.

■ La Warner, toujours, prévoit de sortir les deux premiers épisodes de **Superman** en septembre prochain. On espère que l'édition spéciale du premier film, sortie en zone 1 récemment, sera respectée. Sinon, on les truffe de kryptonite !

■ La Warner, toujours, prévoit de sortir les deux premiers... Aïeuh ! *(J'ai essayé de refourguer deux fois la news pour finir la colonne mais Guignebert il aime pas ça).*





DARK CITY

Alors que son homologue zone 1 est paru depuis bientôt trois ans, **Dark City** pointe enfin le bout de son nez par chez nous. La démocratisation actuelle du disque versatile et digital étant celle que l'on connaît, l'éditeur Metropolitan est ainsi parvenu, avec ce décalage, à enterrer le travail précédemment effectué par New Line Video les doigts dans le nez. Ici, la définition de la copie est encore plus précise et rend justice à l'incroyable travail du chef opérateur Dariusz Wolski tandis que le détail des suppléments est carrément impressionnant. Et c'est bien là où le travail de fourmi a été effectué. Dans l'idée d'immerger le spectateur dans l'ambiance du film, les concepteurs de ce disque ont conçu un menu à l'image de la ville sans y apporter les informations. C'est à chacun de découvrir ce qui se cache dans la ruelle ou dans l'hôtel. Cette simili-enquête, comparable à celle de Murdoch dans le film, nous révèle quantité de trésors cachés et pas des moindres puisque l'on peut même y trouver notre Rafik Djoumi d'amour (bien coiffé pour une fois !) en train de se la péter sur les influences d'Alex Proyas. Garnement va ! À côté de ça, on a le droit à des images du tournage qui se passent du moindre commentaire, des interviews des acteurs et du réalisateur (hors promo !), une galerie d'affiches présentant des concepts tous plus beaux les uns des autres, une comparaison avec le **Metropolis** de Fritz Lang et les goodies habituels (bandes annonces, notes de productions, filmos). Il ne faut pas perdre de vue que cette édition risque au fil des années de s'imposer comme la seule façon de pouvoir découvrir ou redécouvrir le film de Proyas et, dans ce cas précis, de lui offrir un second tour auprès du public qui va en faire, c'est certain, un futur classique.

GHOST IN THE SHELL

Pas la peine de revenir sur le monument. Si l'on peut saluer l'initiative d'une collection Manga chez FPE (comprenant entre autres **Patlabor 1** et **2**, **Devil Man** et **Ninja Scroll**), on ne peut cependant que pleurer, malgré la présence du 16/9ème (absent du zone 1), devant une compression assez approximative. Passé cet état de fait assez gênant, on peut se concentrer sur les suppléments. Un making-of d'une trentaine de minutes assez générique passe en revue les techniques d'animation, les propos des techniciens et artistes, la présentation du film au public et même un petit bout de clip ! Très intéressant. Le reste est composé d'une fiche pour les personnages principaux, d'une bande annonce trompeuse, d'un mini compte-rendu sur la SF animée et d'une filmo assez complète de Mamoru Oshii. Inutile de préciser qu'un tel chef-d'œuvre aurait mérité une édition un peu plus spéciale, mais faute de mieux...

DESTINATION FINALE

On a déjà dit le plus grand bien de ce slasher new wave qui n'utilise pas l'habituel boogieman à face mongoloïde... Ce sont donc les protagonistes qui provoquent leur propre décès, grandement aidés qu'ils sont par une mort impalpable mais capricieuse. Le principal effet recherché étant ici celui de la surprise, le cinéaste James Wong s'amuse comme un petit fou à détourner le moindre objet inoffensif pour en faire un instrument de mise à mort violente. L'optique principale de ce DVD reste cependant de sous-entendre que le réalisateur n'est qu'un rouage de plus dans la mise en place d'un énorme projet à destination d'un public sevré aux grosses prods d'horreur actuelles. Au détour de quelques scènes coupées et d'une fin alternative, on devine bien son désir de tendre vers un cinéma plus solennel, mais le docu sur les projections-test vient vite remettre de l'ordre dans tout ce boxon. À défaut d'être convaincantes, ces quelques minutes lèvent un peu plus le voile, sans pudeur aucune mais avec une certaine autosatisfaction, sur les méthodes de sagouins des executives quand il s'agit de faire les poches de l'ado béat. Passionnant. Le reste des suppléments apparaît alors plus anecdotique : un docu sur un médium, un test rigolo qui va vous apprendre le jour de votre mort (cherchez pas, quelque soit votre état de santé, ce sera le 8 juin 2028 à 10 h 30) et une petite tripotée de bandes annonces finissent donc de parfaire cette belle édition. Rompez !

Stéphane MOÏSSAKIS

et aussi...

LE PHARE DE L'ANGOISSE **Le Phare de l'angoisse** est au slasher ce que le **À toute épreuve** de John Woo est au polar, à savoir son excroissance virtuose et décomplexée. Allez hop, c'est dit ! Il faut donc ici faire l'impasse sur une quelconque trame élaborée et se concentrer sur son visuel ravageur. Pas facile tant la copie proposée ici par Film Office a décidé de nous mener la vie dure par son affection pour les tonalités sombres. Le 5.1 et le 16/9 rattrapent le coup mais les suppléments sont partis se coucher : une bande annonce et une interview (écrite !) du réalisateur, c'est un peu mince quand même...

FRÉQUENCE INTERDITE Cette édition propose quelques suppléments assez particuliers dans le sens où ils tentent de justifier scientifiquement l'élément fantastique du film (une faille temporelle reliée par liaison radio). Le commentaire audio du réalisateur ne nous apprend malheureusement rien sur ses choix narratifs et les scènes coupées sont assez superflues. N'oublions pas l'analyse des effets spéciaux de la séquence d'ouverture décomposée en quatre étapes qui reste malgré tout assez légère. Mais le soin apporté à la copie et la valeur ajoutée de ce DVD frisent le zèle, surtout pour un produit de consommation. On ne va donc pas faire la fine bouche.

LE LOUP-GAROU DE PARIS Copie carbone à tendance beauf/con de son sympathique homologue londonien, **Le Loup-garou de Paris** (Grand Prix à Gérardmer en 98 quand même !) sort enfin (enfin bon...) dans une copie médiocre qui rend parfaitement justice à ses qualités cinématographiques. Quelques suppléments ornent cette édition comme une fin alternative, un making of, un pugno di bandes annonces et une scène coupée/cachée qui s'est bien planquée dans les menus puisque je n'ai pas réussi à la trouver. La coquine !

TERROR FIRMER

L'un des meilleurs titres de la firme Troma est disponible en zone 1 dans une édition ébouriffante mais aussi, on ne se refait pas, complètement Z. Oubliez le 5.1 et le 16/9ème, et cassez votre tirelire pour cette version pipi-caca-prout-gerbos de LA NUIT AMÉRICAINE. François Truffaut doit se retourner dans sa tombe !

L'air de rien, la firme Troma a déjà sorti la plupart de ses « classiques » psychotroniques au format DVD. Les éditions spéciales de **Toxic Avenger 1** et **2**, **Tromeo & Juliet** ou encore **Sgt Kabukiman NYPD**, proposaient ainsi une forte activité déconnante, mais jamais vraiment en rapport avec le film. Quelques scènes coupées (avec de la chance), des bandes annonces, mais pour le reste on avait surtout droit à une visite guidée de l'univers Troma. On y apprenait comment faire péter un melon en guise de fausse tête, ou encore comment obtenir un morphing avec du chocolat étalé sur une plantureuse poitrine. Évidemment, ça paraît indispensable comme ça, mais il n'en est rien tant ces suppléments ne concernent en rien le film acheté. Avec **Terror Firmer**, Lloyd Kaufman, saint patron de la boîte, rectifie le tir. Tout d'abord, il se trouve que le film se prête au jeu puisqu'il raconte l'histoire d'une équipe de tournage travaillant sur un film indépendant. Un **Toxic Avenger** pour être précis. Réalisé par un aveugle (Lloyd himself), le film subit les affres d'une serial-killeuse qui s'acharne sur les machinistes et autres preneurs de son. Notons les apparitions de nos french TV stars Edouard Baer (qui se fait gerber dessus) et Ariel Wizman (qui se fait délicatement arracher la jambe). À la fois branque et émouvant (mais oui !), **Terror Firmer** a été inspiré à Lloyd Kaufman par l'écriture de son livre « Comment j'ai appris l'art du cinématographe en réalisant le Toxic Avenger ».

Comme le souligne Kaufman en ouverture, le DVD de **Terror Firmer**, son chef-d'œuvre à lui, se devait dès lors d'être le meilleur DVD au monde (bon ok, le second après celui de **Fight Club** !). Le résultat est un double DVD dont le premier disque propose le film au format 1.33, avec la possibilité de réintégrer les dix-neuf scènes coupées par le procédé de Seamless Branching. Attention, le disque rame un peu pour faire la transition et un changement de format durant leur visionnage est à prévoir puisqu'elles sont présentées en 1.85. On commence à peine et on tombe déjà dans le Z ! En dehors du fabuleux commentaire audio du réalisateur/coscénariste/coproducteur/cofinancier, on peut aussi entendre les bêtises de certains acteurs (Will Keenan, Trent Haaga et la « bombastic » Debbie Rochon) et les informations des monteurs du film. On a aussi droit à une section proposant plusieurs séquences alternatives (bien débiles) pour la plupart tournées en vidéo, et une autre fin réalisée pendant le Festival de Cannes. Quelques bloopers, l'audition de l'actrice Alyce LaTourelle, un bonus caché et assez dégueu, les teaser et trailer du film et une comparaison film/comic-book (pour la séquence ultra-gore où le gros Joe Fleishaker se fait déchiqueter par un escalator), complètent ce premier disque.

Terror Firmer : tout l'univers Troma résumé en un seul film !

La deuxième galette propose, quant à elle, des bandes annonces Troma (dont celle de **Citizen Toxie**), trois clips (dont l'un avec Ron Jeremy), des interviews filmées d'Alyce LaTourelle et Charlotte Kaufman (la fille de Lloyd, qui joue son propre rôle, version muette, dans le film), et surtout un incroyable making-of d'une heure quarante. Attention, il n'a pas été réalisé par Laurent Bouzereau ! Cependant, son aspect immédiatement rugueux (vidéo oblige) et son inhabituelle longueur laissent suggérer que la censure n'a vraiment pas de prise chez Troma. Impression largement relayée puisque le spectateur peut y voir le braillard Lloyd diriger minutieusement un nain, ou encore éructer et martyriser son équipe. Celle-ci ne se plaint jamais, mais applaudit toutefois des deux mains quand les artificiers font péter un mannequin à l'effigie du boss de Troma ! Côté maquillages, les spécialistes révèlent leurs astuces pour réussir un effet Z (tas de crottes, jet de vomi...) malgré les précarités d'un budget de pacotille. Enfin, l'humour pouêt-pouêt est toujours au rendez-vous puisqu'on peut voir un cascadeur se casser la gueule sur une simple marche.

Malgré l'apparente décontraction du film, on découvre que **Terror Firmer** a été soumis à divers problèmes de production : des autorisations de tournage remises en cause par des policiers pointilleux, des explosions de têtes coûteuses mais foirées... Coppola peut aller se rhabiller avec son **Apocalypse Now** ! Pour l'anecdote, il faut aussi savoir que le coscénariste du film, James Gunn, a depuis été récupéré par cette garce d'Hollywood, et notamment sur le projet **Scooby-Doo** de Raja Gosnell. Ben, ça promet... Malgré son absence de sous-titres (même anglais), sa compression effectivement assez versatile et son aspect promo clairement revendiqué (diverses pubs pour le livre de Lloyd, le soundtrack du film ou encore la firme), **Terror Firmer** reste en tous points le meilleur DVD du marché... juste après celui de **Fight Club**, donc.

Stéphane MOÏSSAKIS

PS.: Si vous tapez 666 sur le menu du deuxième disque, vous allez tomber sur une autre intervention de Lloyd qui interpelle ici une mégastar à 20 millions de dollars par film. On ne vous dira pas laquelle...

*Une Tromette de **Terror Firmer** : faut pas la chercher !*

news

■ La MGM à l'honneur ! Après **Obsession** chez Columbia, ce sont maintenant **Carrie** et **Pulsions** qui se payent des éditions spéciales d'envergure puisqu'on annonce divers documentaires, des interviews des cast and crew, du 16/9 remasterisé et des sous-titres français. **Blow Out** est aussi annoncé en version simple et le tout sort fin août.

■ Toujours chez MGM, en édition simple et c'est toujours mieux que rien, on annonce **Le Premier pouvoir**, **Hurlements** de Joe Dante, **L'Invasion vient de Mars** de Tobe Hooper, **La Planète des vampires** de papa Bava, **Scanners**, **Théâtre de sang** et plein d'autres titres fantastiquement fantastiques que j'ai pas trop la place de citer. Du sous-titre français partout et une sortie étalée sur toute la période d'été. Merci MGM...

■ Et encore merci MGM de sortir une « special edition » du méconnu et pourtant formidable **Killer Klowns** des frères Chiodo. Au programme, une featurette sur la conception des clowns qui tuent, un docu sur le tournage fait maison (ouh là !), des bandes annonces et une galerie de photos. Dans les bacs US fin août. Ça fait loin, non ?

■ L'éditeur fou Anchor Bay prépare la sortie de trois coffrets Dario Argento avec, dans l'ordre, **Inferno** et **Phenomena**, puis **Démons 1** et **2**, et pour finir **Ténèbres** et **Profondo Rosso**. Des éditions spéciales avec des commentaires audio et d'autres trucs. À noter que l'éditeur sort également un best-of *Benny Hill* et ça aussi, c'est fantastique !

■ Sinon, **Emmanuelle in Space** (pas besoin de vous faire un topo...) est sorti et Guignebert me tape dessus pour en recupérer une copie. C'est pour en faire une critique Guignou ?

LE QUATRIÈME HOMME

On s'en doutait, et l'étonnant Verhoeven nous le confirme dans son incroyable commentaire audio : **De Vierde Man** a été conçu, par lui et son scénariste Gerard Soeteman, comme un piège mortel pour les critiques qui avaient assassiné son **Spetters**. Vrai/faux thriller bourré de citations bibliques pompeuses, de jeux de piste intellectuels non-sensiques, de renvois symboliques inutiles, le film était destiné à s'attirer les faveurs de snobinards imbéciles, en leur faisant croire à un improbable « fond » qu'ils seraient les seuls à concevoir. Du coup, Popol profita de ce vide thématique complet pour élaborer, avec son chef-op Jan De Bont, un pur exercice de style aux accents mystiques appuyés, référence à la fibre provocatrice d'un Bunuel et à la névrose d'un Hitchcock. Ceci a beau être le film le plus creux du génie hollandais, il est également l'un des plus séduisants d'un point de vue strictement formel. Et une seule vision suffit à enterrer, 24 fois par seconde, un bien triste **Basic Instinct** qui en fut le remake timide et officieux. **R.D.**
(Anchor Bay/Import FNAC)

LES 5000 DOIGTS DU DR T

Un jour, en regardant telle bombe de Tim Burton, tel classique de Terry Gilliam, vous vous êtes demandé : « Mais où ont-ils appris tout cela ? ». On vous donne un début de réponse en vous orientant vers ce film méconnu et néanmoins cultissime, véritable OVNI dans le paysage hollywoodien des années 50. À l'origine de cette « comédie musicale fantastique expressionniste », un certain Dr Theodor Seuss, futur signataire post-mortem de **L'Etrange Noël de Mr Jack** et du **Grinch**, instance suprême du conte enfantin américain contemporain, et dont ce **Dr T** fut la seule et superbe contribution cinématographique (doublée d'un échec financier total). Un dictateur mélomane capture 500 enfants pour interpréter sa symphonie à 5000 doigts. L'un d'entre eux s'enfuit et est poursuivi dans une ville tentaculaire. Décors grandiloquents, statues horrifico-absurdes, costumes pastels improbables, tout l'univers graphique vous sera familier, puisque de **Beetlejuice** aux pubs Kodak, de **Brazil** au **Roi et l'oiseau**, vous en avez vu tous les héritages possibles. Et si l'affreuse jaquette tente de vous faire passer ce classique officieux pour un direct-to-video (aucune photo, aucune date !), sachez reconnaître le trésor séminal qui s'y cache. Sous-titres français + vf. **R.D.**
(Columbia/Import FNAC)

AL ADAMSON

De tous les réalisateurs de séries Z des années 60, les Andy Milligan, Ray Dennis Steckler et autre Ted V. Mikels, Al Adamson est sans aucun doute le plus célèbre, le plus culte mais aussi le plus insaisissable. Autant poser les choses clairement : dans le paysage cinématographique, Al Adamson est un cas.

Al Adamson commence sa carrière sous l'influence de son père Victor, lui-même producteur, réalisateur, acteur sous le pseudonyme de Denver Dixon, et aussi tenancier d'un night club où vient souvent se détendre le producteur Sam Sherman, big boss de la société Independent International Pictures. Al et Sam vont alors imaginer toute une série de nanars qui dépassent l'entendement, à l'érotisme graveleux et aux effets gore soulignés par des zooms de la mort. Mais la véritable spécialité d'Al Adamson, c'était le bidouillage. Chirurgien plastique de la pellicule dans l'âme, il changeait constamment le montage de ses propres films pour ensuite les ressortir dans de « nouvelles » versions. Il semblait donc logique que la compagnie Troma s'intéresse un jour à cet auteur bizarroïde.

Désormais distributeur du catalogue Roan Group, Troma édite aujourd'hui en DVD zone 1 plusieurs films d'Al Adamson. À commencer par **Blood of Ghastly Horror**, sorti en 1971, mais pourtant réalisé en 1965 sous le titre **Psycho-a-go-go**. S'il s'agissait à l'origine d'un petit film d'horreur dans lequel un marginal un peu gogol s'attaque à des danseuses exotiques, cette perle prend une toute autre direction lorsqu'Adamson décide d'y ajouter de nouvelles scènes avec le savant fou John Carradine. Celui-ci implante une puce électronique dans le cerveau d'un vétéran du Vietnam afin de le zombifier pour qu'il exécute la sale besogne de deux voleurs de bijoux. Le résultat est bien entendu d'une incohérence renversante, surtout qu'avant de devenir **Blood of Ghastly Horror**, **Psycho-a-go-go** était déjà ressorti deux ans plus tôt avec d'autres scènes, encore différentes, sous le titre **Fiend with the Electronic Brain**.

De son côté, **Dracula vs Frankenstein**, tourné sur une période de deux ans suite à de nombreux problèmes (les responsables du studio où était tourné le film ont même gardé le négatif en otage en attendant d'être payés !), rassemble à peu près tous les éléments du cinéma d'exploitation de l'époque. Défilent ainsi à l'écran, dans le désordre le plus total : un nain, des bikers fous, des danseuses nues, une secte d'adeptes du LSD, tout ceci dans des décors empruntés à **La Fiancée de Frankenstein** pour faire des économies sur un budget de toute façon inexistant. Quant à l'affrontement tant attendu entre les deux monstres sacrés, il est expédié dans les deux dernières minutes du métrage !

Présentés dans des copies remasterisées plus respectables que les films eux-mêmes, **Blood of Ghastly Horror** et **Dracula vs Frankenstein** sont accompagnés de suppléments qui se limitent à une galerie de photos, un documentaire sur Independent International Pictures, les différents trailers, un commentaire de Sam Sherman et des interviews radio de Regina Carroll, femme d'Al Adamson à la ville qui apparaît systématiquement dans les différentes versions de ses films !

Damien GRANGER

*Le dernier rôle de Lon Chaney Jr. : un assistant zombifié dans **Dracula vs Frankenstein**.*

Note aux amateurs courageux : sont également disponibles le film de bikers **Satan's Sadists**, le thriller **I Spit on your Corpse** et **Angel's Wild Women**, la réponse d'Al Adamson au **Faster Pussycat Kill Kill !** de Russ Meyer.

zone 2
inédits

DVD collector

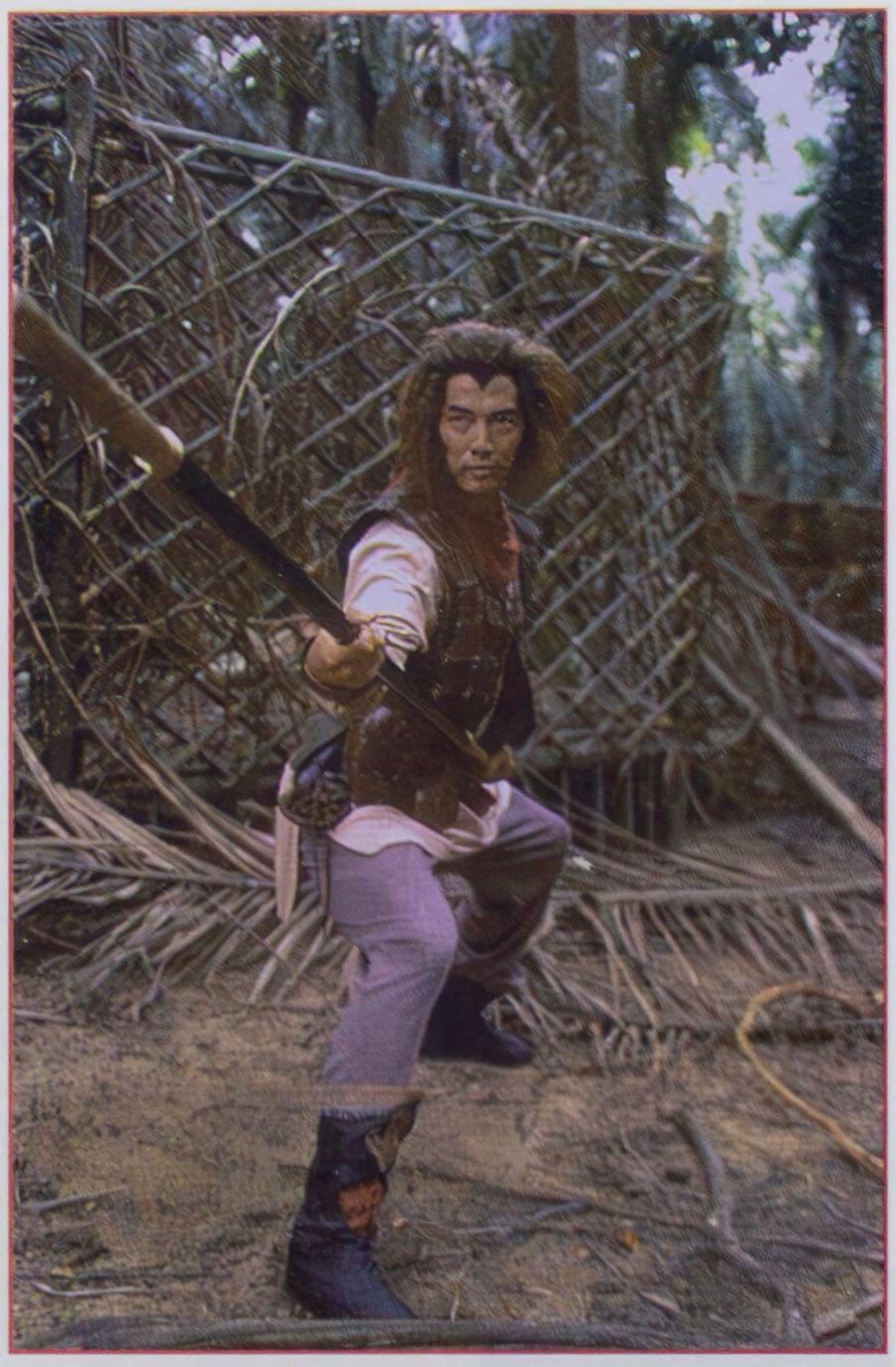
par Cédric DELELÉE

LE 10ème ROYAUME

Il était une fois, il y a deux siècles, dans un monde légendaire. Sacrées reines, Blanche-Neige, Cendrillon, Le Petit Chaperon Rouge, Gretel, Rapunzel et quelques autres créent les neuf royaumes, pour y faire régner la paix et le bonheur. Mais cette paisible félicité est menacée par la rébellion des trolls et autres créatures malfaisantes... Aujourd'hui, l'équilibre des terres magiques est en danger. Pourtant, les habitants des neuf royaumes sont en liesse : on s'apprête à couronner le prince Wendell, petit-fils de Blanche-Neige. Mais voilà qu'à quelques heures du sacre, une méchante reine transforme Wendell en chien et place un imposteur sur le trône. Wendell parvient à s'échapper à travers un miroir magique qui le transporte dans une autre dimension, mais la reine lance ses trolls et un loup-garou nommé Wolf à sa poursuite... Wendell échoue dans notre monde, où il croise la route de Virginia, une jolie serveuse, et de son père Tony, un concierge bougon. Le prince devenu golden retriever va les entraîner dans les neuf royaumes pour essayer de reconquérir son trône et leur faire vivre une odyssée peuplée de rencontres étranges et dangereuses. Wolf étant tombé amoureux de Virginia et ne sachant pas s'il doit l'aimer ou la manger, la reine envoie alors son chasseur personnel à leurs trousses...

Mini-série de plus de huit heures produite par Hallmark (**Merlin**) et a priori destinée à un public enfantin, **Le 10ème royaume** est en fait carrément conçu pour les adultes. Bourré d'idées jusqu'à en introduire de nouvelles presque dans chaque scène, le script de Simon Moore, impossible à résumer tant sa richesse est grande et ses personnages nombreux, ne cesse de détourner les contes de fées des frères Grimm pour en faire une relecture à l'humour féroce mais jamais irrespecteux. Le film oscille constamment entre l'aventure fantastique ponctuée de péripéties excitantes et la comédie pure, avec des dialogues qui font la part belle aux punchlines cinglantes et aux allusions sexuelles grivoises. Ainsi, l'héroïne demande au loup-garou si elle peut caresser sa queue, et le prince transformé en chien s'entend dire que s'il se tient convenablement, il aura droit à une petite chienne pour la nuit. On n'oubliera pas non plus ce chevalier servant suspendu à la longue chevelure de sa belle pour monter la délivrer de l' arbre où elle est prisonnière et qui se plaint qu'elle a des pellicules. Des comme ça, il y en a des dizaines, mais elles sont toujours judicieusement placées de façon à ce que le burlesque ne dévore jamais l'objectif principal de la série, à savoir faire rêver le sourire aux lèvres et le cœur enchanté.

On prend donc un immense plaisir à ces aventures rocambolesques, héroïques et furieusement drôles, vécues par des personnages attachants que campent des acteurs qui s'amusent comme des fous et un adorable toutou aristocratique. Mention spéciale à Scott Cohen, parfait en loup-garou vorace mais empoté et transi d'amour, qui trimballe des manuels du parfait séducteur et se prépare à faire cuire une grand-mère en la disposant au milieu des légumes. Et puis, bien sûr, il y a Rutger Hauer, dans le rôle d'un chasseur à l'arbalète auquel il apporte une dimension tragique par le biais d'une interprétation shakespearienne. Grâce au petit écran, le voilà installé dans une seconde carrière qui lui offre enfin des rôles à la hauteur de son charisme inquiétant. Rutger Oelsen Hauer serait-il le meilleur acteur du monde ? Ben



*Le Roi Singe (Russell Wong), un souverain expert au combat et à la pilosité abondante (**Monkey King**).*

oui, mais ça, Hollywood semble l'ignorer, préférant sacrer un Anthony Hopkins qui a troqué l'amour du verbe contre celui des dollars. Hauer, lui, quoiqu'il fasse, que ce soit une série Z ou une production télé haut de gamme, reste un géant. Les années de galère, les pintes de Guiness, rien n'a jamais entamé sa noblesse et son talent inégalable, et que ceux qui s'en gaussent périssent sur le bûcher que leur cynisme aura dressé. *(Les gars, il faudrait penser à ne plus filer les films avec Rutger Hauer à Cédric)*

Ce coffret de trois DVD luxueusement présenté contient, outre de très beaux menus animés et musicaux, un making-of promotionnel intéressant d'une trentaine de minutes (mais pas d'interview de Rutger), un entretien écrit avec le scénariste et des filmos très complètes. **Le 10ème royaume** est sans aucun doute ce que la télévision nous a offert de plus merveilleux depuis des lustres. La preuve, une fois les huit heures de métrage terminés, on n'a qu'une envie : que ça continue.

***The 10th Kingdom**. USA. 2000. Réal.: David Carson et Herbie Wise. Int.: Kimberly Williams, Scott Cohen, John Larroquette, Rutger Hauer-Delelée, Dianne Wiest, Ed O' Neill, Daniel Lapaine, Camryn Manheim, Ann-Margret... Dist.: Free Dolphin/Warner.*

*Le chasseur (Rutger Hauer) et une créature peuplant **Le 10ème royaume**.*

MONKEY KING

Autre production Hallmark, **Monkey King** est une adaptation de la célèbre saga chinoise du Roi Singe. De nos jours, Nick Horton, un érudit en culture orientale, croise la route de la déesse Kwang Ying. Celle-ci le transporte dans un monde fabuleux où il doit accomplir une ancienne prophétie : récupérer le manuscrit original du « Voyage vers l'Occident » avant que celui-ci ne soit détruit par un sorcier maléfique et ses sbires. S'il n'y parvient pas, l'humanité court à sa perte car toute la sagesse et la connaissance contenues dans le livre disparaîtront de l'âme des hommes. Nick va devoir suivre les enseignements nécessaires pour acquérir les pouvoirs qui lui permettront de défier ses nouveaux ennemis, lesquels ne plaisantent pas (« Votre avenir est déjà de l'histoire ancienne ! », lui lance leur chef). Dans son périple semé d'embûches, il est aidé par tous les personnages issus du mythique ouvrage, parmi lesquels le Roi Singe, fier souverain poilu expert au combat, et la déesse dont il tombe éperdument amoureux...

Monkey King tente désespérément de retrouver la magie des légendes chinoises. Couleurs superbes, décors chatoyants, tout est mis à contribution. Mais Peter McDonald (**Rambo 3**, **Légionnaire**) n'est pas Tsui Hark et sa mise en scène fonctionnelle peine à insuffler la dose d'imaginaire requise, pas aidée par des effets spéciaux douteux. Si le gigantesque serpent-démon est assez ■■■

Pour être informé avant plutôt qu'après...

Toute l'actualité du DVD en temps réel

DVDRAMA.COM

Le Premier Quotidien du DVD

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD zone 1, zone 2 et HK
Une équipe de 15 jeunes journalistes.
100 nouvelles critiques de DVD par mois.
Des forums de discussions, d'achats et de ventes.
Des concours en permanence

http://www.dvdrama.com

Deux personnages tout droit sortis du monde merveilleux de ***Monkey King****.*

■■■ convaincant, il n'en est pas de même du dieu de la foudre, qui ressemble plus à un catcheur volant qu'à une divinité ancestrale. Quant aux combats, ils sont aussi peu fréquents que mal chorégraphiés. L'ensemble se suit tout de même sans déplaisir, en grande partie grâce à un scénario riche en péripéties qui nous fait visiter non seulement deux mondes mais aussi plusieurs époques, et à une love-story illuminée par la beauté de Bai Ling. Interactivité basique mais amplement suffisante (bande-annonce, making-of, filmos, vf et vost), sachant que le film dure déjà deux heures quarante !

The Lost Empire*. USA. 2000. Réal.: Peter McDonald. Int.: Thomas Gibson, Bai Ling, Russell Wong, Ric Young, Kabir Bedi, Eddie Marsan... Dist.: Free Dolphin/Imatim.*

BLOOD DOLLS

En voyant la jaquette de cette nouvelle production Full Moon réalisée par Charles Band, on repère un petit personnage musclé qui ressemble étrangement au Gorgonite de **Small Soldiers**. « J'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part », annonce d'ailleurs l'un des personnages du film histoire de bien appuyer la référence. **Blood Dolls** est en effet une adaptation barrée du film de Joe Dante, mais la bonne nouvelle, c'est qu'elle est supérieure à l'original !

Milliardaire et généticien, Virgil Travis a été ruiné par trois de ses rivaux en affaires. Portant un masque pour dissimuler sa tête de la taille d'une boule de pétanque, il vit reclus dans sa demeure, assisté par un aide de camp grimé en clown triste et un nain barbu qui surveille les seuls objets de plaisir de son maître : quatre filles canon et court vêtues, enfermées dans une cage où elles jouent du rock n roll sur commande, quand elles ne sont pas en train de se faire des papouilles. Si elles refusent, le nabot envoie des décharges électriques dans le sol de leur geôle. Après avoir kidnappé les magistrats corrompus qui ont eux aussi causé sa faillite, Travis les transforme en poupées meurtrières. Il fait subir le même sort à son avocate et envoie son commando miniature exterminer ses ennemis. Si les deux premières attaques s'avèrent efficaces, la troisième est plus compliquée à mettre en place. Travis va en effet se heurter à l'épouse de sa proie, Moira Yulin, qui derrière sa façade de femme fragile et de biche aux abois dissimule sa véritable personnalité : celle d'une psychopathe dominatrice prête à tout pour éliminer Travis...

Blood Dolls contient exactement ce qu'on est en droit d'attendre : de l'humour, des idées à la pelle, du gore et du sexe. Ces deux derniers éléments sont exposés de façon assez gratinée : un avocat attaché à un fauteuil dont le sternum est massacré par une perceuse et qui meurt en vomissant du sang partout sur sa chemise, un homme soumis entravé par des fils métalliques qui s'enfoncent dans sa chair, l'une des rockeuses encagées exposant sa poitrine sous le nez d'une avocate BCBG, quelques séances de domination menées par la belle Debra Meyer... Quant à l'animation des figurines sadiques, elle est sommaire mais efficace, surtout lorsque celles-ci s'amusent à crever des yeux, à sectionner des tendons ou à lâcher une haltère sur le crâne chauve d'une de leurs cibles.

Ce petit film très sympa et très correctement réalisé a droit à un DVD assez complet en matière de suppléments : des scènes coupées sous forme de bêtisier, un court making-of réalisé par Penelope Spheeris où on apprend les véritables professions des comédiens (Debra Meyer est prof dans un lycée !), sans oublier la bande annonce, un clip et un lien internet. Le tout est complété par un montage d'images des plus gros succès des productions Full Moon depuis dix ans. La vo n'est pas sous-titrée mais la vf est très acceptable.

USA. 2000. Réal.: Charles Band. Int.: William Paul Burns, Debra Mayer, Jack Maturin, Phil Fondacaro, Nicholas Worth... Dist.:Warner Home Vidéo.

*Travis accompagné d'une de ses poupées et le résultat de leurs méfaits (****Blood Dolls****).*

Délivre-nous du mal *: le premier slasher sataniste.*

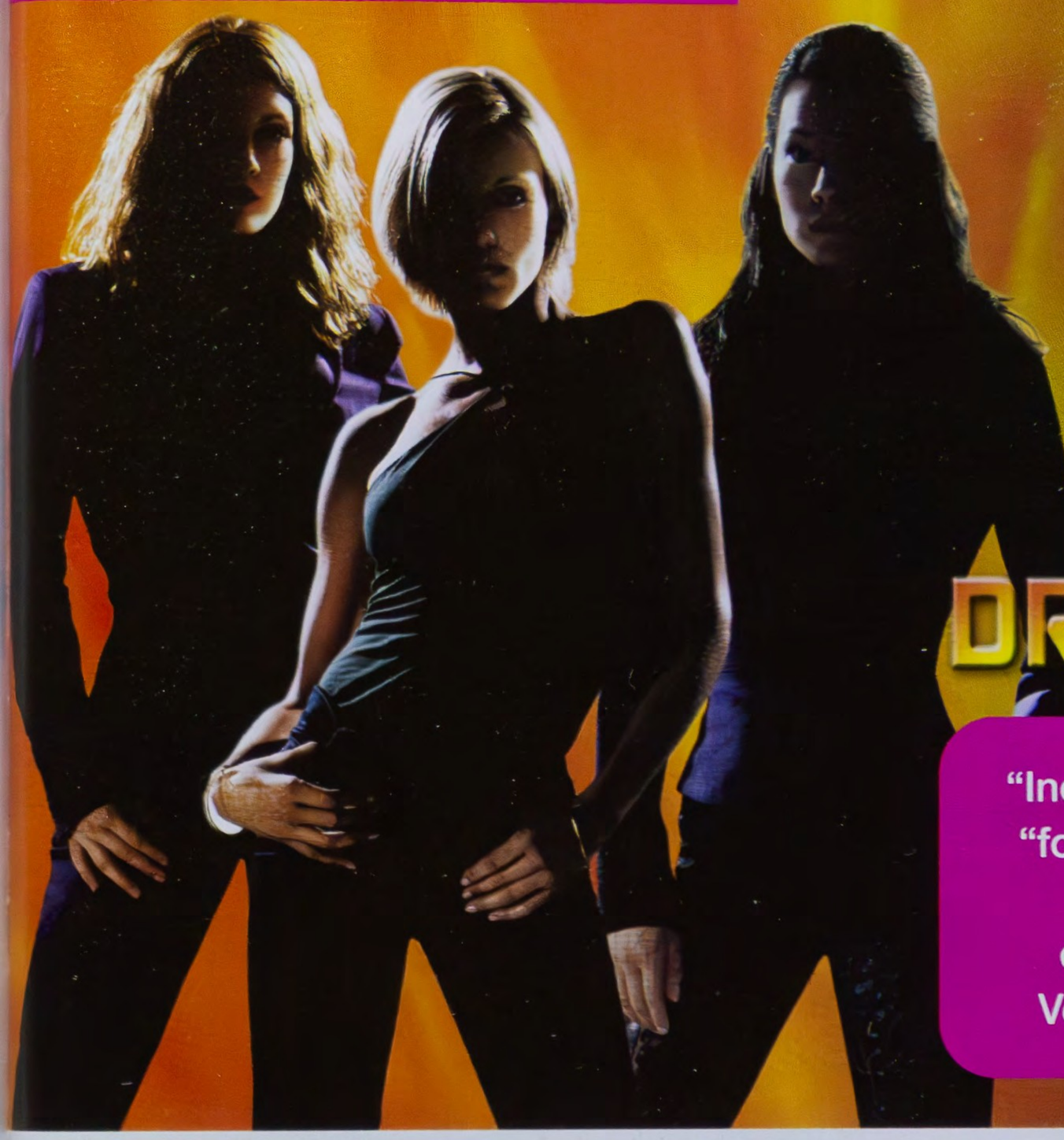
DÉLIVRE-NOUS DU MAL

Délivre-nous du mal nous change agréablement de l'avalanche des slashers post-**Scream**, puisqu'il y est question d'une secte d'adorateurs du diable. Vous me direz, ce n'est pas très original non plus, mais le sujet est quand même un peu plus vaste à explorer que les traumas des serial-killers costumés. Comme il ne faut pas non plus trop s'aliéner le public ado, les héros sont des étudiants décérébrés, parmi lesquels un dealer frimeur et une blondasse nympho ressemblant vaguement à Buffy. On voit donc la petite troupe se rendre à une rave-party organisée en pleine cambrousse. Ils gesticulent et se trémoussent fiévreusement au son de musiques ahanantes et percussives jusqu'à ce que le négociant en substances illicites se fasse dégager des lieux par un DJ portant un Stetson. Dépité, il rameute ses potes, ce qui ne manque pas de frustrer sa copine décolorée, occupée à se déloquer en se frottant contre un autochtone le dos collé au mur et le membre en éveil. La bande remonte en voiture et roule dans la nuit sans trop savoir où elle va, lorsque surgit dans leurs phares une jeune femme ensanglantée qu'ils percutent de plein fouet. À peine l'ont-ils embarquée qu'elle leur apprend qu'elle est poursuivie par une secte satanique, laquelle ne tarde pas à se manifester sous la forme d'un van qui les envoie valser dans le fossé. Traqués dans la forêt par ses occupants cagoulés, ils parviennent à leur échapper après que leur copain a été capturé. Les rescapés font alors appel au shérif du comté et au curé de la paroisse, mais s'aperçoivent que le village où ils ont échoué est tombé sous la domination de la secte qui veut leur peau...

L'intérêt principal de **Délivre-nous du mal** réside dans l'ambiance paranoïaque qui s'installe lorsque le gibier tente de trouver de l'aide, sans jamais savoir si les gens auxquels ils s'adressent ne sont pas eux aussi des adeptes du démon. Les agissements de la communauté satanique installée dans un hangar sont quant à eux assez classiques, puisqu'ils se limitent à entraver des jeunes filles sur un autel, à taillader dans leur chair et à s'abreuver de leur sang pour accéder à l'immortalité. En gourou sataniste, on retrouve Patrick Bergin, suffisamment bon acteur pour faire froid dans le dos avec son regard pervers à la noirceur Styxienne, mais atteint de bouffissures faciales qui le font parfois ressembler au matelot Goffer dans **La Croisière s'amuse**. Obsédé par l'élimination radicale de tous ceux qui fument et qui forniquent, il prend quand même le temps de labourer sauvagement sa compagne dans une scène ponctuée par des flashes de la minette qu'il vient de torturer. C'est l'une des rares scènes déviantes du film, dont la violence se limite à quelques entailles dans la chair offerte et à un bad guy au visage carbonisé qui vient s'empaler sur un pieu en beuglant. Malgré un scénario tellement prévisible qu'on finit par oublier qu'il y en a un, ce vieux routier de la téloche qu'est Bradford May emballe le tout sur un rythme pépère mais efficace qui permet de suivre agréablement ce produit standard sans prétention, mais plus rigolo que les deux **Blair Witch** réunis.

Devil's Prey*. USA. 2000. Réal.: Bradford May. Int.: Jennifer Lyons, Ashley Jones, Elena Lyons, Patrick Bergin, Tim Thomerson... Dist.: Free Dolphin/ Imatim.*

Plus fort que le film : le DVD



COLORADO

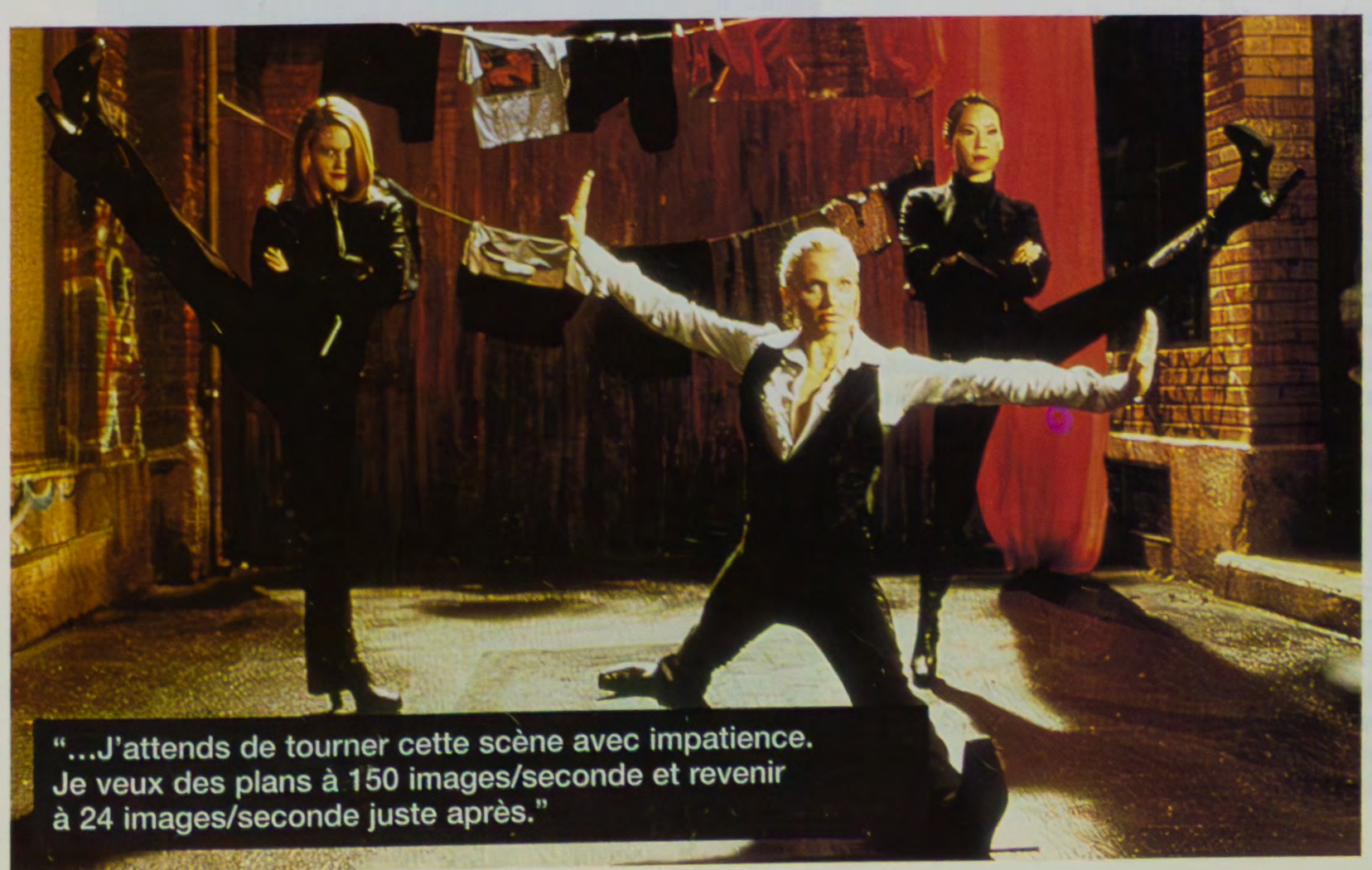
CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES

"Increvable", "plein d'énergie", "enthousiaste", "fou de travail"... voilà ce que les filles disent de Mc G, réalisateur rock'n'roll qui s'est complètement éclaté sur le film. Voici un extrait de son commentaire audio :

"...et je veux qu'elle l'embroche, comme dans Ben-Hur."

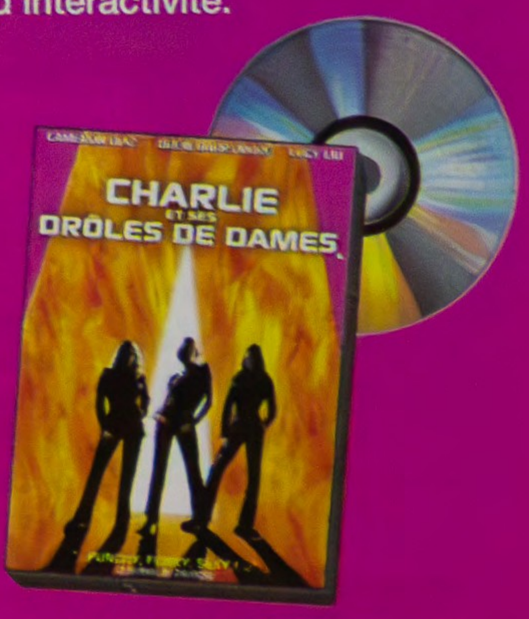
"...Il faut que les filles fassent leurs cascades elles-mêmes. Et si elles doivent s'entraîner 8 heures par jour pendant 3 mois avec des maîtres en arts martiaux..."

"...elles le feront !"



"...J'attends de tourner cette scène avec impatience. Je veux des plans à 150 images/seconde et revenir à 24 images/seconde juste après."

1 h 34 de film,
2 h 22 d'interactivité.



www.bonnechancelesfilles.com

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

TÉLÉ MANIAC

par **Benjamin ROZOVAS**

Lain, une adolescente découvrant le net et embarquée dans une expérience métaphysique.

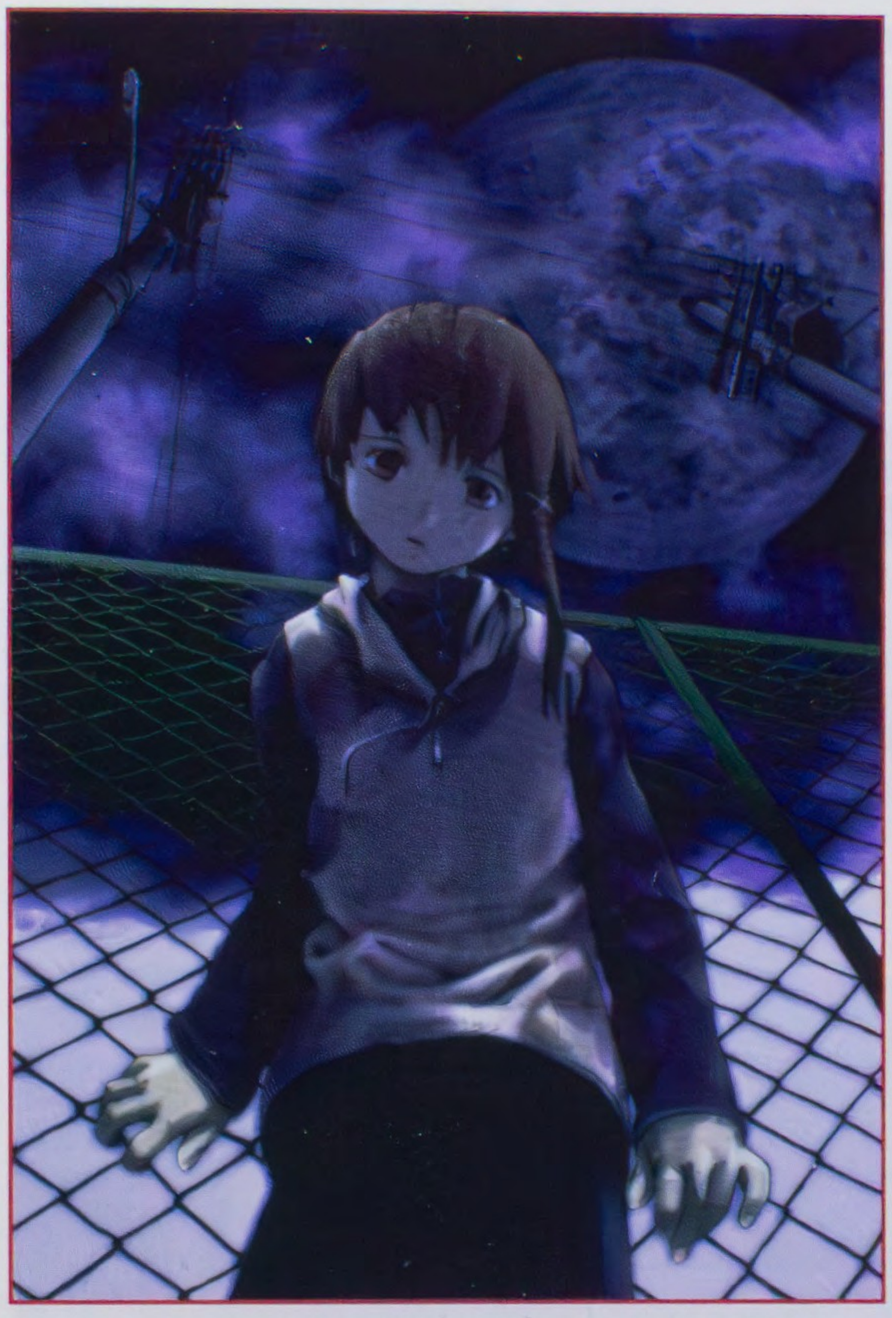
LAIN

Pas juste un manga cyber à partager entre otakus, plus que la meilleure série télé de l'année, LAIN est surtout l'œuvre référence d'un nouveau courant SF très à la mode : les autres réalités... virtuelles.

Le monde tel que vous le connaissez n'existe pas. Oubliez tout ce que vous avez appris. Le quotidien n'est plus une valeur sûre. Les repères se brouillent. Les choses les plus proches de vous ont été mises là pour masquer une autre réalité. Vos parents ne sont pas vos parents. Votre sœur n'est pas votre sœur. Et si, vous aussi, vous étiez quelqu'un d'autre ? Ce refrain, hérité directement du maître des songes Philip K. Dick, le cinéma de SF nous le ressert à la louche ces temps-ci. L'avènement d'internet et des nouvelles technologies a motivé un retour aux bons vieux tourments existentiels. Le réseau mondial de communication serait doté d'une existence qui lui est propre. Son but ? Gagner du terrain, nous enlever progressivement à nos vies terrestres et ne garder de notre passage que codes à plusieurs chiffres et empreintes électroniques. Dans **Matrix**, la race humaine est maintenue dans un état de demi-sommeil et utilisée comme source d'énergie pour donner l'illusion d'un monde intact. Avec **eXistenZ**, David Cronenberg prophétise le déferlement des univers vidéo-ludiques sur le monde réel et nous invite à un chassé-croisé tourneboulant dans le cyberspace. Chris Carter n'en pensait pas moins en créant ***Harsh Realm***, sa série avortée sur des guerriers du futur prétextant que si le réel a des frontières connues, le virtuel, lui, s'étend à l'infini. Toutes ces pistes, plus ou moins bien déblayées ailleurs, ***Lain*** les emmène jusqu'à leur point limite.

Première tentative concluante de cyber-babillage nippon (**Ghost in the Shell**, c'est génial, mais ça exige quand même de sérieuses prédispositions), ***Lain*** n'est pas juste un traité de philosophie dont on ressort la tête à l'envers. Son déroulement « à épisodes » (13 fois 22 minutes) et l'écriture sans cesse renouvelée de son créateur Chiaki Konaka génèrent un phénomène d'accoutumance qu'on n'avait plus éprouvé depuis ***Twin Peaks***. ***Lain*** ressemble d'ailleurs à ce qu'aurait pu être **Matrix** s'il avait été réalisé par David Lynch. Plongé entre rêve et réalité, entre réel et virtuel, vous allez comprendre le sens du mot « déconnecté ».

Au commencement, ***Lain*** était un jeu. Ou plutôt une « proposition d'atmosphère » sans véritable continuité ludique, que ses auteurs baptisèrent *Psycho Stretch Ware*. Le seul point commun avec la série animée qui le prolonge est son personnage central, Lain Iwakura, une jeune fille de treize ans, absente et réservée, sensible à l'appel du « wired » (le Net). Tout commence par le suicide d'une lycéenne et un message que reçoit Lain sur son ordinateur quelques jours plus tard : sa camarade n'aurait pas tout à fait disparu, elle a simplement quitté son enveloppe terrestre pour rejoindre l'univers intermédiaire du wired. Pour Lain, c'est le déclencheur d'une attirance inattendue pour le net. Rien autour d'elle ne semble la rattacher à son monde, ni ses parents,



Au beau milieu de ses échappées cyber, Lain se confronte à une version « autre » d'elle-même.

inaccessibles et fantomatiques, ni sa grande sœur, trop occupée à être une fille de son âge, pas même l'amitié de la fidèle Alice (in Cyberland). Dans sa petite chambre de fille transformée en matrice vivante, lovée dans un vomi de câbles et de suie, Lain apprend au fur et à mesure. Dans ses cauchemars, elle se confond peu à peu avec une autre elle-même, comme une version anticipée de ce qu'elle s'apprête à devenir. Ou de ce qu'elle a été. Au début de chaque épisode, Lain nous expose ainsi son dilemme sur fond de brouillard urbain.

La grande force de la série, outre son esthétique polymorphe et déréglée, est de faire correspondre au voyage cybernétique de Lain l'étape transitaire de l'adolescence : quand se posent les plus importantes questions. D'où un léger passage à vide entre les épisodes 6 et 11, qui développent « Les aventures de Lain dans le cyberspace » avec sa ribambelle d'ennemis à combattre. On s'éloigne alors du dispositif d'altération du réel mis en place avant ça, à coups de distorsions de l'image et de narration flottante, métaphore parfaite des troubles émotionnels rencontrés à l'âge tendre. Lain retombe heureusement sur ses pieds au cours d'un final à la beauté fulgurante qui célèbre une nouvelle forme de spiritualité par le wired. Très japonais dans son accumulation de thèmes « locaux » (l'otakisme, les fantômes, l'isolement, l'incommunicabilité), ***Lain*** n'a aucun mal à nous communiquer ses vertiges.

Actuellement diffusée sur Canal + le jeudi à 22 h.

Deux détectives morts-vivants probablement décédés dans les 70's.

G Vs E

Deux anges jouent les détectives en blousons de cuir et coupes afro.

À l'époque (il y a deux ans), ***G Vs E*** ornait les pages de TV Guide (la bible du téléphage américain) avec un lettrage pétaradant et les gueules cassées du couple Clayton Rohner et Richard Brooks en gros plan. Il était visiblement défendu d'en savoir plus. Et ça donnait drôlement envie. Maintenant que la série a rejoint les cartons de USA Films (13 épisodes et on remballe) et qu'elle est enfin visible chez nous sur Cinefaz, maintenant qu'on sait qu'il s'agit d'une série de détectives avec un petit twist horrifique lié au statut mort-vivant de ses héros, maintenant surtout qu'on a appris ce que signifiait ***G Vs E*** (on vous le donne en mille : Good Versus Evil), l'excitation est retombée comme elle est venue. L'intégration du postulat fantastique dans un contexte à la ***Magnum*** ne marche pas, l'alchimie entre les deux vedettes ne fonctionne pas, le style jeune et branché au croisement de **Pulp Fiction** et de la Blaxploitation est, lui, très très loin de porter ses fruits. Et même quand elle entreprend de remaker un film le temps d'un épisode, la série fait l'erreur de choisir **Cours, Lola, cours**. Faut-il s'étonner que ses auteurs, les frères Pate, se soient jadis rendu coupables d'un polar craignos comme **Le Suspect idéal** ?

Actuellement diffusée sur Cinefaz le samedi à 20 h.

news

■ Joss Whedon planche sur une adaptation de ***Buffy*** en dessin animé qui devrait suivre les années collège du Scooby Gang. Une préquelle de la série en quelque sorte, que son estimé créateur entend bien rendre accessible aux fans de la Tueuse. *« Le format cartoon n'implique pas forcément un produit édulcoré pour bambins. L'action, l'humour et le drame seront toujours mêlés. Le gros défi pour moi est d'inventer de toutes pièces un graphisme qui n'ait pas d'équivalent dans le monde de l'animation télé ».*

■ Connue pour avoir dépoussiéré le mythe du vampire, la romancière Anne Rice explore d'autres contrées fantastiques. Elle vient de signer avec la chaîne ABC un contrat d'exclusivité portant sur un pilote qui relate la guerre ouverte que se livrent des anges évadés du Ciel sur notre bonne vieille Terre. Timothy Hutton mène la charge.

■ ***Babylon 5*** pourrait renaître de ses cendres. Encore ! L'énorme succès rencontré par les multiples rediffusions de la série sur le Sci-Fi Channel devrait rendre possible la création d'un spin-off à la saga politico-stellaire de J. Michael Stravinsky. L'hypothèse d'une série sur des rangers de l'espace ayant finalement été écartée, on ne sait pas de quoi sera faite cette nouvelle mouture. Seule certitude : le casting originel ne rempilera pas.

■ Restons dans l'espace et les spin-off avec ***Star Trek 5*** ou, plus exactement, ***Enterprise***, titre de travail (ou définitif ?) du nouvel opus Trek. Le tournage a commencé le 4 mai dernier dans le secret le plus absolu. Située un siècle avant les événements relatés dans ***Star Trek Classic***, la série suit le Capitaine Jackson Archer (Scott Bakula) dans sa vindicte personnelle contre les vulcains et dans ses relations houleuses avec la Starfleet, alors en pleine structuration. Diffusion aux États-Unis à l'automne prochain.

MAD GAZINE

DISQUES

DUNE
Graeme Revell
(GNP Crescendo)

Abonné au cinéma fantastique/SF (**La Nuit des chauves-souris, Pitch Black**), Revell se retrouvait nanti d'un beau projet avec l'adaptation télévisée du roman de Frank Herbert. Le résultat agace par son parti pris délibéré de vouloir « créer des ambiances » en ignorant souverainement toute narration, et donc toute thématique. Revell en profite pour recycler quelques passages de son score rejeté pour **Le 13ème guerrier**. Au final, la musique de **Dune**, avec sa fausse ampleur principalement due à la prise de son d'un orchestre pataud, ses envolées qui stagnent au ras du sol et son style new-age world-music, est nettement moins réussie que celle composée par Toto et sa bande pour le film de Lynch en 84. C'est dire à quel point on peut légitimement s'en passer ! **C.D.**

ALIENS édition deluxe
James Horner
(Varese/Import FNAC)

Après **Total Recall**, Varese poursuit la rénovation de son catalogue de blockbusters. Si les accros possédaient déjà une intégrale officieuse d'**Aliens**, les simples amateurs du film de Cameron auront là de quoi se réjouir amplement. Il n'était pas évident de passer après les échos glaçants de Goldsmith pour le premier opus, et Horner s'en tira comme un chef. Modèle d'efficacité primitive, osée, avant-gardiste, l'impact immédiat de sa partition lui aura valu d'illustrer près de dix ans les bandes annonces des films de la Fox, jusqu'à devenir un quasi-cliché musical (le comble pour une œuvre aussi « difficile »). S'il y pompe déjà ouvertement Katchaturian ou Prokofiev, reconnaissons que James le malin n'aura jamais été aussi digne de ces illustres références. Cette intégrale permet enfin de se repaître de quelques morceaux de bravoure (Combat Drop, FaceHuggers, Queen to Bishop), et propose tout à la fois les versions alternatives et certains passages uniquement percussifs que les auteurs trouvèrent eux-mêmes un peu trop « too-much » à l'époque (et pourtant, Dieu que ça fonctionne !). (75 mn 33) **R.D.**

ATTILA
Nick Glennie-Smith
(Super Tracks)

Au fil des années, Glennie-Smith (**L'Homme au masque de fer, Highlander Endgame**) aura prouvé avec une étonnante régularité qu'il était certainement le musicien le plus incompétent issu des studios Media Ventures gouroutés par Herr Zimmer. Il remonte un peu le niveau avec ce score symphonico-synthétique composé pour un téléfilm starring Gerard Butler, le bellâtre de **Dracula 2001**. La partition est bien évidemment très inspirée par celle de **Gladiator**, mais ses 74 minutes s'écoutent d'une traite : les thèmes sont accrocheurs, la rythmique variée, l'utilisation d'instruments ethniques agréable et les orchestrations, euh... il y en a de temps en temps. Bref, ce n'est pas un modèle d'écriture, mais les quelques brises de souffle épique qui se lèvent de temps à autre rendent la chose infiniment supérieure à une bouse comme **Vercingétorix**. Bon, évidemment, on aurait préféré Basil Poledouris, mais il était pris sur **Crocodile Dundee 3**... **C.D.**

LE RETOUR DE LA MOMIE
Alan Silvestri
(Decca)

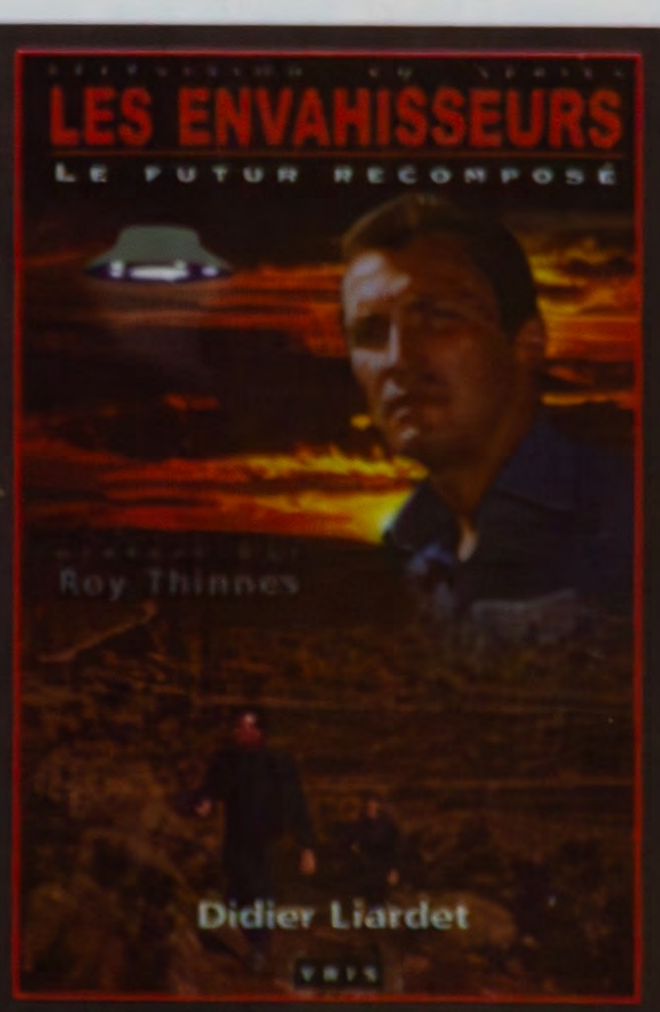
Pour avoir émis publiquement de sérieuses réserves sur les qualités cinématographiques de **La Momie**, maître Jerry a été poliment écarté de cette séquelle (être un génie n'entraîne pas forcément un goût infaillible). En perte de vitesse depuis cinq ans, le sous-employé Silvestri voit donc là l'occasion de réintégrer l'univers du blockbuster estival qu'il dominait autrefois. En réutilisant les textures (mais

LIVRES

LA MOMIE : DE KHEOPS À HOLLYWOOD
Renan Pollès
(Editions de l'Amateur)

Dans la catégorie « beaux livres », ce luxueux pavé de 320 pages est une totale réussite. L'auteur y aborde le thème des momies du Moyen-Age à nos jours. Si la première partie de l'ouvrage se concentre sur les domaines scientifiques, archéologiques et mythologiques, la seconde bifurque sur la littérature, la BD et le cinéma. Sans prétendre à une totale exhaustivité, l'auteur est quand même allé jusqu'à piocher dans les bandes dessinées pour adultes au format poche vendues en gare, repros des couvertures à l'appui. À cet égard, l'iconographie du bouquin est extrêmement riche et particulièrement bien mise en page. Quant au texte, il est informatif, rédigé dans un style un poil neutre mais agréable à lire. Cette étude passionnante est complétée par une filmographie allant du muet au film de Stephen Sommers en passant par les épisodes de séries télé. Bref, du bel ouvrage. **C.D.**

LES ENVAHISSEURS
Didier Liardet
(Yris)



Comme David Vincent les a vus et que personne ne veut le croire, son interprète Roy Thinnes est allé en personne se confesser auprès de l'équipe des éditions Yris, rompus à ce genre d'exercice depuis qu'ils se sont fait remarquer avec leurs ouvrages sur ***Chapeau melon et bottes de cuir, Galactica, Les Mystères de l'Ouest*** ou ***Les Têtes brûlées***. Liardet garde ici sa traditionnelle nomenclature, qui enchaîne la présentation historique, le détail des épisodes, les grilles de diffusion et l'analyse thématique ou esthétique, tout en entrecoupant sa démonstration de portraits sur les personnages, les acteurs, le staff technique, et finir enfin par un tour d'horizon du merchandising et des influences. Solide, clair et concis comme une belle soucoupe toute neuve. 240 pages, format A5, photos n/b et couleur,139 F. **R.D.**

GOODIES

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Précédée par les quelques informations qui filtrent ça et là, il faut croire que la lame de fond **Lord of the Rings** va tout emporter sur son passage. Bien entendu, comme toute super-production digne de ce nom, le premier volet de la trilogie de Peter Jackson sera accompagné d'une ribambelle de produits dérivés. À l'image de Lucasfilms avec **Star Wars**, la politique marketing imposée par New Line aux ayants-droit est celle du silence radio total, d'où la certitude que **Lord of the Rings** sera présent partout, et en masse.

Pour tout fabricant de jouets, l'histoire de Tolkien, avec ses monstres et ses univers divers et variés, est une bénédiction. Il y a vingt ans déjà, après une tentative approximative mais graphiquement excitante de Ralph Bakshi avec son dessin animé, une gamme d'action figures était apparue. L'échec commercial du film ayant entraîné une sous-production de cette série de figurines, ces premiers produits dérivés de **Lord of the Rings** sont aujourd'hui de véritables collectors. Dans les années 90, une petite marque indépendante, Toy Vault, avait à son tour sorti des personnages articulés qui rencontrèrent un succès d'estime auprès des collectionneurs avertis. Aujourd'hui, pour accompagner la sortie mondiale du film de Peter Jackson, deux gammes majeures vont occuper le créneau.

Il y a d'abord les jouets et playsets concoctés par la firme Toy Biz, jusqu'à présent spécialisée dans l'univers Marvel, nous offrant à la fois le meilleur comme le pire (du magnifique coffret X-men au terrible Spiderman footballeur). Les images de cette première série étant pour le moment tenues secrètes, nous n'avons plus qu'à espérer que Toy Biz n'a pas sous-estimé l'impact du film sur le public adulte. Heureusement, quelques indiscrétions ayant filtré du dernier salon du jouet à New York nous laissent envisager des produits de qualité. De son côté, la maison Sideshow, bien connue pour ses produits dérivés de films de science-fiction et fantastiques, a déjà livré quelques informations et visuels, leurs prototypes ne dévoilant en rien certaines subtilités et surprises du scénario. Et leur série de statuettes, bustes et reproductions d'accessoires s'annonce très efficace. Le principal intérêt de ces produits réside dans le fait que l'équipe de Sideshow a directement travaillé avec celle de WETA Workshop, responsable entre autres du design des costumes du film. Ainsi, leurs reproductions sont d'une grande fidélité à l'univers créé par Peter Jackson ! Si Frodo ne nous dévoile pas grand-chose, les statuettes et les bustes des Orcs nous confirment la carte angoissante jouée par Jackson pour ses méchants. Le démoniaque Lurtz enfonce le clou, sa reproduction au 1/6ème étant pleine de haine. Quant à Gandalf, la statuette nous montre le personnage exactement tel qu'on en rêvait. Pour les vrais amateurs qui auraient envie de tout posséder sur le film, il faut noter que Sideshow s'est également lancé dans la fabrication de reproductions à l'identique des casques portés par les Orcs.

Mais n'oublions pas que ce film est déjà lui-même un produit dérivé et que la pièce maîtresse de toute collection **Lord of the Rings** est avant tout le livre de Tolkien, sans qui ni le film ni les jouets n'auraient pu exister.

Numa RODA-GIL

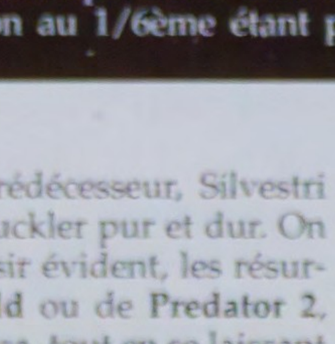
De gauche à droite et de haut en bas : les figurines de Frodo, Gandalf, Lurtz et Overseer ; les bustes de Frodo, Gandalf et Overseer ; l'un des casques Orcs.

(Les premiers produits dérivés Lord of the Rings seront disponibles au début de l'été à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tél.: 01 40 51 82 55)

pas les thèmes) de son illustre prédécesseur, Silvestri oriente sa partition vers le swashbuckler pur et dur. On y retrouve pêle-mêle, avec un plaisir évident, les résurgences extrémistes de **Judge Dredd** ou de **Predator 2**, des citations ouvertes à Miklos Rozsa, tout en se laissant régulièrement surprendre par d'incroyables poussées de fièvre romantique (rare chez Silvestri), des mistériosos pharaonesques ou de l'orientalisme hollywoodien volontairement désuet. L'album est dense mais très peu fluide, et il est conseillé de déguster chaque morceau séparément plutôt que de risquer une continuité gavante. S'il ne chercha pas à atteindre le statut de classique instantané de la partition précédente, Silvestri nous rappelle qu'il vaut infiniment mieux que la sous-traitance à laquelle l'ont condamné les studios. (73 mn 26) **R.D.**

ATLANTIS

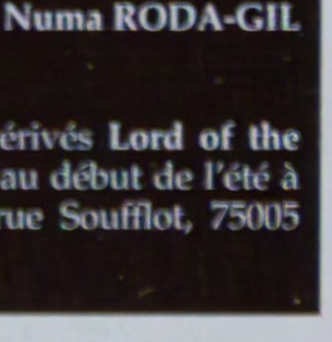
James Newton Howard
(Walt Disney Records)



Très attendue, la partition du nouveau dessin animé des studios Disney s'avère paradoxalement beaucoup plus pesante que celle de **Dinosaure**. Certes, il y a un grand orchestre, des chœurs, une rythmique étudiée, de gracieux ballets synthétiques logiquement hérités de ceux entendus dans **Waterworld**, mais la séduction opère nettement moins bien. Raison invoquée, la première partie de l'album : malgré des ruées d'action tonitruantes et d'impressionnants décollages symphoniques, elle devient indigeste à force d'être parasitée par des passages de mickey-mousing cartoonesques qui déstructurent le développement des thèmes. Heureusement, les extraits suivants flattent l'imagination par leur aptitude à faire rêver et l'élégance de leur lyrisme. Mélodiste surdoué, professionnel aguerri toujours très motivé quand il a un orchestre entre les pattes, Howard n'a plus rien à prouver mais continue quand même à faire comme si c'était le cas. On ne va pas s'en plaindre, même si Atlantis n'est pas aussi grandiose qu'on l'espérait. **C.D.**

NOS VOISINS LES YAMADA

Akiko Yano
(Tokuma/Import FNAC)



À l'inverse de la fidélité d'un Myazaki envers Joe Hisaishi, Isao Takahata préfère sélectionner ses compositeurs en fonction du thème spécifique de l'œuvre. Depuis 1977, Akiko Yano berçait ses compatriotes de ballades jazz et de chansons folk volontairement innocentes. **Nos voisins les Yamada** représentent sa première incursion dans l'univers de la musique de film. Ceux qui ont goûté aux délices du film de Takahata entendent encore la délicatesse de sa partition, évoquant tout à la fois les dimanches de pluie et la chaleur des intérieurs automnaux. Malgré sa courte durée, l'album contient l'essentiel des thèmes du film, mais l'on regrette au passage que l'étonnante reprise finale de Que Sera Sera ne soit pas proposée dans son intégralité. À noter qu'il existe également une version dite classique de cette BOF, interprétée par le Czech Philharmonic Chamber Orchestra. (28 mn 31).

R.D.

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Vingtième chapitre du *Fantastic Guide* au compteur, et si nous ne frôlons pas encore l'excès de vitesse, l'accélération se fait nettement sentir grâce à une mensualisation bienvenue. Pour l'heure, nous entrons dans la période «black» qui va nous occuper un instant car, l'ordre alphabétique nous le montre, il existe des termes aimés des producteurs, toujours soucieux d'impressionner leur auditoire. «Black» est de ceux-là, tout comme «blood of» quelque chose, «curse», «house», «horror», «ghost», ou encore «night of» autre chose. Une analyse sémantique du titre reste à établir, de la forme signifiante à son concept signifié. Il faudrait y revenir un de ces jours.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitres précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

BIMBA DI SATANA

1980. Réal.: Alan W. Cools (Mario Bianchi). Scén.: Piero Regnoli et Gabriele Crisanti. Int.: Jacqueline Dupré, Mariangela Giordano, Aldo Sambrell, Alfonso Gaita, Marina Frajese. Prod.: Gabriele Crisanti, Filmarte. Italie.

Le comte Antonio s'injecte de l'héroïne tandis que sa femme morte gît dans une salle du château. Son frère, invalide, parcourt les corridors sur son fauteuil roulant, en épiant une nonne qui se fait passer pour infirmière, alors que la morte ouvre les yeux en voyant entrer sa fille Miriam, laquelle ne fait rien de précis. Ce n'est que le début : la décédée ressuscite et tue un docteur, mais voilà qu'un rituel de magie noire pratiqué dans la crypte l'incite à prendre possession du corps de sa fille, dont elle se sert pour affronter son mari, le comte Antonio, lequel l'a tuée par jalousie, en conséquence de quoi elle le tue à son tour, tandis que la nonne, amoureuse de la morte à présent vivante, s'offre elle-même en sacrifice pour sauver la fille et est lentement broyée par la force surnaturelle échappée du cadavre en sursis. Ça se passe comme ça, chez *Macdo*... euh, Mario Bianchi...
Pour tout simplifier, ce Mario Bianchi, qui signe Alan W. Cools, réalise ici un remake du film **Malabimba**, tourné l'année précédente par un autre Bianchi, prénommé Andrea (qui signe quant à lui Andrew White), avec lequel il n'a apparemment aucun lien de parenté, mais il (Mario) est le fils de Roberto Bianchi Montero, et a un homonyme, Mario Bianchi donc, qui n'est le fils de personne et n'a tourné qu'un seul film en 1965. Imaginé au départ comme un porno, d'où la présence de Marina Frajese, experte en la matière, **La Bimba di Satana** s'achève en film d'épouvante, d'ailleurs très bon paraît-il, car, le croirez-vous, nous n'avons jamais réussi à le visionner.

BINBIR GECE MASALLARI

1971. Réal.: Ertem Göreç. Scén.: Volkan Kayhan. Int.: Mine Mutlu, Salih Güney, Suna Selen, Atif Kaptan, Nubar Terziyan, Diler Saraç. Prod.: Müfit Ilkiz, Birlik Films, Turquie.

Une de ces innombrables adaptations turques des contes des Mille et une Nuits, illustrant en l'occurrence les aventures d'Aladin et de la lampe magique... Familier de ces productions, Atif Kaptan figure ici encore dans le casting, marqué pour toujours par son interprétation du héros maléfique de Bram Stoker dans le **Drakula Istanbul'da** de Mehmet Muhtar, tourné en 1953.

BIO ZOMBIE

*ou **Sang dut sau shut**, ou **Sheng hua shou shi**. 1998. Réal.: Wilson Yip Wai Shun. Scén: Wilson Yip Wai Shun, So Mang Sing, Matt Chow Hoi-kwong. Int.: Jordan Chan Siu-Chun, Sam Lee Chan-Sam, Emotion Cheung Kam-Ching,Wayne Lai Yiu-Cheung, Angela Tong Ying-Ying, Lai Suk Yin, Matt Chow Hoi-Kwong, Lok Daut Wa. Prod.: BIG (Brilliant Idea Group). Hong Kong.*

Woody et Crazy Bee, deux vendeurs à la sauvette de VCD pirates, déclenchent par inadvertance l'invasion de Hong Kong par une armée de zombies cannibales. Trouvant refuge dans un centre commercial déserté, nos deux héros doivent se débrouiller avec les moyens du bord (couteaux, scies à métaux et outils de plomberie) pour tenter de rester en vie. Parodie-hommage du **Zombie** de Romero, cette comédie loufoque trouve son véritable rythme durant sa dernière demi-heure, qui mêle le burlesque à de purs moments d'épouvante. Avant de se terminer curieusement sur une fin plutôt triste et par un virage à 180 degrés remettant en cause tout le récit.

BIOHAZARD

1984. Réal. et scén.: Fred Olen Ray. Int.: Aldo Ray, Angelique Pettyjohn, William Fair, David Pearson, Arthur Payton, Christopher Ray, Frank McDonald, Carol Borland, Robin Schurtz, Loren Crabtree. Prod.: Fred Olen Ray, 21st Century. USA.

Quatrième production de Fred Olen Ray, après **The Brain Leeches**, **The Alien Dead** et **Scalps**, mais aussi premier vrai film en 35 mm, avec quelques acteurs connus et un semblant de budget. L'histoire relate la téléportation de créatures folkloriques venues d'une autre dimension, dont un genre d'Alien petit format particulièrement vorace (en fait, le propre fils du réalisateur, Christopher Ray, âgé de cinq ans à l'époque, et engoncé dans un costume de latex). Fred Olen Ray inaugure par ailleurs ce qui va devenir chez lui une manie, de ressortir les vieilles gloires du genre, comme ici Angelique Pettyjohn (**Le Médecin dément de l'île de sang**), Carol Borland (**La Marque du vampire**, avec Bela Lugosi, tourné en 1935 !), ou encore Aldo Ray (euh... **Le Rock du bagne**, qu'il réemploiera à bon escient dans son futur **Star Slammer, la prison des étoiles**, mais sans Elvis Presley...). (*M28P46*).

***Biohazard 2**. Un monstre qui recherche une compagne. Les candidates hésitent encore...*

BIOHAZARD 2

*ou **Biohazard : The Alien Force**. 1995. Réal.: Steve Latshaw. Scén.: Steve Latshaw, Patrick Moran. Int.: Chris Mitchum, Steve Zurk, Tom Ferguson, Susan Fronsoe, Patrick Moran, John Maynard, John Alexander, Dorothy Best, Trevor David. Prod.: Jim Wynorski, Fred Olen Ray. USA.*

Onze ans après ce brillant essai, Fred Olen Ray passe le relais à son collègue Steve Latshaw (**Dark Universe**, **Sorceress 2**, **Vampire Trailer Park**) pour un second volet présentant surtout la particularité de ne pas trop ressembler à son modèle. Produit d'une suite de manipulations génétiques, un mutant pas beau du tout s'échappe de son laboratoire et massacre le monde, dans sa recherche illusoire d'une femelle avec qui s'accoupler. Comme il ne la trouve pas, il s'énerve et, de rage, occit encore d'autres malheureux. Pas génial, mais sympathique tout de même, avec quelques scènes gore, deux ou trois nudités entrevues et un monstre ringard à souhait, savant mélange d'**Alien**, de **La Mutante**, de **Monster in the Closet**, et même d'un peu de **La Créature du lac noir**. L'animal qui connaît ses classiques !

BIOKIDS

1989. Réal.: Ricardo Osorio. Scén.: Ipe Pelino, J. J. Reyes. Int.: R. R. Herrera, Patrick Sonora, Kieth Peralta, Katrin Gonzales, Susana Lozada, Bembol Roco, Philip Gamboa, Romy Santos. Prod.: Tess Fuentes, Tony Gloria, Regal Films/Filmstar. Philippines.

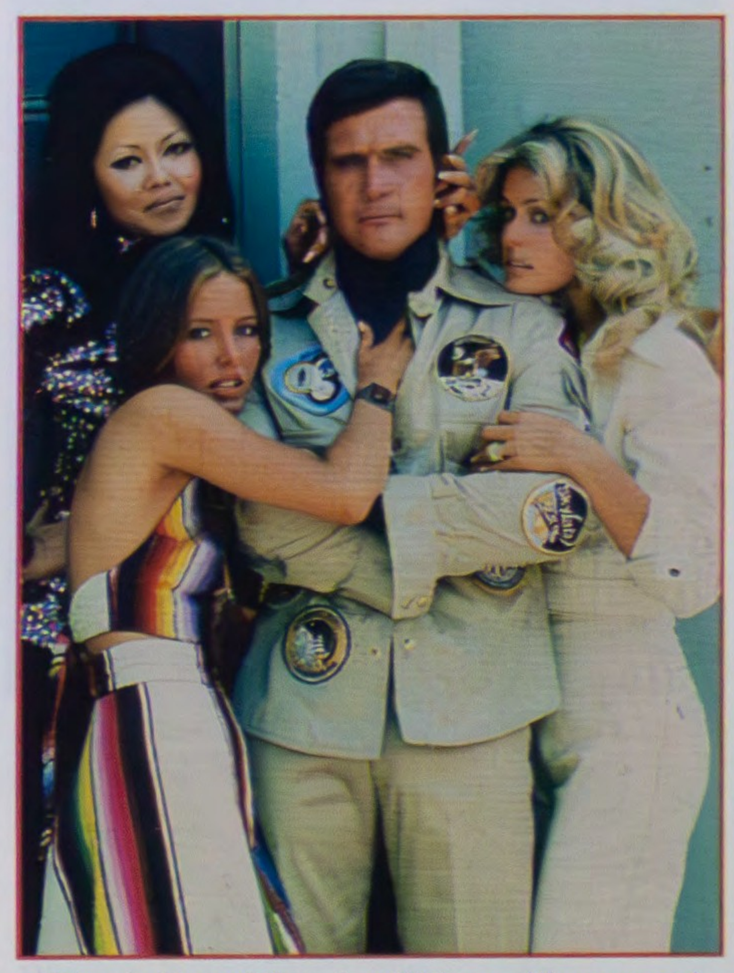
Le cinéma philippin dans toute sa splendeur et ses excès. Du fond de son manoir, un savant fou pratique de sombres expériences visant à transformer des enfants en super-héros, soit les «Biokids» attendus du titre original. Encombrés d'un matos design et sophistiqué, du genre pistolet désintégrateur et moto-computer, les gamins s'en prennent à l'affreux Exxor, élaboré par un scientifique criminel aux projets conquérants. Très virtuel, donc, avec un petit aspect «Tortues Ninja» tirant l'ensemble vers la comédie bon enfant.

***Biohazard**. Loren Crabtree retrouve son mari... méconnaissable !*

THE BIONIC BOY

1977. Réal.: Leody M. Diaz. Scén.: Romeo N. Galang. Int.: Johnson Yap, Ron Rogers, Susan Beacher, Carole King, Kathleen Scherini, Clem Parsons, David McCoy, Steve Nicholson, Kerry Chandler, Debbie Rogers. Prod.: Bobby A. Suarez, Ras Film Production/RJR Films. Hong Kong/Philippines.

Le responsable du décapant **Batman Fights Dracula** revient dix ans plus tard pour cette déclinaison opportuniste de ***L'Homme qui valait trois milliards*** (soit environ 76224500,005 euros et n'en parlons plus...). On y retrouve, outre l'argument de départ qui fait de Steve Austin le héros que l'on sait, les mêmes ralentis censés nous détailler les exploits du gamin pour tout dire assez horripilant. Johnson Yap, bien connu pour sa maîtrise du karaté, car la suite de cette édifiante aventure sortit chez nous sous le titre **Dynamite Johnson**, interprète ce pré-ado surdoué, fils d'un agent d'Interpol, et seul survivant dans l'accident de voiture provoqué par des gangsters cherchant à éliminer son papa. Reformaté façon «bionic», le voilà qui court à la vengeance car, comme le clamait si bien le regretté Corneille «*Et le fils dégénère qui survit un instant à l'honneur de son père*»... Seul le chef des malfrats réussira à s'échapper, pour permettre l'éventualité d'une suite effectivement mise en boîte dès l'année suivante.



***Bionic Ever After**. Lee Majors, «l'homme qui valait trois milliards»... et elles le savent toutes !*

BIONIC EVER AFTER

*Téléfilm de la série **L'Homme qui valait trois milliards**. 1994. Stephen Stafford. TV. Scén.: Michael Sloan, Norman Morrill, d'après Martin Cadin. Int.: Lee Majors, Richard Anderson, Lindsay Wagner, Martin Brooks, Farrah Forke, Anne Lockhart, Georgie Johnson, Alan Sader, Ivan Sergei, Lee Majors II, Robert D. Radford, James Shanta. Prod.: Michael Sloan, Universal. USA.*

Troisième téléfilm «crossover» inspirée de la série ***The Six Million Dollar Man***. L'affaire est grave car notre Super Jaimie préférée contracte un virus informatique endommageant ses circuits. Va-t-on l'abattre comme une vulgaire vache folle ? Non, car Steve Austin, à son tour atteint par l'affection, identifie l'agresseur, en l'occurrence l'agent ennemi Kimberly (Farrah Forke), cherchant à venger la mort de son père pour lui dérober, croit-elle, le résultat de ses recherches bioniques. Requinqués et toujours amoureux, les deux agents de l'OSI coulent en principe des jours heureux, car on ne les revit plus à l'écran.

BIONIC SHOWDOWNS

1989. Réal.: Alan J. Levi. TV. Scén.: Michael Sloan, Brock Choy, d'après Martin Caidin. Int.: Lee Majors, Lindsay Wagner, Jeff Yagher, Martin E. Brooks, Richard Anderson, Lee Majors II, Robert Lansing, Sandra Bullock. Prod.: Michael Sloan, NBC TV. USA.

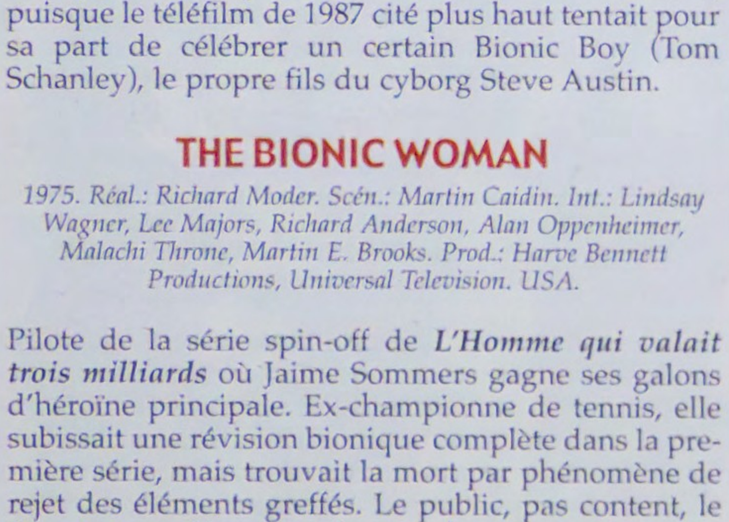
L'un des trois téléfilms issus de la série ***The Six Million Dollar Man***, astucieusement réévalué chez nous en tant que ***L'Homme qui valait trois milliards*** (d'anciens francs, donc...). Il s'agit de la suite approximative du précédent, titré **Return of the Six Million Dollar Man and the Bionic Woman** (1987). Cette fois, Steve Austin et Jaime Sommers se font assister

d'une nouvelle recrue toujours bionique (Sandra Bullock, déjà). A charge pour le trio de déjouer les plans d'un espion, bionique lui aussi, visant à saborder les fragiles relations Est/Ouest. L'aventure aurait pu représenter le pilote d'une nouvelle série dérivée, dans cette période d'après **Terminator** où la SF populaire prenait son plein essor. Une seconde tentative, puisque le téléfilm de 1987 cité plus haut tentait pour sa part de célébrer un certain Bionic Boy (Tom Schanley), le propre fils du cyborg Steve Austin.

THE BIONIC WOMAN

1975. Réal.: Richard Moder. Scén.: Martin Caidin. Int.: Lindsay Wagner, Lee Majors, Richard Anderson, Alan Oppenheimer, Malachi Throne, Martin E. Brooks. Prod.: Harve Bennett Productions, Universal Television. USA.

Pilote de la série spin-off de ***L'Homme qui valait trois milliards*** où Jaime Sommers gagne ses galons d'héroïne principale. Ex-championne de tennis, elle subissait une révision bionique complète dans la première série, mais trouvait la mort par phénomène de rejet des éléments greffés. Le public, pas content, le fit savoir, et elle revint dans le show jusqu'à obtenir sa propre série, appelée chez nous ***Super Jaimie*** (57 épisodes de 47 minutes, de 1976 à 1978). Elle travaille également pour l'OSI (Office of Scientific Information), corrige les méchants et accomplit ses meilleurs exploits sous l'œil complice d'une caméra tournant alors au ralenti. Très très beau...



The Bionic Woman. *Linsay Wagner, la belle Super Jaimie au sourire bionique.*

BIOTEXNIA ONEIRON

1990. Réal. et scén.: Tassos Boulmetis. Int.: Giorgos Constas, Filareti Comninou, Ilias Logothetis, Manos Vakousis, Zoe Voudouri, Paschalis Tsaroulias. Prod.: Tassos Boulmetis, Greek Film Center. Grèce.

Dans un proche futur, les survivants d'une épidémie ayant ravagé la planète se réfugient dans un monde souterrain où les distractions deviennent rares. La plus prisée reste la visualisation des rêves de chacun sur un grand écran. Une timide incursion de la Grèce dans le genre science-fictionnel. Les précédentes remontaient au **Proini Peripolos (Patrouille du matin**, 1987) de Nikos Nikolaidis, et **The Day the Fish Came Out** de Michael Cocayannis, en 1967.

BIRD OF PARADISE

1932. Réal.: King Vidor. Scén.: Walls Root, Wanda Tuchock, Leonard Praskins, d'après la pièce de Richard Walton Tully. Int.: Joel McCrea, Dolores del Rio, Lon Chaney Jr., John Halliday, Richard Gallagher. Prod.: King Vidor, RKO. USA.

Le premier rôle de Lon Chaney Jr., alors appelé Creighton Chaney, dans cette aventure signée King Vidor pour la RKO déjà au travail à l'époque sur le prochain **King Kong**. L'action se situe sur une petite île où les primitifs en sont toujours à adorer le dieu volcan et à lui offrir des sacrifices humains. Un remake verra le jour en 1951, réalisé par Delmer Daves, avec Louis Jourdan, dans lequel la splendide Debra Paget reprend le rôle de Dolores del Rio.

BIRDS DO IT

1966. Réal.: Andrew Marton. Scén.: Arnie Kogen, Art Arthur, Leonard Kaufman. Int.: Soupy Sales, Tab Hunter, Doris Dowling, Arthur O'Connell, Edward Andrews, Louis Quinn, Burt Taylor, Courtney Brown, Berverly Adams, Russell Saunders. Prod.: Ivan Tors, Columbia. USA.

Comédie science-fictionnelle ironisant à l'époque sur les déboires des fusées américaines lancées dans l'espace. Soupy Sales, héros du show télévisé portant son nom, et ici dans son premier grand rôle au cinéma, interprète Melvin Byrd au nom prédestiné, puisqu'une ionisation accidentelle, lors d'une expérience scientifique va lui permettre de voler à travers les airs, tel un oiseau. Soupy Sales, toujours en piste, apparaît en ce moment même dans la série ***Black Scorpion***, produite par Roger Corman pour la chaîne *Showtime*..

BIRDS II : LAND'S END

Vid.: Les Oiseaux II. 1994. Réal.: Alan Smithee (Rick Rosenthal). Scén.: Ken Wheat, Jim Wheat, Robert Eisele. Int.: Brad Johnson, Chelsea Field, James Naughton, Jan Rubes, Tippi Hedren, Stephanie Milford, Sylvia Harman, Richard K. Olsen, Jack Riel. Prod.: Ted Kurdyla, Showtime TV/Rosemont. USA.

Sous le masque d'Alan Smithee, Rick Rosenthal signe ce téléfilm exploitant sans vergogne l'œuvre d'Hitchcock, au point de lui reprendre une Tippi Hedren bien vieillie trente ans après, ceci dans le rôle de l'épicière locale. Pour ceux qui ne connaîtraient pas bien, le téléfilm fantastique commence généralement par l'arrivée d'une famille type dans un coin isolé où il va se passer des choses correspondant en principe au titre annoncé. Mais, pour l'occasion, et en fait de suite, les scénaristes Ken et Jim Wheat se contentent de reprendre plus ou moins l'histoire du premier film, agrémentée d'effets visuels (beaux plans du plongeon des oiseaux à la caméra subjective) et de quelques séquences choc prudemment distillées. L'opinion reste pourtant sceptique et la majorité des critiques assassines. (*M91P53*).

BIRDY

1984. Réal.: Alan Parker. Scén.: Sandy Kroopf, Jack Behr, d'après le roman de William Wharton. Int.: Matthew Modine, Nicolas Cage, John Harkins, Karen Young, Sandy Baron, Dolores Sage, Bruno Kirby, George Buck, Robert L. Ryan, James Santini, Ed Taylor. Prod.: Alan Marshall, Tri-Star Pictures/Delphi/AM Films. Distr.: Warner-Columbia Film. USA.

Revenu choqué de la guerre du Vietnam, Birdy vit prostré dans la cellule d'un hôpital psychiatrique, tandis que son ami Al essaie d'évoquer des souvenirs communs susceptibles de le tirer de sa torpeur. Avec une retenue dont on ne le croyait guère capable, Alan Parker brosse l'histoire d'une amitié poignante entre deux êtres que tout oppose, sinon le même désir d'échapper à leur médiocre environnement. Pour Birdy, cela se traduit par une fascination des oiseaux et un désir de s'envoler qui le poussent à une osmose progressive avec l'espèce, au point tantôt de se couvrir de plumes, d'expérimenter des vols hasardeux au moyen d'ailes de sa fabrication, ou de dormir nu dans une volière à l'exemple de ses canaris. Le vol dans ses rêves remplace même l'acte sexuel, suivant le schéma freudien bien connu, alors qu'il développe une faculté de projection astrale, comme l'illustre la fabuleuse séquence partant de la fenêtre de sa chambre pour imaginer le survol des environs et montrer le sordide décor de leurs jeux d'adolescents : les rues du quartier, l'alignement des taudis, le cimetière de voitures et encore la décharge publique. « *Ma vie rêvée devient aussi réelle que ma vie éveillée et je ne sais plus où commence l'une et où finit l'autre* » avoue Birdy, réfugié dans son imaginaire pour mieux se protéger de la fureur quotidienne. Emouvant, poétique, très lent, très contemplatif, fait de flashes-back et de retours incessants à la réalité, **Birdy** vaut surtout pour l'interprétation magistrale de Matthew Modine (Birdy) et Nicolas Cage, ce dernier, âgé de vingt ans à l'époque, passant la moitié du métrage le visage en grande partie caché sous les pansements, car son personnage revient blessé du Vietnam. Une œuvre magique et ambitieuse, dont la seule facilité concerne son final idyllique, mais tellement libérateur.

Birdy. *Le désir de s'envoler. Pour franchir les barreaux, mais aussi pour fuir sa vie quotidienne...*

Birds II. *C'est pas du jeu, la cible bouge tout le temps !*

Birth of The Wizard. *De l'art de la sorcellerie dans les programmes scolaires.*

BIRTH OF THE WIZARD

Eko Eko Azarak II, *ou* ***Wizard of Darkness****. 1993. Réal. et scén.: Shimako Sato. Int.: Wataru Shihodo, Hideyo Amamoto, Kimika Yoshino, Chieko Shiratori. Prod.: Yoshinori Chiba et Tomoyuki Imai. Japon.*

La Japonaise Shimako Sato tourne son premier film en 1992, **Tale of a Vampire**, inspiré à la fois d'Anne Rice et d'Edgar Poe, sorti chez nous en vidéo sous le titre **Vampire, d'amour et de sang**. Son second titre, **Eko Eko Azarak**, puise dans l'univers du manga, et peut-être aussi du côté de ***Buffy*** avec cette lycéenne douée de pouvoirs surnaturels sans cesse confrontée à des créatures maléfiques. Ce **Birth of the Wizard**, sélectionné au 15ème Festival Fantastique de Bruxelles, en 1997, propose la suite des aventures de la jeune Misa (Kimika Yoshino). Une équipe d'archéologues découvre, sur le site d'un village autrefois dévasté, le corps momifié d'une sorcière qui ne songe qu'à reprendre ses pratiques sataniques. Pour ce faire, elle décide d'investir le corps de Misa. La réalisatrice, d'après ses dires, tente de concilier gothisme et modernité, tradition et technique de pointe, romantisme et gore, dans cette série de films acclamés par la nouvelle génération nippone.

BISIKAN ARWAH

1988. Réal.: Jopi Burnama. Scén.: Jopi Burnama, d'après une histoire de Abdullah Harahap. Int.: Yoseph Hungan, Putri Salbiah, Muhammad Yusuf, Nina Karina, Lina Malesy, Tonny Yusuf, Pitrajaya Burnama, Joes Terpase. Prod.: Handi Muljono, PT Kanta Indah Film. Indonésie.

Grande consommatrice de cinéma de genre, action, guerre et policier, l'Indonésie sacrifie bien sûr au Fantastique, le plus souvent naïf et débridé, avec des péripéties extravagantes sans grand souci de crédibilité. Ainsi, les lettres du titre **Bisikan Arwah** se forment-elles à l'écran grâce aux éclairs verdâtres issus des yeux d'un serpent géant sorti du sol dès la première séquence. Il mord aussitôt un paysan qui se métamorphose en un être composite, mi-homme, mi-animal, doté d'une langue rétractile de plusieurs mètres, avec laquelle il étripe ou étrangle ses victimes, transformées parfois elles aussi en monstres du même acabit. L'exagération est de rigueur, le gore se porte bien, avec, autre constante du cinéma indonésien, le final romantique du monstre redevenu simple paysan étreignant sa promise, ceci malgré la menace du serpent gigantesque tout prêt à reprendre ses méfaits.

BISIKAN SETAN

1985. Réal.: BZ Kadaryono. Scén.: BZ Kadaryono, d'après une histoire de Raam Punjabi et BZ Kadaryono. Int.: Bagus Santoso, Yenny Farida, Leroy Osmani, Lia Waroka, Dina Mariana, Amoroso Katamsi, Doddy Wijaya, Baron Hermanto. Prod.: PT Parkit Films. Indonésie.

Frénésie indonésienne toujours, sur le thème typiquement asiatique de la jeune fille violentée revenant sous forme de spectre se venger de ses bourreaux. Avec ici l'intrusion d'intermèdes burlesques, car la malheureuse victime s'aperçoit qu'un malheur n'arrivant jamais seul, son fiancé à la trop courte mémoire s'empresse de lutiner ses copines au prétexte de sa mort prématurée. Le fantôme outragé profite ainsi de son invisibilité pour jouer quelques tours à la moins convenable des prétendantes, et la ridiculiser auprès de son entourage, puis, pas rancunière, se décide à aider l'infidèle dans ses matches de basket. De la rupture de ton en cascade avec, comme souvent, quelques séquence gore à l'occasion du châtiment de chacun des agresseurs.

LE BISON BLANC

***The White Buffalo**. 1976. Réal.: Jack Lee Thompson. Scén.: Richard Sale, d'après son roman. Int.: Charles Bronson, Jack Warden, Will Sampson, Kim Novak, Cara Williams, Clint Walker, Stuart Whitman, Slim Pickens, John Carradine, Shay Duffin, Ed Lauter. Prod.: Dino de Laurentiis. Distr.: S. N. Prodis. USA.*

L'inclusion du titre dans le bestiaire déjà bien garni du cinéma fantastique pourrait se discuter s'il n'était l'atmosphère quasiment onirique de cette aventure, par ailleurs brillante et visuellement très inspirée. Le chef indien invoque le grand manitou pour retrouver la trace du bison blanc ayant ravagé son village et tué Petite Lune, son enfant, tandis que Will Bill Hickok (Charles Bronson) rêve du même animal mythique et se décide à l'affronter pour vaincre ses démons intérieurs. Les deux guerriers se retrouvent bientôt en pleine nature, sur la piste gelée du monstre gigantesque, tantôt rivaux, tantôt complices. Ce beau film de Jack Lee Thompson reprend le thème alors à la mode de l'animal fabuleux chassé par les hommes, et sur **Le Bison blanc** plane à la fois l'ombre de **King Kong** (produit par le même De Laurentiis), des **Dents de la mer**, et surtout de **Moby Dick**, dans la façon dont le personnage de Bronson s'apparente au capitaine Achab en quête de sa fameuse baleine blanche. Thompson brosse un vieil Ouest atypique, avec son langage cru, ses putes, ses tueurs, ses rues embourbées, ses indiens vertueux, et ses vieux chercheurs d'or, plus clochards qu'aventuriers. Un décor sordide, soudain traversé de séquences saisissantes lors du passage de la bête, visions fantomatiques d'un être fabuleux, montré sous une lumière bleutée à la manière du futur **Razorback**, avec, là encore, des effets spéciaux de Carlo Rambaldi, constructeur du **King Kong** de 1976 (tout du moins pour ce qui concerne le mannequin géant, réutilisé l'année suivante pour **Rêve de singe**). Effets spéciaux mécaniques qui ne font qu'ajouter au surréalisme des apparitions de l'animal.

***Le Bison blanc**. L'animal légendaire dans un vieil Ouest atypique..*

DER BISS

1984. Réal. et scén.: Marianne Enzensberger. Int.: Marianne Enzensberger, Ulrike Buschbauer, Rosa Von Praunheim, Michael Shepard, Jorg Pfennigwerth, David Peel. Prod.: Marianne Enzensberger. Allemagne.

Marianne Enzensberger joue, écrit et réalise cette histoire de la malheureuse Sylvana (Marianne Enzensberger, donc) mordue par un vampire alors qu'elle se rend en villégiature au village de Greenwich. Elle rapporte le mal en plein Berlin et y sème aussitôt la contagion. A signaler que le David Peel au casting n'a rien à voir avec l'interprète principal des **Maîtresses de Dracula**. Après avoir abandonné le cinéma, il décède pour sa part en 1982, à l'âge de 62 ans.

BIT & PIECES

Vid.: Puzzle Sanglant. 1985. Réal.: Leland Thomas. Scén.: Leland Thomas et Michael Koby. Int.: S.E. Zygmont, Suzanna Smith, Brian Burt, Sheila Lussier, Tally Chanel, Devon Ward, Jeanine Ward. Prod.: Michael Koby, Leland Thomas, Richard Bansbach, The Celluloid Conspiracy. USA.

Une copie éhontée du **Sadique à la tronçonneuse** de Juan Piquer Simon (lequel se titre justement **Pieces** aux Etats-Unis), traversée d'un rien du **Maniac** de William Lustig et du **Captive Female** de Marc B. Ray. Le héros souffre d'un complexe œdipien dû à son enfance malheureuse, et s'ingénie à reproduire en chair et en os le corps de sa maman défunte, à la fois haïe et vénérée. Quelques complaisances érotiques, parfois d'une vulgarité exemplaire (comme la danse de jeunes éphèbes nus sous les yeux voraces d'une assemblée féminine), n'agrémentent guère ce pensum où l'on découpe hors champ les malheureuses dévêtues aux accords d'*Une Nuit sur le Mont Chauve*. Encourageant de son regard figé l'exécuteur, un mannequin grandeur nature représente la maman qui dicte de l'au-delà ses ordres directement dans la cervelle de son rejeton bien allumé. En quête de références, l'auteur tisse une atmosphère à la **Massacre à la tronçonneuse**, balaie les murs où trônent les nombreuses armes du tueur, insiste sur le cri des victimes... Hélas, rien n'y fait, personne n'y croit, surtout quand le lieutenant de police chargé de l'enquête se décide à convier l'héroïne, témoin de l'enlèvement d'une amie, en week-end amoureux, tandis que le tueur poursuit ailleurs sa sinistre besogne.

A BITE OF LOVE

*ou **Yi Yao O.K.** 1990. Réal.: Stephen Shin Gei Yin. Scén.: Tony Leung Hung-Wah, Cheng Siu-Keung. Int.: George Lam (Chi-cheung Lam), Tsui Siu-Keung, Rosamund Kwan Chi-lam, Norman Chu, Jeng Paak Lam, Chang Gan Wing. Prod.: Stephen Shin Gei Yin D & B Films, Dickson Poon. Hong Kong.*

A Bite of Love appartient à cette longue série de films de morts-vivants hong kongais, mêlant le plus souvent l'humour à l'action, dont les les plus beaux fleurons se titrent **Histoires de fantômes chinois**, **Kung Fu Zombie**, **L'Exorciste chinois**, ou encore **Mr. Vampire** et ses nombreuses suites. On utilise ici le sang d'un vampire captif pour traiter la maladie d'un chef de Triades sur le point de mourir. Lequel guérit miraculeusement, mais devient vampire à son tour. Face à lui, un bon vampire, George Lam (le conducteur d'ambulance de **Mad Mission**), qui par souci humanitaire et prophylactique se procure l'hémoglobine nécessaire à sa survie auprès de banques du sang : « *mais bon, pas de chèque, hein, tout en liquide* »...

BIZARRE, BIZARRE

***Roald Dahl's Tales of the Unexpected**. 1979 à 1988. Réal.: Paul Annett, Ray Danton, Peter Duffell, Alan Gibson, Gordon Hessler, Leo Penn, etc. Série TV. Scén.: Roald Dahl. Int.: José Ferrer, John Gielguld, Derek Jacobi, Julie Harris, Susan George, Joseph Cotten, Denholm Elliott. Prod.: John Rosenberg, Anglia Television. G.B.*

Série britannique, à la fois policière et fantastique, diffusée en France à partir de 1982. 112 épisodes de 25 minutes furent ainsi réalisés, présentant une intrigue mystérieuse au final toujours imprévisible. Roald Dahl présentait les premières histoires (à la manière d'*Alfred Hitchcock Presents* auquel ***Bizarre, bizarre*** ressemble beaucoup), remplacé par John Houseman dans les derniers épisodes. Quant aux vedettes invitées elles furent nombreuses, souvent habituées des productions fantastiques anglaises : Denholm Elliott, Julie Harris, Judy Geeson, Susan George, Joan Collins, Peter Cushing, etc.

BLACK BLOOD

*ou **Hak Huet**. 2000. Réal: Wong Chung. Int.: Michael Wong Man Tak, Gigi Lai Chi, Gabriel Harrison, Chatman To Man-Chat, Lam Suk Yan. Prod: Tony Leung Hung-Wah, Times Prods/Shut Doi Dung Gam Chai Chok Yau Haan Gung Shut. Hong Kong.*

Criblé de dettes, le mécanicien Solo kidnappe la fiancée de l'officier de police Manfus, espérant en tirer une rançon qui calmera ses créanciers. Durant l'enlèvement, il est la proie d'hallucinations. Manfus et le père de la jeune fille décident de ne pas porter plainte, Manfus tentant, avec son co-équipier Kau-chai, de négocier directement avec le kidnappeur. Manfus ne tarde pas à recevoir des messages télépathiques, comme si Celene, sa fiancée, tentait de lui faire savoir l'endroit où elle se trouve. Manfus prépare la rançon pour Solo, mais cette transaction est brutalement interrompue par un autre policier, qui procède à l'arrestation d'un malfaiteur sur les lieux mêmes où Solo avait fixé rendez-vous à l'inspecteur. Convaincu d'avoir été piégé, Manfus multiplie le montant de la rançon par dix. Mais, à chaque fois qu'il se trouve dans l'école déserte où Celene est retenue prisonnière, il éprouve de nouveau les mêmes hallucinations, et finit par se convaincre que le lieu est réellement peuplé de fantômes...

THE BLACK BOX

1915. Serial en 15 épisodes. Réal.: Otis Turner, d'après le roman de E. Phillips Oppenheim. Int.: Herbert Rawlinson, Frank Lloyd, Anna Little, William Worthington, Laura Oakley. Prod.: Universal. USA.

Serial du temps du muet mis en chantier par Universal, alors un des grands maîtres du genre, avec Pathé et Vitagraph. La mode en avait été lancée trois ans plus tôt grâce au succès de **What Happened to Mary**, avec Mary Fuller, tourné au rythme d'un épisode par semaine, aussitôt projeté, et au scénario imaginé, sous forme de concours, par les lectrices du magazine *Ladies World Magazine*. **The Black Box** offre pour sa part, et au fil de ses quinze épisodes, quelques éléments fantastiques avec l'apparition d'images dans un miroir, la présence d'un homme-singe, des séances d'hypnose, de transmissions de pensée, et même l'emploi d'une cape à rendre invisible.

***The Black Camel**. Bela Lugosi prédit l'avenir à Dorothy Revier : un gros succès au box-office...*

THE BLACK CAMEL

1931. Réal.: Hamilton MacFadden. Scén.: Barry Connors, Philip Klein. Int.: Bela Lugosi, Warner Orland, Sally Eilers, Dorothy Revier, Marjorie White, Victor Varconi, Robert Young, Richard Tucker, Dwight Frye, Murray Kinnel, Violet Dunn, Rita Roselle, Louise Mackintosh. Prod.: Twentieth Century Fox. USA.

Bela Lugosi incarne le voyant capable de lire le passé et l'avenir à travers sa boule de cristal dans cette aventure de la série des «Charlie Chan» flirtant parfois avec le Fantastique. Le héros des romans de Earl Derr Biggers apparaît au cinéma en 1929, à l'occasion du **Behind That Curtain** d'Irving Cummings, distribué alors en deux versions, muette et parlante, avec E.A. Park dans le rôle de Charlie Chan. Viennent ensuite **Charlie Chan Carries On** et ce **The Black Camel**, interprétés par Warner Oland, qui tournera une quinzaine d'aventures du détective chinois. Sydney Toler reprend le rôle vers la fin des années trente suite au décès de l'acteur, puis Roland Winters, en 1947, après celui de Toler. Plus tard, Charlie Chan apparaîtra épisodiquement sous les traits de Ross Martin (1971) et de Peter Ustinov (1981).

BLACK CAT

1959. Réal.: N.A. Ansari. Int.: Minu Kumtaz, Shammi, N.A. Ansari, Balraj Sanhi, Johnny Walker, Sheila Kashmiri. Prod.: Sippy Films. Indes.

Contrairement à ce que son titre évoque, le récit concerne les agissements d'un tueur à la double personnalité, type Jekyll et Hyde. Le réalisateur N.A. Ansari avait déjà livré quatre ans plus tôt un certain **Mangu** où l'élaboration d'un sérum permettait d'annihiler la volonté des cobayes pour ainsi les réduire en esclavage.

THE BLACK CAT

1941. Réal.: Albert S. Rogell. Scén.: Robert Lees, Fred Rinaldo, Eric Taylor, Robert Neville, d'après Edgar Allan Poe. Int.: Basil Rathbone, Hugh Herbert, Gale Sondergaard, Bela Lugosi, Anne Gwynne, Alan Ladd, Broderick Crawford. John Eldredge, Claire Dodd, Gladys Cooper. Prod.: Universal. USA.

Universal s'applique au remake du même titre tourné en 1934 avec le duo Boris Karloff/Bela Lugosi. Mais au seuil des années quarante, la mode évolue et la comédie pointe le bout de son nez, sitôt oubliés les grands classiques du genre. Le nom d'Edgar Poe sert en outre de prétexte, car il s'agit plutôt d'une intrigue policière dans un décor de film d'épouvante utilisant tous les vieux trucs nécessaires à maintenir l'ambiance. Château lugubre perché sur un sommet, portes grinçantes, murs coulissants, nuit d'orage, miaulements plaintifs de chats dans les couloirs et téléphone en panne, ce qui n'arriverait plus aujourd'hui avec nos portables. Bela Lugosi, déjà vieillissant à l'époque, a beau charger le trait de son personnage de gardien du château persuadé qu'il possède les neuf vies du chat, le fantastique n'effraie guère et la comédie poussive n'amuse pas davantage.

***The Black Cat** (version 1941). Bela Lugosi, encore très marqué par son rôle.*

THE BLACK CAT

1965. Réal. et scén.: Harold Hoffman, d'après Edgar Allan Poe. Int.: Robert Frost, Robyn Baker, Sadie French, Annabelle Weenick (Anne McAdams), Nelson Spencer, Bill Thurman, George R. Russell, Scotty McKay. Prod.: Patrick Sims, Hemisphere Pictures, Inc./Falcon International. USA.

Sous un slogan publicitaire ravageur, « *The terrifying power of the black cat destroyed their lives* », Harold Hoffman se livre, mine de rien, à une adaptation plus fidèle à Edgar Poe que celle réalisée trois ans plus tôt par Roger Corman dans son **Empire de la terreur**. Robert Frost y incarne le héros sombrant peu à peu dans l'alcoolisme, meurtrier de son épouse mais bientôt confondu, à la fois par ses remords et par la ruse d'un chat noir attaché à sa perte pour venger la torture et la mort d'un premier animal. Il s'agit d'un thème récurrent chez Edgar Poe, où le narrateur décrit souvent le plaisir lié au mal, cette fameuse «perversité de la raison déraisonnable», suivi aussitôt d'un sentiment de forte culpabilité (due à la foi catholique de la plupart des héros), avec enfin le besoin inconscient d'avouer son crime pour subir le châtiment mérité. Une structure typiquement freudienne avant Freud, aisément décelable dans des contes comme *Le Chat noir*, bien sûr, mais aussi *Le Cœur révélateur* et surtout *Le Démon de la perversité*.

BLACK CHRISTMAS

*ou **Silent Night, Evil Night**, ou **Stranger in the House**. 1974. Réal.: Bob Clark. Scén.: Roy Moore. Int.: Keir Dullea, Olivia Hussey, Margot Kidder, John Saxon, Art Hindle, James Edmond, Douglas Mc Grath, Andrea Martin, Marian Waldman, Lynne Griffin. Prod.: Film Funding, Vision IV, Famous Players, Canadian Film, Development Corp. Canada.*

Après un **Children Should'nt Play with Dead Things** réalisé durant sa période estudiantine, et fortement inspiré de **La Nuit des morts-vivants**, même s'il le parodie, le cinéaste Bob Clark signe ce psycho-killer bien dans le ton des actuelles et analogues productions américaines. En pleines fêtes de Noël, un mystérieux personnage s'introduit dans une pension pour étudiantes et les supprime tour à tour, ponctuant ses meurtres d'appels téléphoniques où il débite des obscénités sur le ton rauque d'une Linda Blair possédée par le démon. Clark suit l'assassin à la caméra subjective, le gratifiant d'un souffle asthmatique à la traque de ses victimes, et fait monter le suspense nous conduisant en toute beauté sur une fausse piste. Car, c'est surtout le final qui surprend quand, toutes affaires réglées, du moins le croit-on, le réalisateur nous montre le véritable assassin, toujours en caméra subjective, surveiller les lieux réfugié dans sa cachette inaccessible, en toute impunité. Impressionnant et immoral en plus !

BLACK CIRCLE BOYS

1997. Réal. et scén.: Matthew Carnahan. Int.: Eric Mabius, Scott Bairstow, Dee Wallace Stone, Donnie Wahlberg, Chad Lindberg, Heath Lourwood, David Newson, Bruce Burkharstsmeier, John Doe, Matt Dotson, Victor Morris, Phillip Roth, Mark Berry. Prod.: David Grace, Lysa Hayland, A-Pix Entertainment, Inc. USA.

La bande de jeunes ados sur fond de pentagramme de l'affiche originale laisse assez bien augurer du remake de **Dangereuse alliance** auquel on peut s'attendre. Shane Carver (Eric Mabius, le futur héros de **The Crow : Salvation**, dernier opus en date de la série) dirige en effet une confrérie de satanistes pratiquant l'occultisme et les sacrifices rituels. Scott Bairstow (actuellement dans la série ***Harsh Realm***) incarne pour sa part Kyle, nouveau venu à l'école et fraîchement traumatisé par le décès de son frère. Désireux de s'étourdir, il se laisse enrôler dans le groupe et séduire par Shane qui lui vante les activités de la secte, basées sur le plaisir, la drogue et le pouvoir exercé sur les autres. Heureusement, la belle Chloe (Tara Subkoff, la collégienne d'**American Pie**) saura lui indiquer la voie du repentir. Basée sur une histoire réelle, précise le générique, ce qui devient décidément une habitude...

THE BLACK COIN

1936. Réal.: Albert Herman. Serial en 15 épisodes. Scén.: Dallas M. Fitzgerald, George M. Merrick, Eddie Granemann, Albert Herman, Bob Lively. Int.: Ralph Graves, Dave O'Brien, Constance Bergen, Matthew Betz, Ruth Mix, Robert Frazer, Robert Walker, Bryant Washburn. Prod.: Louis Weiss, Weiss Productions, Inc. USA.

Un serial d'aventures en quinze épisodes produit par les frères Weiss (Louis et Max) aux talents souvent jugés incertains (**The Clutching Hand**, **Jungle Menace**, **The Secret of Treasure Island**), mais toujours soucieux d'apporter dans leurs péripéties hebdomadaires de l'action, du mystère, de l'exotisme, assortis de quelques éléments fantastiques. Ici, une pièce en argent fondue au moyen-âge (« the black coin ») transmet des pouvoirs secrets à ses propriétaires successifs à travers le temps, tandis que les protagonistes se disputent sans fin un « Mac Guffin » d'une importance sûrement capitale si l'on se réfère à la frénésie des personnages.

BLACK DEVIL DOLL FROM HELL

1984. Réal. et scén.: Chester Novell Turner. Int.: Shirley L. Jones, Ricky Roach, Chester Tankersley, Marie Sainvilvs, R. Obie Dunson, K. Turner (voix de la poupée). Prod.: Chester Novell Turner. USA.

Une jeune femme acquiert une étrange poupée, genre celle du sketche *Amelia* de **La Trilogie de la terreur**, dans une non moins étrange boutique, genre celle de **Gremlins**. Aussitôt parvenue à domicile, celle-ci s'anime, et même des plus mauvaises intentions, car elle adore surveiller la jeune femme sous la douche et rêve de se la dégringoler purement et simplement. Toutes implications érotiques exceptées, on découvre dans ce film au modeste budget, et tourné en vidéo, le thème de départ du **Jeu d'enfant**, écrit et réalisé par Tom Holland quatre ans plus tard.

BLACK DRAGONS

1942. Réal.: William Nigh. Scén.: Harvey H. Gates. Int.: Bela Lugosi, Bernard Gorcey, Irving Mitchell, Joan Barclay, Clayton Moore, Joseph Eggenton, George Pembroke, Bob Frazer, Robert Fiske. Prod.: Sam Katzman, Jack Dietz, Monogram. USA.

A travers cette délirante histoire ouvertement propagandiste, Sam Katzman, l'un des producteurs les plus grippe-sous d'Hollywood, se décide juste après l'attaque de Pearl Harbor (7 décembre 1941) à prendre une sanglante revanche, cinématographique tout du moins. Bela Lugosi y est le Pr. Melcher, un

***Black Dragons**. Bela Lugosi traître à sa patrie !*

nazi bon teint, opérant dans sa clinique une armada d'espions japonais, les fameux « Black Dragons », afin d'en faire la réplique d'industriels américains pour ainsi lutter de l'intérieur. La scène la plus incroyable de ce film fou intervient quand le toubib, mal récompensé de ses efforts, se retrouve emprisonné par les Nippons et découvre son compagnon de cellule sous l'apparence d'un autre Lugosi parfaitement glabre, alors que lui porte barbe et moustache. Ses talents scientifiques et une petite trousse de chirurgie conservée par miracle lui permettent alors de se faire passer pour l'autre et s'échapper. Mais cette opération, relevant plus du simple rasage que de la médecine, ne vaut pas cette scène fabuleuse où le même Bela Lugosi salue une assemblée de Japonais d'un énergique «*Heil Hitler !*» et qu'on lui rétorque un non moins vigoureux «*Banzai*» !

BLACK FOREST

1954. Réal.: Gene Martel. Scén.: Joe Liss, Irve Tunick. Int.: Akim Tamiroff, Peggy Ann Garner, Gordon Howard. Prod.: Gene Martel et Burt Balaban. Princess Pics. USA.

Une adaptation inavouée des célèbres **Chasses du Comte Zaroff** où l'on traque et abat les hommes dans une jungle de pacotille. La même année, Gene Martel et son complice Burt Balaban imitaient sans vergogne **Le Jour où la Terre s'arrêta** dans leur très fauché **The Stranger of Venus**. Une habitude !

***Blackheart Monster Smasher**. Des monstres génétiques issus des éprouvettes du docteur Mortas.*

BLACKHEART MONSTER SMASHER

2000. Réal.: Erik Canuel. TV. Scén.: Robert Engels. Int.: Robert Bogue, Christopher Heyerdahl, Jay Baruchel, Kenneth Welsh, Karen Elkin, John Novak, Vlasta Vrana. Prod.: Richard Donner, Lise Abastado, Telescene Film Group. USA.

Matthew Blackeart ne plaisante pas. Conçu durant la Seconde Guerre Mondiale par un certain Dr. Franken, il se compose de morceaux de cadavres de soldats, dont la mémoire cellulaire continue d'agir à travers chaque partie de son corps. Cryogénisé vers la fin des hostilités, il renaît de nos jours pour affronter les vilaines créatures du Dr. Mortas, soudoyant la classe politique, dirigeant en sous-main les forces de police, intimidant la presse et menaçant ses victimes à la tête de sa horde de monstres, vampires, loups-garous, zombies et autres horreurs non identifiées. Les maquillages sont très chargés, l'action permanente, les effets nombreux et la tentation d'égaler le succès de ***Buffy contre les vampires*** assez flagrante, notamment à travers les personnages des deux teenagers interprétés par Jay Baruchel et Karen Elkin.

IMPACT

LE BAISER DU DRAGON

FIST OF LEGEND

IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE

JET LI

L'été du dragon

CANNES 2001

sélection officielle

Une fois n'est pas coutume, au milieu des films d'auteur habituels qui monopolisent généralement les différentes sélections, on pouvait voir au dernier Festival de Cannes les nouveaux titres de David Lynch (voir page 12), d'Abel Ferrara, des frères Coen, ainsi que LES LARMES DU TIGRE NOIR, un sublime ovni thaïlandais qui en a cloué plus d'un à son siège. Quant au Marché, c'est encore la Thaïlande qui a frappé avec le démentiel BANG RAJAN.

'R XMAS
(Un Certain Regard)

Abel Ferrara n'a plus rien à dire. C'est un constat effroyable mais qui, soyons honnêtes, nous pendait au nez depuis **The Blackout**. Et pourtant, l'espoir portait ici sur un **'R Xmas** au titre, au sujet et au casting plus que prometteurs. **'R Xmas**, soit Our Christmas (Notre Noël), se situe dans le New York de la fin de l'année 1993. Ferrara y suit le quotidien d'un couple de dealers dont on ne connaîtra jamais les noms. Lors d'un rendez-vous d'affaire, le mari (incarné par Lillo Brancato, le fils de De Niro dans **Il était une fois dans le Bronx**) est enlevé. Le kidnappeur (Ice T, voleur de scènes) oblige sa femme (Drea De Matteo des ***Sopranos***) à apporter une forte somme d'argent — qu'ils ne possèdent pas. Sous la pression constante (le kidnappeur la convoque toutes les vingt minutes), elle fait le tour de ses amis mais c'est Noël et personne ne répond à l'appel. Il faut faire vite pourtant...
Ce faible pitch constitue en soi un script complet qui ne s'étoffe vaguement que lors de l'apparition de deux cartons (un au début du film, l'autre à la fin) précisant le contexte politique de l'époque. On ne sait pas vraiment si le réalisateur a tenté ici de faire une œuvre politisée ou, au contraire, de tendre vers le drame d'une famille qu'il semble bien connaître. Dans un cas comme dans l'autre, c'est raté puisqu'on devine difficilement les opinions de Ferrara (pour ou contre le système du maire de la Grosse Pomme, Guliani ?) et qu'il offre un regard neutre sur ses protagonistes qu'il tente pourtant, sans jamais y parvenir, d'ériger en martyrs. Pour son retour à New York, Ferrara choisit donc la facilité et se plante sur toute la ligne. Dernier espoir : la préquelle de **King of New York** où Mark Whalberg reprendra le rôle de Christopher Walken.

Lillo Brancato & Ice T dans 'R Xmas.

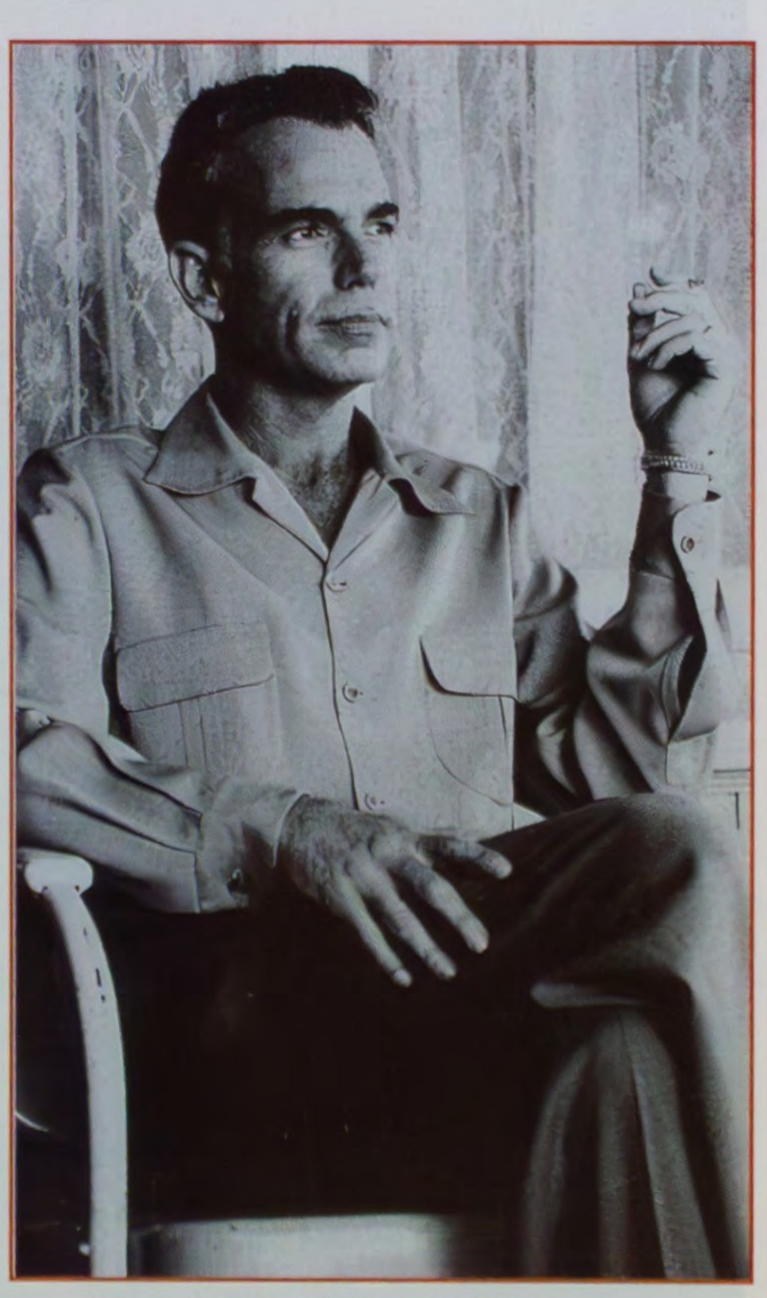
LES LARMES DU TIGRE NOIR
(Un Certain Regard)

Le réalisateur thaïlandais Wisit Sasanatieng est le premier surpris que son film soit montré au Festival de Cannes. **Les Larmes du tigre noir** se présente pourtant comme un digest d'images truffées de références et donc propices à faire le voyage. On y retrouve du Sergio Leone, du Sam Peckinpah, du Sam Raimi (des séquences entières de **Mort ou vif**) ou encore les influences décomplexées du cinéma indien, notamment en ce qui concerne le romantisme de son histoire, celle d'un jeune homme qui s'est juré de travailler dur pour pouvoir épouser sa promise. De retour au village, il apprend le décès de son père et décide de rejoindre le gang local pour venger la mort de celui-ci. Un hommage également à une certaine forme de cinéma thaï disparu dans les années 60, un cinéma naïf qui puisait sa force dans les cinématographies du monde entier pour en ressortir les éléments les plus populaires. Forcément axé grand-public, **Les Larmes du tigre noir** reste une claque visuelle que certains comparent à du Baz Lhurmann. On est pourtant loin de **Moulin Rouge** puisque Wisit Sasanatieng connaît son métier (formé à l'école de la pub) et ne s'emmêle pas les pinceaux dans son découpage.

Les Larmes du tigre noir

Coloré, rythmé et très attachant, Les Larmes du tigre noir affiche ouvertement sa naïveté exacerbée et c'est là ce qui fait sa fraîcheur immédiate. Il n'est cependant pas certain que ce cocktail détonnant de violence et de romantisme puisse traverser l'épreuve du temps. Autant en profiter tout de suite. Sortie prévue pour l'automne prochain.

THE MAN WHO WASN'T THERE
(Compétition officielle)



Billy Bob Thornton dans The Man Who Wasn't There.

Dix ans après la Palme d'or de **Barton Fink** et seulement un an après **O'Brother**, les frangins Coen reviennent à Cannes avec ce film noir qui témoigne à nouveau de leur bonne santé cinématographique après le paresseux **Big Lebowski**. On reste en terrain connu puisqu'on retrouve ici leur rigueur quasi-mathématique du cadre, leur habituelle déconstruction narrative et leur désir de se frotter au cinéma avec lequel ils ont grandi. **The Man Who Wasn't There** se situe en 1949 et raconte l'histoire d'Ed Crane (Billy Bob Thornton), coiffeur taciturne d'une petite ville de Californie, qui entreprend de faire chanter le richissime amant de sa femme et se retrouve pris dans une spirale meurtrière lorsqu'il va, par réflexe, éliminer ce dernier. Dès lors, toute sa morne existence s'en retrouve chamboulée.
Affichant au premier abord une sorte de cynisme qui se révèle être au fur et à mesure une tentative fructueuse d'humaniser leur personnage principal, les Coen ne se perdent jamais dans la complexité de leur histoire. Tourné dans un noir et blanc somptueux, dont les silhouettes rendent immédiatement hommage aux John Huston, Michael Curtiz et autres Fritz Lang des années quarante et cinquante, **The Man Who Wasn't There** n'aura récolté que le Prix de la mise en scène. Ce n'est pas rien mais cela reste finalement assez peu pour couronner le travail en finesse des frangins les plus rigoureux et les plus novateurs du panorama américain actuel.

Stéphane MOÏSSAKIS

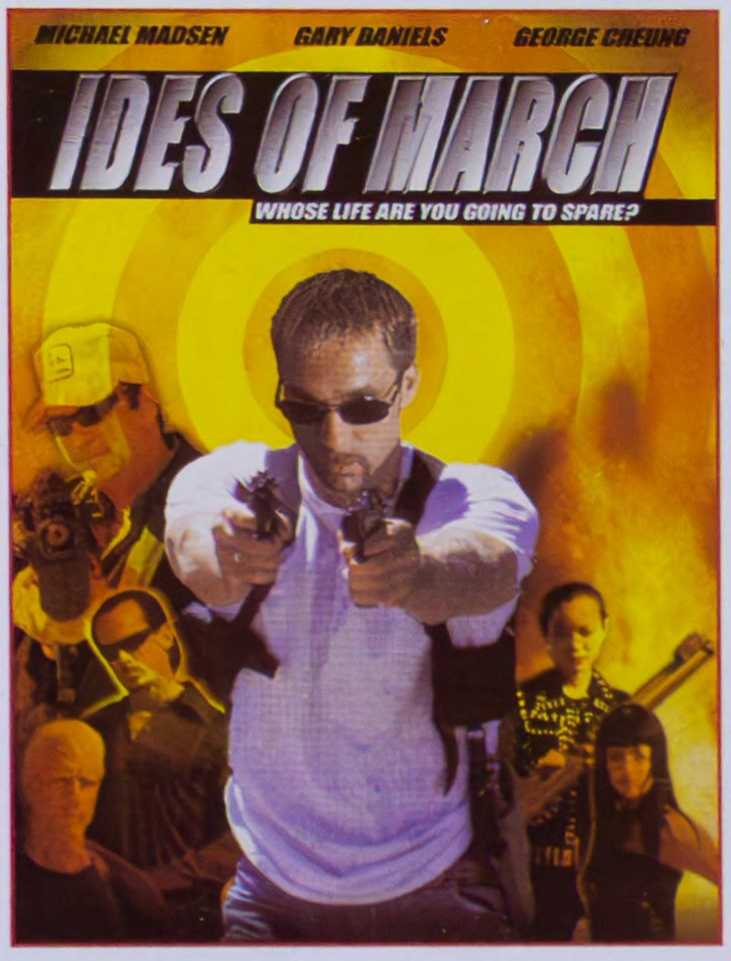
marché du film

Comme chaque année, le Marché du Film brassait de la série B au kilo, à tel point qu'il aurait été facile d'en faire une indigestion. Surtout que la quantité l'emporte souvent sur la qualité. Morceaux choisis...

La meilleure surprise de ce Marché 2001 était sans aucun doute de constater que le Capitaine Strong a survécu à ses premières aventures débiles et ratées puisqu'il est (déjà !) de retour dans **Queen's Messenger 2**, pour lequel le réalisateur Mark Roper cède la place à Darrell James Roodt (**Territoire interdit**). Toujours aussi souriant, Gary Daniels reprend du service et s'en va cette fois en Afrique du Sud pour mettre une branlée au terroriste allemand Hermann, qui complote d'assassiner le Président. En changeant de réalisateur, on aurait pu penser que cette suite ne conserverait ni l'humour involontaire ni l'amateurisme qui faisaient tout le charme du premier. Mais Darrell James Roodt s'en sort très bien, se montre au moins aussi incompétent que Mark Roper et accouche d'un film d'une niaiserie hilarante.

Gary Daniels était également à l'affiche de **Ides of March**, un western moderne signé Darren Doane pour Giants Entertainment. Tueur implacable travaillant pour le compte de George Cheung (**Rush Hour**), Gary Daniels fait preuve de faiblesse et laisse filer un de ses contrats. Ce qui n'est pas pour plaire à son employeur, qui dépêche une armée de mercenaires à ses trousses, pour un règlement de compte à OK Corral sous forme de gunfights aériens. Série B musclée, **Ides of March** vaut surtout pour les apparitions d'un Michael Madsen de plus en plus bouffi et coiffé d'un chapeau de cow-boy à la JR Ewing ! Toujours pour les mêmes producteurs, Michael Madsen rempile dans **Outlaw**, réalisé par l'acteur Bo Svenson, et dans lequel il joue un tueur à gages employé par un mafieux pour retrouver et dessouder l'assassin de son père. Banal et mou du genou, **Outlaw** fait preuve d'un intérêt très limité, ne serait-ce sa galerie de seconds couteaux parmi lesquels on retrouve Jeff Fahey, William Forsythe et Martin Kove.

Dans le même genre, **Downward Angel** de Kevin Lewis semble avoir été fait uniquement pour profiter de la soudaine notoriété de son interprète principal, Matt Schulze, bientôt dans **The Fast and The Furious** et **Blade 2**. L'histoire est tellement classique qu'elle vaut à peine un résumé : John Hunter s'est juré de mettre la main sur le meurtrier de ses parents policiers. Il infiltre ainsi la bande du redoutable Herod pour qui il exécute la sale besogne. C'est alors qu'il croise Gillian, ravissante et envoûtante call-girl au service du même employeur, comme par hasard très



impliqué dans la mort des parents de John. Niveau scénario, **Downward Angel** flirte donc avec le niveau zéro. Mais il se rattrape par son ambiance, foncièrement déprimée, et amuse occasionnellement lors d'une scène délirante où le très méchant Herod cogne comme un bourrin sur le cadavre d'un concurrent qui fait office de punching-ball.

Ancien président de P.M. Entertainment, George Shamieh a depuis monté sa propre société, American Cinema International, dont le premier film est agréablement divertissant. Réalisé par le scénariste Terry Cunningham, **The Elite** est une sorte de sous-James Bond où l'intégralité du budget semble avoir été confié à l'artificier tant ça pète dans tous les sens. Cinq enfants sortis vivants de l'explosion d'un avion suite à un acte terroriste qui a coûté la vie à leurs parents sont formés par le gouvernement pour devenir de supers-espions. Leur nouvelle mission les confronte à l'ennemi du capitalisme américain, Jurgen Prochnow, qui rêve d'envoyer ses têtes nucléaires sur un important congrès d'hommes politiques. Mélange assez équilibré d'action et de comédie, **The Elite** se paye en guest-star la toujours très belle Robin Givens (**Rage in Harlem**).

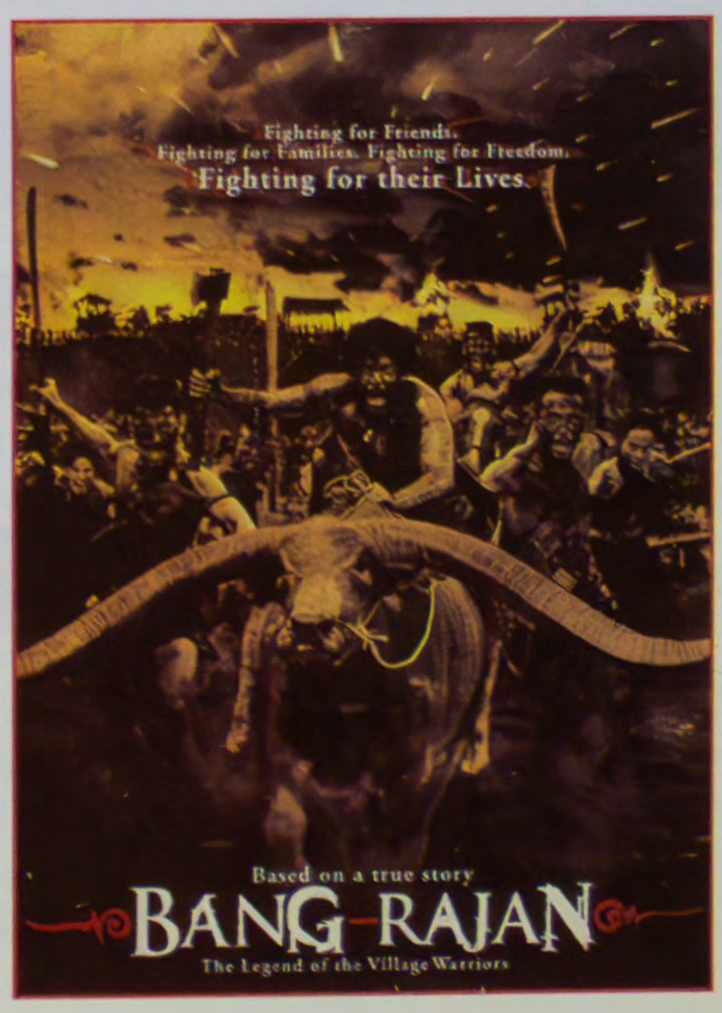
Malgré des débuts furieusement bis avec **Hot Boyz** et **No Tomorrow**, la société No Limit Films du rappeur Master P se lance désormais dans des projets plus sérieux et ambitieux qui ne servent plus seulement à vendre son catalogue de disques. Réalisé par John Luessenhop, **Lockdown** se concentre sur trois amis d'enfance envoyés à tort en prison pour le meurtre d'un policier. Une fois arrivés au pénitencier, chacun s'associe à une bande rivale et les tensions commencent à monter. Et **Lockdown** de s'intéresser aux concepts de loyauté et de solidarité, de montrer à grand renfort de scènes d'une violence inouïe à quel point il est dur de survivre dans un tel environnement. Parfaitement maîtrisé, **Lockdown** réunit Richard T. Jones, Bill Nunn, Andrew Divoff, Clifton Powell, Anthony Boswell et bien entendu Master P, qui s'est réservé le rôle de Clean-Up, le gangster le plus redouté du mitard.

Damien GRANGER

rences convergentes par son parti pris esthétique. **Bang Rajan** relate un événement majeur de l'histoire du peuple thaïlandais. Au XVIIIème siècle, alors que la colonisation birmane bat son plein, un petit village résiste à l'invasion et tente coûte que coûte de garder son indépendance. Ce village se nomme Bang Rajan et les hommes qui l'habitent ont décidé de livrer une farouche bataille qui se finira dans un bain de sang.

L'énorme réussite du film résulte du fait que le cinéaste s'attarde sur des personnages très écrits, et sur leur implication dans l'histoire. Dès lors, la puissance des batailles n'en est que plus viscérale. Si effectivement l'utilisation d'une caméra à l'épaule peut rappeler le travail de McTiernan ou encore celui de Tsui Hark, cette étiquette reviendrait pourtant à conférer au film un radicalisme visuel que le cinéaste thaï ne revendique pas. Si radicalisme il y a, il se situe plus volontiers dans le message politique, antimilitariste au possible. Un message renforcé par le réalisme tribal des affrontements qui touchent directement le cœur des spectateurs pour ne plus le quitter, longtemps après la projection. Il n'est pas dit que **Bang Rajan** ne trouve aucun distributeur en France puisque le film, qui a déjà cônnu les honneurs du Festival asiatique de Deauville, a retourné pas mal d'acheteurs potentiels au marché du film et s'est positionné comme l'un des événements de l'année. On croise les doigts...

S.M.



coup de cœur

BANG RAJAN

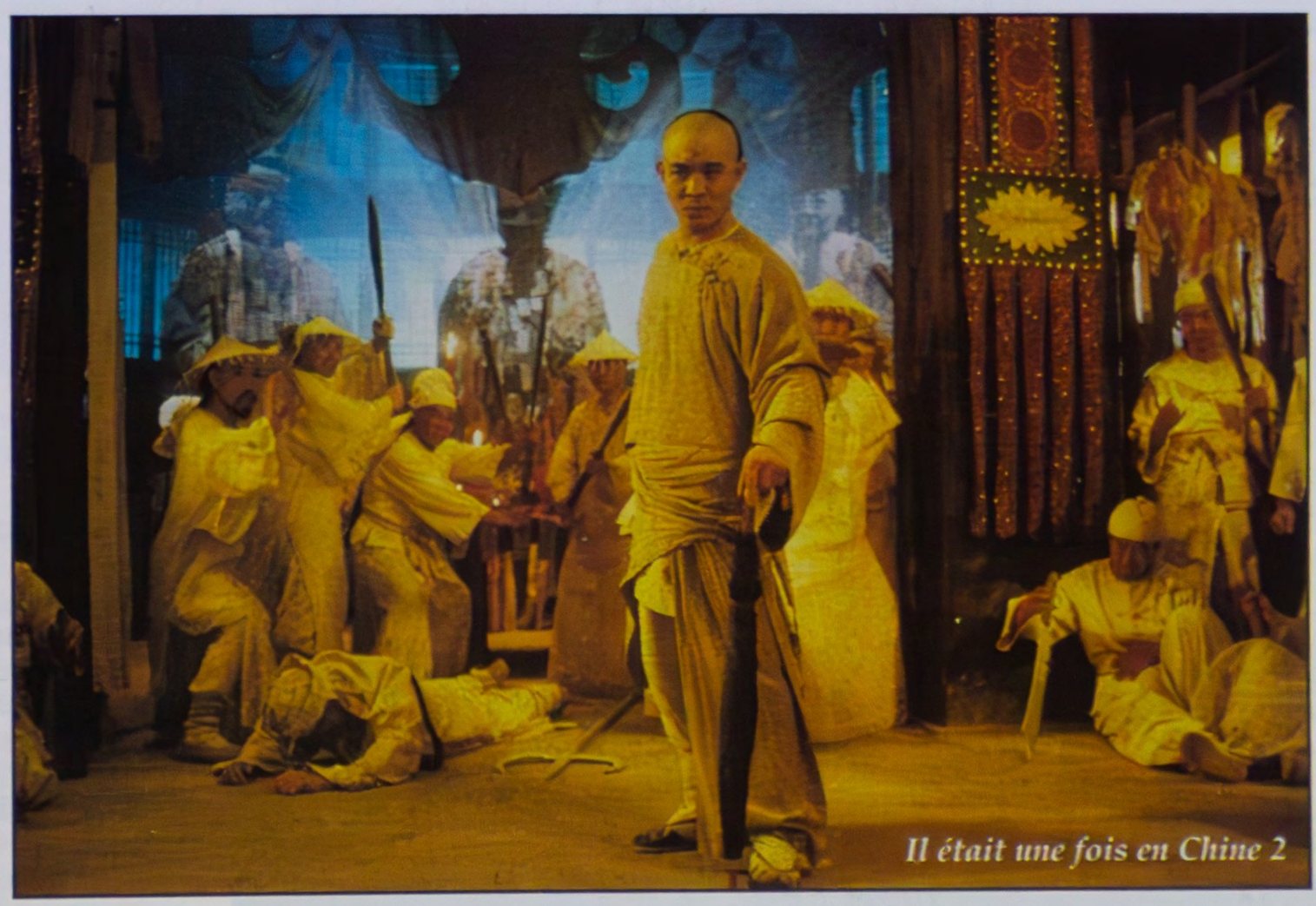
(Marché du Film)

On parle de **Braveheart**, **Ran**, **Le 13ème guerrier**, **L'Âme des guerriers** ou encore **The Blade** de Tsui Hark pour donner une idée de la grosse baffe émotionnelle qu'est **Bang Rajan**. Ce qui serait finalement assez réducteur même si le film de Thanit Jitnukul se rapproche assez de ces réfé-

JET LI
L'ÉTÉ DU DRAGON

Fist of Legend

Le Baiser du Dragon



Il était une fois en Chine 2

Véritable star sur le continent asiatique depuis plusieurs années, Jet Li suit la trace de Jackie Chan en aspirant aujourd'hui à une forme de mondialisation de son statut. Le public américain a déjà succombé au charme de cet artiste martial émérite grâce au producteur Joel Silver, qui le fit tourner dans L'ARME FATALE 4 où il volait sans trop de peine la vedette au duo Mel Gibson/Danny Glover, puis dans ROMÉO DOIT MOURIR, une première erreur de parcours pour le nouveau prodige de l'actionner. Ce qui n'ombrage pas pour autant sa carrière ou son image. D'ailleurs, cet été, en France, Jet Li sera présent sur plusieurs fronts. Au cinéma d'abord, à partir du 13 juin, pour la sortie de FIST OF LEGEND. Avec Gordon Chan et Yuen Woo-Ping aux commandes, ce remake du classique de Bruce Lee, LA FUREUR DU DRAGON, est considéré à juste titre comme le meilleur film de Li. Le 1er août, la star reviendra faire un tour dans les salles obscures avec LE BAISER DU DRAGON. C'est une production Luc Besson qui s'annonce jouissivement explosive, mais c'est surtout LE film pour lequel Jet Li a refusé MATRIX 2 et 3 ! Enfin, vous pourrez profiter de Jet Li chez vous, dans votre salon, puisque sortent en DVD les deux premiers IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE, chefs-d'œuvre de Tsui Hark dont le personnage central, Wong Fei Hung, aura aidé son interprète à devenir au moins aussi mythique que lui.

Damien GRANGER

JET LI
L'ÉTÉ DU DRAGON

LE BAISER DU DRAGON

Alors qu'il triomphe aux États-Unis, l'ami Jet Li s'est mis en tête de faire un film français. Il n'opte cependant pas pour le psycho-drame relou puisqu'il fait équipe avec Luc Besson, bien connu pour sa propension à faire péter les décors de notre belle contrée. LE BAISER DU DRAGON arrive donc à point nommé pour faire oublier l'horripilant ROMÉO DOIT MOURIR et nous faire patienter avant son prochain projet, THE ONE, un film fantastique où il combattra plusieurs de ses doubles dans des dimensions parallèles. Du tout cuit !

Un empire. Luc Besson est en train de se monter un empire. À travers sa nouvelle boîte surnommée Europa, il s'attaque, sans avoir l'air d'y toucher, au monopole américain. Si l'expérience 1B2K (la structure américaine qu'il a montée avec Mathieu Kassovitz et Jan Kounen) n'a jusqu'ici mené nulle part, son nouveau bébé risque de chambouler quelque peu la donne actuelle qui semble imposer la cinématographie américaine dans le reste du monde. A priori, **Yamakasi** et **15 Août**, les deux premières productions estampillées du sceau de sa nouvelle société, ne payent pas de mine. Ce sont des titres difficilement vendeurs sur le terrain adverse, habitué à plus de bruit et de fureur. Mais les choses changent : « *L'avantage, c'est que l'on produit ce qu'on aime* ». Et Besson n'est pas un mec difficile... Il sait ce qu'il aime. Pour avoir, pendant un temps, représenté le cinéma de genre français quasiment à lui tout seul, avant que n'arrivent les Gans, Kasso ou Kounen, il est le premier à avoir tenté de mettre les USA à genoux. **Le Cinquième élément**, quoi qu'on en pense, est le premier film de genre français à s'être payé des allures de blockbuster à l'échelon mondial (300 millions de dollars de recettes, ce n'est pas rien !). Déjà à l'époque, il réclamait une part du gâteau. Forcément, le démarrage en douceur d'Europa étonne. Il cacherait même quelque chose. Un gros morceau qui ne va pas tarder à montrer les dents...

Roméo doit vraiment mourir

L'annonce, l'été dernier, a un peu fait l'effet d'une blague : Jet Li, le Jet Li que l'on suit depuis ses premiers boutons d'acné (et ses premiers coups de lattes !) à Hong Kong, vient de signer pour faire un film d'arts martiaux avec Luc Besson. À l'époque, il semblait même prévu que ce soit le réalisateur qui se colle derrière la caméra. Si l'idée fait fantasmer les Américains, qui considèrent Besson au même titre qu'un Kurosawa, les fans de la première heure (ceux de Jet, hein !) font la gueule. Mais tout ça, c'était bien avant que le cas **Roméo doit mourir** n'atterrisse en salles. Deuxième production américaine starring Jet Li (après **L'Arme fatale 4** où papy Donner n'arrivait pas à cadrer les coups du bad guy), **Roméo doit mourir** transforme sa vedette en véritable pantin désarticulé, incapable de se dépatouiller d'un script foireux et d'une mise en forme carrément hallucinante de laideur pour une prod' de ce standing. Une énorme erreur de parcours qui ressemble vraiment, pour le coup, à une blague, et à laquelle il faut remédier. Le principal intéressé en est d'ailleurs le premier conscient : « *Mes fans de la première heure n'aiment pas* ***Roméo doit mourir****. Ils trouvent l'histoire assez mauvaise. Pour eux, elle manque d'action. Ils pensent aussi que les combats ne sont pas aussi bons que ceux que j'exécutais à Hong Kong. Mais ceux qui m'ont découvert avec* ***L'Arme fatale 4*** *apprécient le film* ». Malgré ces propos amers, Li ne se jette pas sur les propositions les plus alléchantes. Celle par exemple de jouer Chow Yun Fat dans **Tigre et dragon** ou encore un rôle dans les séquelles back-to-back de **Matrix**. À la place, il préfère rencontrer Besson et lui proposer un pitch que ce dernier va remanier à sa sauce.

Accusé à tort de meurtre, Jet Li va devoir prouver son innocence.

Besson passe la caméra

Le Baiser du dragon n'est pas un projet longuement mûri. Comme ses homologues US, le Besson producteur possède ses habitudes. Et il a surtout le pouvoir de les assouvir. Tout va donc très vite. Besson s'associe à nouveau à Robert Mark Kamen, son co-scénariste du **Cinquième élément** et ils livrent ensemble un script qui satisfait tout le monde, et ce dans les plus brefs délais. Le projet est annoncé comme un croisement entre **Léon** et **Fist of Legend** et la date de tournage est prévue pour le 25 septembre 2000. Il faut donc trouver les stars qui vont accompagner Jet Li dans son nouveau périple. Bridget Fonda est la première à accepter : « *Luc voulait me voir au sujet de son nouveau projet. Il n'avait aucun script. Mais j'ai accepté tout de suite parce que pour moi, les personnages féminins de Luc sont vraiment formidables ! Et Jet Li, quel artiste ! Ce qu'il fait, c'est vraiment de la poésie en mouvement et croyez-moi, j'ai grandi en admirant Bruce Lee. Comment dire non à une telle proposition ?* ». En collaborateur de longue date (déjà sur **Nikita**), Tcheky Karyo accepte aussi de jouer dans **Le Baiser du dragon**. Le financement est bouclé en trois mois et la date de tournage sera respectée. Néanmoins, la rumeur annonçant Besson en tant que réalisateur n'est pas fondée pour autant. Le néo-nabab jette son dévolu sur Chris Nahon, un artisan qui vient de la pub et du clip. Pour ce dernier, il est question de faire « *un putain de film ! Un vrai blockbuster !* ». Ce qui cadre finalement assez bien avec l'idée de monopolisation mondiale du marché émise par Luc Besson.

Un combat qui renvoie autant aux classiques du kung fu qu'aux jeux vidéo à la Tekken.

Jet Li, un flic hong kongais en mission à Paris. La PJ n'en est toujours pas revenue !

un Chinois à Paris

Le Baiser du dragon raconte l'histoire d'un policier chinois (Jet Li of course) qui débarque à Paris dans le but de faire tomber un haut dignitaire véreux de son pays. Mais la mission tourne au vinaigre lorsque l'homme piégé se fait assassiner par une kamikaze déguisée en prostituée venue lui soulager la conscience. Notre héros se retrouve donc accusé du meurtre et entraîne avec lui la vraie prostituée (Bridget Fonda), témoin oculaire du crime, dans un Paris qu'il ne connaît pas. Traqué et meurtri, il doit faire face à un policier corrompu (Tcheky Karyo) afin de clamer son innocence. La trame est linéaire, l'accent mis sur les arts martiaux et les gunfights sévères, et le tout se donne des allures de série B qui, encore une fois, ne paye pas de mine mais risque d'en épater plus d'un. Car il ne faut pas oublier un élément qui domine actuellement le box-office mondial : les gros muscles ne font plus recette. Demandez à Schwarzy ou à Sly... Les résultats catastrophiques de **Driven** et **À l'aube du sixième jour** parlent malheureusement d'eux-mêmes. Et c'est là que le Besson producteur va frapper un grand coup. En s'associant avec la Fox, il va caler la sortie de son bébé aux USA pour le 6 juillet prochain, une date généralement prévue pour les gros films avec des gros bras. Comme le clame Jet Li lui-même : « *Il n'était pas question que j'incarne un surhomme. Luc et moi avons décidé de nous concentrer sur les personnages et sur le drame humain. Cette idée passe aussi par les arts martiaux. Les films américains se servent beaucoup des câbles. Les comédiens ne suivent que deux ou trois mois d'entraînement, ce qui n'est pas suffisant. Souvent, ils ne savent pas se battre. Nous avons opté pour des combats plus réalistes, dans le style des combats de rue. Pas de câbles, pas d'effets numériques. Nous avons été chercher une cinquantaine de combattants à travers l'Europe afin de rendre notre film plus réaliste* ». Le chorégraphe Corey Yuen (**Roméo doit mourir, My Father is a Hero**), qui travaille parallèlement sur l'adaptation ciné du jeu vidéo *Tekken*, est donc prié de se calmer un peu sur les cabrioles extravagantes.

Tcheky Karyo, un inspecteur de police corrompu aux méthodes expéditives.

Bridget Fonda, une prostituée qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment.

Nikita lève la jambe

Les premières images diffusées à Cannes, durant le festival, donnent raison au duo star. **Le Baiser du dragon** ressemble vraiment à un film sec et violent. Une série B comme on les aime. Il faut voir Tcheky Karyo tabasser un quidam et le donner à finir à l'un de ses molosses. Il faut voir Jet Li, enfin débarrassé des fils de marionnettes qui lui pendaient aux bras, retrouver la grâce d'antan et faire virevolter une boule de billard sur le crâne d'un figurant aux mauvaises intentions mais qui n'en demandait pas tant. Il faut enfin voir le même Jet Li se friter avec un géant black qu'il envoie contre les poutres du décor. Dans ces moments-là, le film fait vite oublier **Roméo doit mourir** pour remettre en mémoire **Nikita**, le meilleur film Bessonien. Ce qui n'est pas franchement une coïncidence si l'on se souvient que ce même **Nikita** fut un énorme traumatisme mondial, et notamment aux États-Unis. D'ailleurs, lorsque l'on demande à Chris Nahon si **Le Baiser du dragon** est son film ou celui de son producteur, celui ci répond : « *Les deux !* ». La trademark Besson va encore frapper et pour une fois, on ne s'en plaindra pas !

Stéphane MOÏSSAKIS

JET LI
L'ÉTÉ DU DRAGON

FIST OF LEGEND

Les beaux jours reviennent, les filles s'habillent léger et les distributeurs placent des films surprises entre les blockbusters histoire d'alléger leur catalogue. Tout va bien ! Cette année, c'est Jet Li qui en profite pour sortir du placard avec FIST OF LEGEND. Avant son BAISER DU DRAGON made in Besson, l'occasion de découvrir le plus « frappant » des films de la star martiale.

La sortie française de **Fist of Legend** constitue un événement sans précédent. On a beau chercher, jamais « kung fu movie » de cette trempe n'avait été distribué à l'échelle nationale. Il faut dire que **Matrix**, **Tigre et dragon**, **Roméo doit mourir**, **Charlie et ses drôles de dames** et autre **Pacte des loups** ont largement contribué à l'intégration des délires made in Hong Kong dans des films d'un tout autre genre. Le grand public, désormais avide de scènes de combat surréalistes, a parfaitement assimilé le phénomène. Mais qu'ils se nomment Corey Yuen, Philip Kwok ou Yuen Woo Ping, les chorégraphes de l'ex-colonie ont dû adapter leur travail aux standards occidentaux, l'utilisation du kung fu dans la production actuelle relevant parfois d'une nécessité dramatique, parfois d'un hommage sincère, et parfois d'un simple effet de mode.

Dans **Fist of Legend**, le kung fu n'appartient évidemment pas à cette dernière catégorie. Le film de Gordon Chan applique au contraire les nombreux principes de la tradition martiale, permettant de retrouver intact ce qui a fait la grandeur de ce cinéma. En remakant un Bruce Lee anthologique (**La Fureur de vaincre**), **Fist of Legend** effectue un retour aux sources, à un certain classicisme martial qui a hissé cette leçon de ciné kung fu, depuis sa sortie en 94, au statut d'œuvre culte à la renommée internationale. Quentin Tarantino le fit acheter par Miramax afin de l'ajouter aux titres de son label Rolling Thunder, les Anglais ont été les premiers à l'éditer en vidéo... Devenu incontournable pour tous les cinéphages, **Fist of Legend** a également provoqué le passage à l'Ouest de Yuen Woo-Ping et Jet Li.

héroïque trio

Fist of Legend marque la révélation internationale d'un trio d'enfer. Plus encore que la consécration de son chorégraphe Yuen Woo-Ping, le film a permis à Jet Li d'incarner la figure héroïque à laquelle il aspirait depuis toujours. Cela n'aurait pas été possible sans le talent du troisième homme, un habile faiseur du nom de Gordon Chan dont le style efficace repose sur un parcours éclectique amorcé au sein de la Shaw Brothers. Il a relancé le polar avec **Final Option**, signé un grand Jackie Chan (**Thunderbolt**) et offert les meilleures occasions à Stephen Chow (le Jim Carrey local) de faire le pitre. En position d'actualiser les canons du cinéma hong kongais (il a développé au fil des ans un savoir-faire rivalisant avec celui des artisans d'Hollywood), le cinéaste est devenu l'homme de la situation pour un Jet Li désireux de s'immortaliser en tant que noble descendant de Bruce Lee. Perfectionniste du cadre et grand directeur d'acteur, Gordon Chan a effectivement fait entrer le Jet dans le sanctuaire du kung fu sur pellicule en adaptant **La Fureur de vaincre**.

Le scénario de **Fist of Legend** reste fidèle à la mise en place de l'original et installe donc l'intrigue à la fin des années trente sous l'occupation japonaise. L'histoire s'articule autour de la même vengeance, quand Chen Zhen (Bruce Lee ou Jet Li) interrompt ses études à Tokyo et retourne à Shanghaï éclaircir la mort soudaine de son maître. Par la suite, les deux films prennent des directions différentes, s'ajustant à la personnalité de chacune des stars. L'adolescent impulsif limite psychotique incarné par Bruce Lee en 1971 dans **La Fureur de vaincre**, est transformé en jeune homme déterminé et stoïque dans **Fist of Legend**. Les errances existentielles du dragon n'étaient bien sûr pas appropriées au caractère en retrait de Jet Li, ni à la morale qu'il s'accorde à l'écran : extrêmement soucieux de son image, Jet Li refuse en effet les rôles ambigus. Gordon Chan s'explique à propos des ajustements : « *Comme tout le monde, je suis fan de Bruce Lee et je pensais qu'il était intéressant de confronter Jet Li à sa légende. D'une certaine façon, ce n'est pas vraiment une confrontation puisque les deux films ne jouent pas sur le même registre. Avant tout, il s'agissait pour moi de remodeler le script d'origine pour l'adapter à Jet Li. Je n'ai pas voulu recopier* ***La Fureur de vaincre*** ».

Fist of Legend se débarrasse donc du nationalisme primaire du film de Lo Wei qui faisait de Bruce Lee un martyr de l'oppresseur japonais, et abandonne les excès dramatiques pour consolider le personnage de Chen Zhen. Si Bruce Lee se vengeait de manière irréfléchie et s'attirait les foudres de tous, Jet Li fait preuve d'un comportement exemplaire. Imperturbable, respectueux des valeurs humaines, il mène son enquête et ne s'exprime véritablement qu'au travers des combats.

Chen Zhen (Jet Li), un surdoué du kung fu de retour au pays qui l'a formé.

La rivalité entre les différentes écoles : un ressort dramatique parfait pour enchaîner les combats.

fighting spirit

Aujourd'hui recyclée à Hollywood de manière grossière (**L'Arme fatale 4**, **Roméo doit mourir**), l'icone Jet Li prend ici toute son ampleur.

Chen Zhen (Jet Li) face au général japonais (Billy Chow) : un morceau d'anthologie à se repasser en boucle !

Dans **Fist of Legend**, on ne trouve pas de kung fu fighters virevoltant dans les airs, mais de véritables artistes martiaux de tous horizons effectuant des chorégraphies élaborées (comme à l'époque de Bruce Lee). Tout est en place pour mettre en valeur le kung fu et sa dernière star, tant par la mise en scène précise et didactique qu'au moyen d'un casting reposant sur plusieurs vedettes du milieu (Yasuaki Kurata, Chin Siu Ho). Même si **Fist of Legend** aligne des combats a priori réalistes, ce parti pris est loin d'empêcher le réalisateur et son chorégraphe d'intégrer des effets de câbles aux moments clés, pour accentuer le côté spectaculaire des chutes, mais aussi et surtout pour permettre à Jet Li d'effectuer le plus naturellement du monde des pirouettes impossibles. Repoussant les limites filmiques du genre, **Fist of Legend** montre les protagonistes se relever en un instant et reprendre de plus belle des enchaînements infernaux. C'est cette frénésie tout droit sortie du jeu vidéo qui est à l'origine de l'engouement international pour les chorégraphies de Yuen Woo-Ping. En le débauchant, les frères Wachowski lui avaient tout simplement demandé de refaire ce qu'il avait développé dans **Fist of Legend**. Dénués de toute logique martiale et exécutés par des acteurs hollywoodiens, les combats de **Matrix** ne reflétaient que l'aspect grand-guignolesque du ciné kung fu. Dévoué corps et âme à l'art du combat, **Fist of Legend** replace la discipline dans le cadre qui lui est dû. Emprunt d'une volonté d'illustrer fidèlement les figures classiques de l'affrontement (un contre vingt, le combat fratricide, la baston générale, la leçon du maître...), le film évolue graduellement pour tourner à l'orgie lors du final opposant Jet Li au général japonais, seule véritable ordure de cette nouvelle mouture incarnée par le géant ex-boxeur thaï Billy Chow. Le combat dure huit minutes, et c'est sans aucun doute le plus fabuleux morceau de kung fu jamais filmé. Un tour de force que tout amateur/pratiquant/apprenti devrait visionner à l'infini pour apprécier l'intensité à chaque fois renouvelée de cet interminable et titanesque affrontement, preuve éclatante de la parfaite coordination, devant et derrière la caméra, de l'équipe du film. Yuen Woo-Ping n'aura certainement plus jamais la chance de ré-orchestrer de pareilles séquences d'anthologie. Avec **Fist of Legend**, voilà donc une occasion inespérée de s'offrir sur grand écran un des plus époustouflants films d'arts martiaux de tous les temps.

Jean-Sébastien DÉCANT

Hong Kong. 1994. Réal.: Gordon Chan. Scén.: Lan Kay Toa & Kwong Kim Yip. Dir. Phot.: Derek Wan. Mus.: Joseph Koo. Combats : Yuen Woo-Ping. Prod.: Jet Li pour Eastern Productions. Int.: Jet Li, Paul Chiang, Chin Siu Ho, Ada Choi, Billy Chow, Paul Chu, Yasuaki Jurata... Dur.: 1 h 40. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 13 juin 2001.

Un contre vingt ou à l'aveugle : Jet Li ne recule devant aucun défi.

JET LI
L'ÉTÉ DU DRAGON

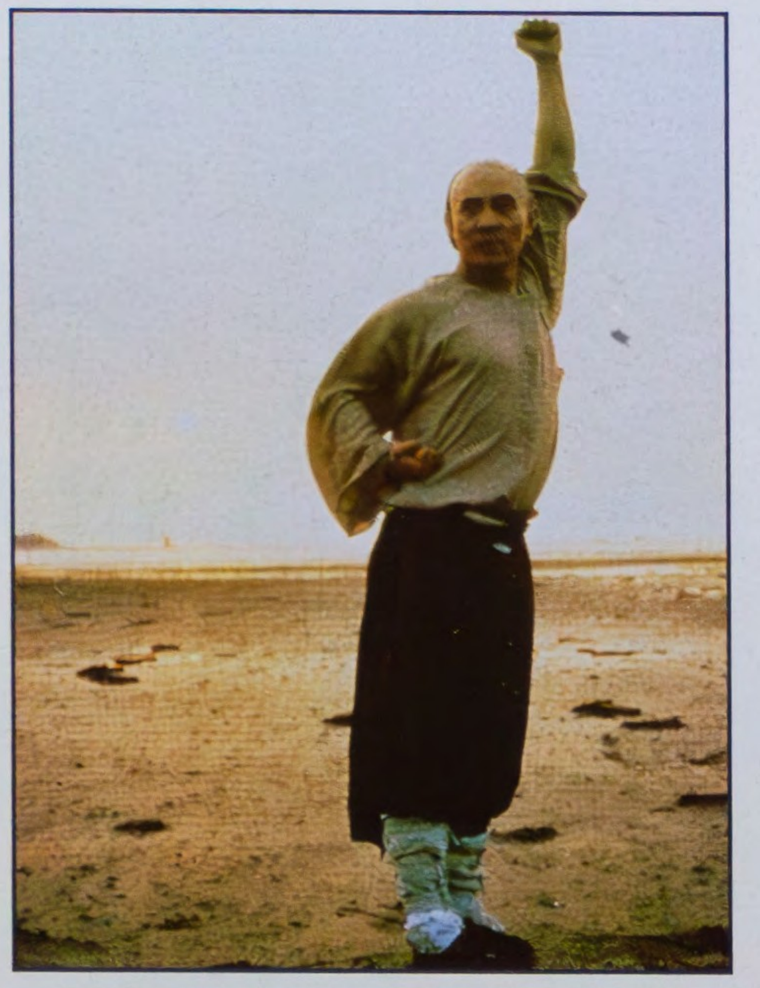
IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE

À la croisée des chemins, le plus grand des héros chinois est réinventé par le plus grand des cinéastes de Hong Kong, sous les traits de l'acteur le plus prometteur de sa génération. Wong Fei-hung, Tsui Hark, Jet Li. Trois noms magiques dont le frottement a produit, il y a dix ans, une étincelle miraculeuse : la saga des IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE.

Plus qu'un archétype de héros invincible, Wong-Fei Hung, médecin et instructeur militaire de la fin du XIXème siècle, symbolise tout à la fois un mythe universel de justice (Robin des Bois), une figure rassurante de la normalité (médecin et artiste martial plutôt que bandit au grand cœur) et un écheveau de données historiques (l'entrée brutale et forcée de la Chine dans le vingtième siècle). Bien après la mort du personnage, et suite à une série de feuilletons romanesques très librement inspirés de sa biographie, le cinéma cantonnais, pris d'une fièvre fédératrice, allait, dès la fin des années 40, s'emparer de cette figure en voie de béatification. Personnifié par l'acteur d'opéra et artiste martial Kwan Tak-hing, ce Wong-Fei Hung de l'écran, moulé dans le roc et volontiers moralisateur, va accompagner de ses sermons rigides et de son kung-fu rigoureux le quotidien de la colonie, sur vingt ans et pas moins de soixante-douze films ! Bien sûr, les années passant, cet image du père va subir les assauts de la révolution des mœurs, jusqu'à symboliser un passéisme ronflant. Il reviendra à ceux qui ont fait leurs premières armes sur cette série prestigieuse, parmi lesquels les futurs chorégraphes et réalisateurs Liu Chia-Liang et Yuen Woo-Ping, de redéfinir ce mythe indispensable à la lumière des années 70. Dans **Le Combat des Maîtres** (1976), Liu Chia-Liang imagine la genèse et la maturation du personnage, tandis qu'avec **Le Maître chinois** (1979) Yuen Woo-Ping le transforme en rebelle burlesque et virtuose, sous les traits du jeune Jackie Chan. Chacune de ces adaptations contribuera à définir non seulement la figure mythique, mais également les fondements mêmes du film d'arts martiaux. Dès lors, il était inconcevable que la route du révolutionnaire dictateur Tsui Hark ne croise celle de Fei Hung.

la légende revisitée

Obsédé tout à la fois par l'amnésie de ses contemporains, leurs sentiments profonds et refoulés, l'expression d'une âme chinoise et l'élaboration d'un cinéma populaire qui entérine toutes ces propositions, Tsui Hark ne pouvait pas manquer une figure qui assure à ce point la jonction entre le passé et le présent de la colonie. En 1991, alors que le film en costumes s'est épuisé dans des excès hystériques et a disparu des écrans, il lance son **Il était une fois en Chine**, une œuvre mesurée, ambitieuse, psychologiquement complexe (eu égard aux standards en vigueur), et d'un classicisme narratif directement hérité d'un Michael Curtiz. Pour le public, Wong Fei-hung demeurait encore et toujours l'incarnation conservatrice qu'en avait fait Kwan Tak-hing. Tsui Hark va brutalement tourner le dos à la « tradition », projeter le héros dans le contexte chaotique de la Chine du début du siècle, l'entourer de figures qui lui renvoient sa peur du progrès (Tante Yi/Rosamund Kwan) et obliger ainsi son personnage à affronter son époque et l'histoire de son pays. La fibre marxiste contrariée du cinéaste (voir l'embarrassant **King of Chess**) va pouvoir exprimer librement son ressentiment face au rôle trouble et meurtrier que la nation américaine avait alors joué en son pays. Mais, passés les accents revanchards, il préférera choisir pour son héros un adversaire qui le force, symboliquement, à évoluer. Celui-ci, Maître Yim (Yee Kwan Yan) est, tout comme Fei-hung, un grand artiste martial. Réduit à la mendicité, cet homme qui a probablement connu un passé héroïque et aussi glorieux que le bon docteur, s'est vu déchu par une époque qui l'a pris de vitesse. En renvoyant à Fei-hung l'ombre de ce que le destin pourrait lui réserver, il est la voix de la Némésis, un parfait contrepoint dramatique.



*Le désormais fameux « kata » d'introduction (**Il était une fois en Chine**).*

l'étoffe du héros

Mais bien sûr, le sens même de la nouvelle donne nécessite un comédien qui incarne lui-même ces éléments. Véritable prodige des arts martiaux formé à l'académie de Wushu de Pékin, Jet Li a prêté son charisme franc et innocent à deux productions Tsui Hark, **The Master** et **Swordsman 2**. Cet homme-enfant, élevé dans la tradition de la Chine Populaire, et fasciné par les lumières de la ville hong-kongaise, est le véhicule rêvé pour remplacer la rigidité conservatrice de Tak-hing par une appréhension naïve de l'époque moderne. Le visage de Jet Li, à l'inverse de son imposant ancêtre de l'écran, traduit la surprise, l'embarras face à une modernité menaçante, mais semble toujours apte à l'accueillir tant qu'elle ne renverse pas ses valeurs. Et c'est bien dans la recherche de cet équilibre constant, au travers des multiples actes diplomatiques qu'il doit gérer dans le film, que se dessine le grand principe qui va définir les combats de l'œuvre. Qu'il s'agisse d'un réseau d'échelle dans le premier épisode, ou d'un défi de haute voltige dans le second, les combats des **Il était une fois en Chine** trouvent toute leur résonance dans l'équilibre précaire, au propre comme au figuré, du héros. Et si la tentation de souscrire à une idéologie vient occasionnellement le chatouiller, il s'en défait automatiquement, mû par un réflexe de protectionnisme séculaire (au mépris de la réalité historique qui voudrait que Fei Hung ait été lié à des « organisations »). Cette dernière attitude, finalement conservatrice, est bien l'héritière des interprétations précédentes du héros, et elle est aussi celle qui rassemblera à nouveau la population hong-kongaise autour de cette figure patriarcale. Car contrairement à

*Du jeu théâtral à la danse du dragon, l'héritage grandiose de l'opéra de Pékin (**Il était une fois en Chine**).*

*Jet Li, l'incarnation idéale du bon docteur, un héros magnifique avec une touche de zen (**Il était une fois en Chine 2**).*

tout pronostic, **Il était une fois en Chine** traumatisera le box-office local, et confortera sur toute la ligne les ambitions complexes de son initiateur, devenant par là même une date de l'histoire bouillonnante du cinéma de Hong Kong.

mythe instantané

L'effet auprès des studios ne se fait pas attendre. Hark est prié d'entamer sur le champ une séquelle, commanditée en janvier 1992 pour une sortie au mois d'avril de la même année ! Tourné dans un stress et une urgence tout bonnement inconcevables, et sorti dans les temps, **Il était une fois en Chine 2** réitère le miracle. Au moins aussi fascinant que son premier épisode (certains diront même meilleur), il dépasse le cap de l'élaboration du nouveau mythe pour plonger directement dans la nouvelle donne. L'affrontement qui place le héros face à La Secte du Lotus Blanc renvoie aux milices que le personnage historique a bel et bien connues. Ici, point de symbolisme et de Némésis. Les protagonistes sont, dans l'ensemble, des hommes qui ont fait des choix idéologiques et sont déterminés à les suivre jusqu'au bout. L'Histoire elle-même décidera de la justesse de leurs actions. À ce titre, Fei-hung n'incarne définitivement plus le chemin de la vertu mais un homme convaincu de sa propre indépendance. En lui retirant sa bannière patriotique, Tsui Hark inscrit un nouvel exploit à son cahier des charges révolutionnaire, prouvant, si besoin était, son exceptionnel statut de créateur/destructeur d'icônes (et encore, **The Blade** est à venir !). Mais les rapports entre le cinéaste, exigeant jusqu'à l'excès, et une star de plus en plus sûre d'elle-même vont se détériorer. Après avoir bouclé le troisième épisode, Jet Li s'envole, obligeant Hark à se rabattre périlleusement sur Chiu Man Cheuk, un acteur finalement beaucoup trop stable et adulte pour correspondre pleinement au nouveau statut du personnage. Jet Li, de son côté, tentera un Fei-Hung de substitution sous la direction de Wong Jing (un clone issu des ADN combinés de Michael Bay et de Jean-Marie Poiré) dans le consternant **Claws of Steel**. Il finira pourtant par réintégrer l'écurie de la Film Workshop, avec le sixième épisode tourné aux États-Unis (et avec des capitaux de la société d'Oliver Stone !), mais cette fois-ci sous la baguette du comédien/réalisateur Samo Hung (ancien disciple de Kwan Tak-hing dans **Le Héros magnifique**). Le temps d'un statu-quo, l'interprète et le dictateur retrouveront la figure légendaire que leur génie respectif avait autrefois ressuscité. Les héros ont la peau dure !

Rafik DJOUMI

Il était une fois en Chine 2

Les DVD Le coffret édité par Canal Plus proposera des copies 16/9 des films, v.f. ou v.o. cantonnaise sous-titrée, au choix dans un son mono d'origine ou bien passée par le filtrage Arkamys qui crée un 5.0 artificiel... Côté bonus, Jean-Pierre Dionnet se fendra d'une présentation de son crû (et le bonhomme ne joue pas, il est réellement aussi enthousiaste et théâtral quand il parle de ce qu'il aime), suivie par une interview de Jet Li. Mais le bonus ludique sera peut-être à chercher du côté des quelques extraits présentés des Wong Fei-hung antérieurs (Kwan Tak-hing en action ?). On espère que ces éditions seront suffisamment soignées pour ne pas être tentés de se rabattre sur le coffret que propose Columbia US. En effet, l'édition zone 1 regroupe les trois premiers épisodes, en 16/9 également, en cantonnais, mandarin et anglais, avec sous-titres français et un commentaire audio du critique Ric Meyers. Mais le traitement aléatoire des films de Hong Kong outre-Atlantique établit d'avance un pronostic en faveur de l'édition Canal Plus.

Ben Affleck et Kate Beckinsale dans ***Pearl Harbor****.*

PEARL HARBOR

Jusque-là, les films du producteur Jerry Bruckheimer et du réalisateur Michael Bay défiaient toute logique critique. Avec **Bad Boys**, **Rock** ou encore **Armageddon**, on avait affaire à des produits de consommation proposant des spectacles quasi-similaires. Plus encore que n'importe quel James Cameron, John Carpenter et autre John Woo, la patine Michael Bay était immédiatement identifiable par le spectateur le moins soucieux de la forme visuelle d'un film. Et c'est bien cette forme qui, à elle seule, se portait garante de la teneur en spectacle, quel qu'il soit. Car il faut bien le reconnaître, on ne comprend pas grand-chose à un film de Michael Bay, faute d'un découpage capable de gérer l'espace environnant. Pour résumer le cinéma de Michael et Jerry : en théorie cinématographique, c'est n'importe quoi, mais en pratique sensitive, c'est le pied ! Mais pour réussir **Pearl Harbor**, depuis toujours annoncé comme une grande histoire d'amour épique sur fond d'événement historique, le dynamic duo se devait de revoir à la hausse ses ambitions globales.

Premier choc : **Pearl Harbor** est bel et bien un film et non un produit. Avec une forme plus posée, un scénario écrit à deux mains (et non par cinquante mercenaires) et surtout un semblant d'équilibre narratif. Cela voudrait-il dire que Michael Bay serait devenu un véritable cinéaste ? Bon allez, on va pas trop se mouiller : presque. Partout, on va entendre parler des quarante minutes de reconstitution du funeste matin de décembre 1941. C'est clair, cette partie du métrage est un gros morceau d'anthologie. Malgré un entêtement dans la pose et les explosions face-caméra qui trahissent son manque de maturité, Michael Bay utilise enfin à bon escient les jouets numériques mis à sa disposition. Il ne se repose plus sur les « trucs » qu'il a appris durant sa formation télévisuelle (clips et pubs). Ce spectacle possède néanmoins ses limites puisque le cinéaste offre au projet, et à ses protagonistes notamment, une pensée unique. L'histoire d'amour en pâtit sérieusement : on ne s'étonne jamais que la belle Evelyn (Kate Beckinsale) tombe successivement amoureuse de Rafe (Ben Affleck) puis de Danny (Josh Hartnett), étant donné qu'ils possèdent tous les trois la même personnalité et les mêmes idéaux, c'est-à-dire sans aucun doute ceux du cinéaste. La charge émotionnelle et les principes d'identification s'en retrouvent ici amoindris, mais la fibre « épique » est paradoxalement respectée par la multiplicité des personnages et des sous-intrigues variablement passionnantes. L'un dans l'autre, Jerry Bruckheimer et Michael Bay livrent le film qu'ils avaient en tête et ce dernier vaut bien plus que les récentes déconfitures du genre (**Le Patriote** en tête). Dans un futur proche, on risque peut-être même d'aller voir leur prochain projet dans l'intention d'assister à du vrai cinéma, et non plus pour se faire shooter les pupilles. Les temps changent...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Michael Bay. Scén.: Randal Wallace. Dir. Phot.: John Schwartzman. Mus.: Hans Zimmer. Prod.: Jerry Bruckheimer et Michael Bay pour Jerry Bruckheimer Films/ Touchstone Pictures. Int.: Ben Affleck, Josh Hartnett, Kate Beckinsale, Cuba Gooding Jr., Alec Baldwin, Tom Sizemore, Jon Voight, Colm Feore... Dur.: 2 h 58. Dist.: GBVI. Sortie le 6 juin 1944, euh non, 2001.

THE HOLE

Quatre lycéens friqués, arrogants, altiers décident de tromper leur ennui et d'éprouver leur courage en s'enfermant dans un bunker. Mais nos lofteurs de l'extrême, Liz (Thora Birch), Frankie (Keira Knightley), Mike (Desmond Harrington) et Geoff (Laurence Fox) vont constater que, pour échapper à la réalité, les coûts de l'invisibilité et de l'impunité sont plus élevés que dans leur estimation...

A priori, **The Hole** possède l'éthique et les tics d'une sitcom gonflée en série B. Mais, en y regardant de plus près, ce trivial produit commercial étudié pour une exploitation estivale présente d'intéressantes singularités. Déjà, « sexe » n'apparaît pas dans le titre. Ensuite, le casting a été pensé en fonction du script, et pas le contraire. Nick Hamm, le jeune cinéaste, n'est pas un clippeur, mais un metteur en scène de théâtre distingué de la Royal Shakespeare Company. Enfin, le scénario de **The Hole** n'est pas un simple alibi, mais l'adaptation de « After the Hole », un roman écrit par Guy Burt à l'âge de dix-sept ans pour conjurer ses angoisses juvéniles et affirmer sa sincère, bien que naïve, passion pour les thrillers. Dans ce contexte de huis-clos convenant parfaitement à son style, Nick Hamm parvient à exploiter sur l'écran les thèmes caractéristiques du livre de Burt (obsession, exhibition de la dualité intrinsèque de chaque individu, dialogues impertinents, vifs et incisifs). Bien que légèrement lénifiés, ces sujets sont avantageusement rehaussés par une intrigue à tiroir où mensonges, vérités et fantasmes se mélangent habilement. La dislocation des liens sociaux, les forces versatiles exercées par la honte et la peur de l'exclusion sont mises en évidence avec outrance mais non sans brio. Tout en ménageant le plaisir de voyeur du spectateur, le réalisateur exploite un scénario riche d'une galerie de personnages complexes ayant une enfance, des secrets, des désirs... Haine des fées, dictature des faits, volonté d'inventer le vrai, refus de l'autorité et soumission aveugle à ce vécu reconstitué forment l'ossature d'un récit pop-corn mais malin, qui n'hésite pas à verser dans la perfidie, l'acrimonie et le gore soft. Utilisant à bon escient les décors et la lumière pour suggérer idées et fausses pistes, Nick Hamm invite le public à se délecter des hypocrisies d'une petite fratrie repoussant sans cesse les limites de la trahison et de la félonie. Égratignant la psychanalyse mais faisant l'apologie de l'intelligence (même corrompue) au détriment de la morale, montrant un Judas victorieux et impuni, **The Hole** est une étude des mœurs adolescentes pour une fois pas dépourvue de finesse. Suffisamment enrichie en suspense, elle confère un peu de saveur à la daube aux navets dont les producteurs gavent les « 12-25 » chaque été.

Bertrand ROUGIER

Grande-Bretagne. 2001. Réal.: Nick Hamm. Scén.: Ben Court & Caroline Ip d'après le roman de Guy Burt. Dir. Phot.: Denis Crossan. Mus.: Clint Mansell. Prod./ Lisa Bryer, Jeremy Bolt & Pippa Cross pour Cowboy Films. Int.: Thora Birch, Keira Knightley, Desmond Harrington, Laurence Fox, Daniel Brocklebank... Dur.: 1 h 42. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 20 juin 2001.

ROBERTO SUCCO

On se souvient des deux dernières tentatives du cinéma français pour aborder le thème du serial-killer : **Scènes de crimes**, étonnante réussite formelle au script inabouti, et **Six Pack**, nanar de la pire espèce, à la limite de la débilité. Arrive aujourd'hui **Roberto Succo**, adapté de faits véridiques, par le réalisateur de **L'Ennui**. Le résultat est, n'ayons pas peur des mots, un ratage gonflant qui rappelle le film sur Mesrine tourné dans les années 80.

Roberto Succo, échappé d'un asile psychiatrique où il était enfermé pour avoir assassiné ses parents à l'âge de dix-neuf ans, terrorise l'Italie, la France et la Suisse en commettant des vols, des rapts et surtout des meurtres. Pourquoi, on ne sait pas. Comment, on ne le verra pas non plus. Il croise la route de Léa, une adolescente française dont il tombe amoureux. Ils entament ainsi une liaison platonique et malsaine, Léa ignorant tout des agissements de son nouveau fiancé. Mais, au fil des rendez-vous, elle commence à trouver son comportement bizarre. Pendant ce temps, la police enquête et l'étau se resserre...

À force de n'émettre aucun jugement sur les crimes de Succo et de ne rien montrer des homicides qu'il commet, Cédric Kahn fait ressembler son film à une dramatique télévisée, voire à un docufiction. Cette absence de fond et cette fausse pudeur pourraient être rattrapées par un traitement filmique audacieux, mais il n'en est rien : Kahn œuvre sur le même terrain que Pialat, Doillon, Guédiguian, Poirier et autres « auteurs » méprisant le film de genre. Il évite d'ailleurs soigneusement d'en faire un, même si le sujet l'oblige à emprunter le style du road-movie : dès que les événements

Thora Birch & Desmond Harrington dans ***The Hole****.*

Stefano Cassetti dans ***Roberto Succo****.*

pourraient s'y prêter (prise d'otage, échanges de coups de feu), il bifurque vers la chronique distanciée. C'est dommage, car la personnalité schizophrène de son « héros » est pourtant passionnante : Succo ne se comporte jamais de la même façon avec ses victimes et ne les tue pas forcément, mais quand il le fait, c'est pour répondre à des impulsions déclenchées sans que l'on sache exactement pourquoi. Dans le rôle principal, Stefano Cassetti est plutôt convaincant, mais l'un des nombreux handicaps du film réside dans le jeu catastrophique de sa partenaire Isild Le Besco, déjà vue dans **Sade**. Si c'est ça, la nouvelle génération des jeunes comédiennes françaises, on est mal barré.

Cédric DELELÉE

France. 2000. Réal.: Cédric Kahn. Scén.: Cédric Kahn d'après le roman de Pascale Froment. Dir. Phot.: Pascal Marti. Mus.: Julien Civange. Prod.: Gilles Sandoz pour Agit Films et Cie. Int.: Stefano Cassetti, Isild Le Besco, Patrick Dell'Isola, Estelle Peron... Dur.: 2 h 04. Dist.: Diaphana. Sortie le 16 mai 2001.

UN ANGE

On se souvient encore, dix ans après, de l'influence du cinéma de John Woo sur le cinéma américain. Du moindre B-movie d'exploitation au plus imposant des blockbusters, aucun polar ou film d'action ne pouvait se passer de tirer sa révérence à maître Woo, voire de lui piquer carrément ses trouvailles les plus identifiables. La France, toujours avec un métro de retard, s'y colle aujourd'hui, non sans peine...
Le script entier d'**Un ange** part sur un malentendu difficile à avaler. Koskas (Richard Berry), un flic de Marseille, fait ses filatures avec son môme de huit mois dans les pattes. Pour lui apprendre le métier sûrement ! Bref, dans l'exercice de ses fonctions, Koskas abat Samy (Vincent Martinez), un jeune dealer, dans une école pleine à craquer. Légitime défense. Profitant du mouvement de panique, la sœur de Samy, Léa (Elsa Zylberstein), s'enfuit en piquant le véhicule de Koskas, sans se rendre compte que le rejeton dort paisiblement sur la banquette arrière. Elle va alors exercer un chantage sur Koskas afin que ce dernier lui livre le meurtrier de Samy, dont elle ignore l'identité. Les affaires se compliquent avec l'intervention de Zach (Pascal Greggory), le dealer le plus imposant de la côte et ancien amant de Léa...
Un ange se situe quasiment à la lisière du fantastique de par sa volonté d'intégrer des éléments de la tragédie grecque. Dans la présence de Natacha, une femme âgée et aveugle qui fait office d'oracle. Dans les apparitions fantomatiques de Samy qui vient veiller sur sa sœur. Si l'intention reste louable, le résultat frise la catastrophe. Les conflits de chaque personnage sont ainsi étalés au grand jour avec une emphase qui n'a d'égale que la lourdeur de la mise en scène, très solennelle mais intégralement dénuée de finesse. Quelques très belles idées (Koskas rend visite à sa femme devenue folle) se retrouvent ainsi broyées par une surdramatisation inadéquate. Le gunfight final renvoie autant au **Syndicat du crime 2** qu'aux **Anges de la nuit** de Phil Joanou (un très beau rip-off de l'univers Wooïen) mais n'atteint aucun des objectifs, sensitifs ou narratifs, fixés par les scènes d'action. Esthétiquement télévisuel (malgré le scope) et lourdement dialogué, **Un ange** prouve, si besoin était, que le cinéma de genre français ne s'est pas encore tout à fait remis de quinze ans de psychodrames relous.

Stéphane MOÏSSAKIS

France. 1999. Réal.: Miguel Courtois. Scén.: Pierre-Henry Salfaty, Denis Parent et Laurent Vivier. Dir. Phot.: Dominique Bouilleret. Mus.: Roland Romanelli. Prod.: Georges Benayoun pour Ima Films et M6 Films. Int.: Richard Berry, Elsa Zylberstein, Pascal Greggory, Bernard Le Coq, Vincent Martinez, Virginie Lanoue, Nicolas Silberg... 1 h 55. Dist.: UIP. Sortie le 20 juin 2001.

ANTITRUST

Le jeune Milo (Ryan Philippe) est un génie de l'informatique. Alors qu'il travaille sur un concept révolutionnaire, il est contacté par Gary Winston (Tim Robbins), le puissant patron de N.U.R.V. Corp., la boîte numéro un sur le marché. Ce dernier lui propose de travailler pour lui. Milo ne peut refuser une telle offre. Mais quelque chose se trame. Lorsque l'un de ses amis proches meurt dans d'étranges circonstances, le prodige se pose des questions. Et son enquête va le mener directement vers son nouvel employeur...
Gary Winston, cela ne fait aucun doute, c'est Bill Gates. On imagine bien le réalisateur Peter Howitt et son scénariste Howard Franklin pester sur les problèmes de fonctionnement de Windows 98 et immédiatement songer à un thriller qui mettrait en scène son concepteur dans le rôle du grand méchant loup. On imagine même très bien l'acteur Tim Robbins, dont les penchants anti-capitalistes ne sont plus à prouver, lire leur script et prendre un malin plaisir à l'idée d'égratigner cette icône de la « world company ». Ce serait bien la seule raison qui l'aurait poussé à accepter ce projet abracadabrant. Car, dans la logique hollywoodienne la plus parfaite, **Antitrust** se paye des allures de pamphlet quelque peu dénonciateur, mais ô combien frileux. Il s'agit surtout ici de vendre un thriller poussif à l'usage des jeunes, surproduction musicale (les tubes plaintifs du moment) à l'appui. L'utopie (happy end oblige) de cette production révélera, au choix, une naïveté effarante ou alors un cynisme radical. Dans les deux cas, cela reste inacceptable. Le seul point d'accroche du film réside donc dans la belle performance de Claire Forlani, en charge d'un personnage aux conflits intérieurs parfaitement rendus. Quoi qu'il en soit, on imagine bien le père Bill Gates, tel un oncle Picsou dans sa baignoire pleine de dollars, en train de compter son pognon en riant de bon cœur face à cette caricature plus qu'appuyée. Pour lui, **Antitrust** passe sûrement pour la meilleure comédie de l'année !

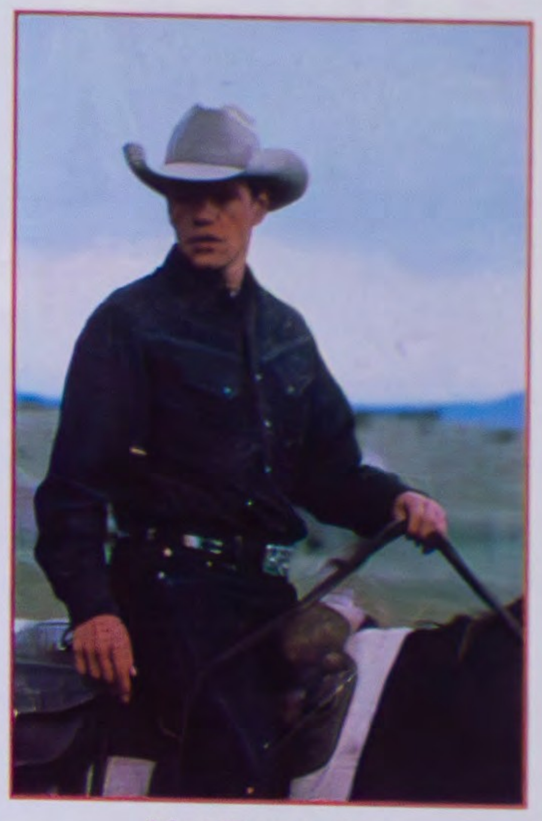
Ryan Philippe dans ***Antitrust****.*

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Peter Howitt. Scén.: Howard Franklin. Dir. Phot.: John Bailey. Mus.: Don Davis. Prod.: Nick Weschler, Keith Addis et David Nicksay pour Industry Entertainment/Hyde Park Entertainment/MGM Pictures. Int.: Ryan Philippe, Tim Robbins, Rachael Leight Cook, Claire Forlani, Richard Roundtree, Ned Bellamy, Tygh Runyan... 1 h 44. Dist.: Europa Distribution. Sortie le 27 juin 2001.

DE SI JOLIS CHEVAUX

Texas, 1949. À la mort de son père, John Grady Cole (Matt Damon, très convaincant avec un chapeau) est forcé de quitter le ranch familial que sa mère a vendu. Il décide donc, avec son ami Lacey Rawlins (Henry Thomas), de traverser le Rio Grande pour aller tenter sa chance au Mexique. Là-bas, ils espèrent devenir cowboys et perpétuer les traditions du vieil Ouest. Une fois sur place, ils ne tardent pas à être embauchés dans l'hacienda de Rocha, un notable du pays. Celui-ci remarque vite que les chevaux n'ont pas de secret pour John et décide de le prendre sous son aile. Mais le jeune homme va se mettre dans une situation délicate en tombant amoureux d'Alejandra (Penelope Cruz), la fille de son patron...
Pendant près d'une heure, **De si jolis chevaux** est un film magnifique qui rappelle à plusieurs reprises **Deux hommes dans l'Ouest** de Blake Edwards. Après un générique où des mustangs sauvages galopent dans la nuit, le voyage des héros à travers des paysages d'une beauté indomptable et majestueuse laisse présager du meilleur. Que ce soit l'image des deux cavaliers bravant l'horizon sur une musique flamboyante, la scène où ils se saoulent dans une auberge mexicaine ou lorsqu'ils sont poursuivis par une bande de rancheros revanchards, tout évoque les heures les plus glorieuses du western. La description de la vie au ranch est également très bien rendue : la naissance de l'idylle entre John et Alejandra, le dressage des chevaux... On n'a qu'une envie, que le film poursuive dans cette voie et devienne un grand mélo tragique où seule la poudre scelle les destins. Sauf que, brusquement, le western devient un film de prison nourri des clichés inhérents au genre, la belle histoire d'amour perd toute passion, le rythme du film se disloque et le script envoie valser tous ses fondements superbement introduits pour faire rebondir un élément assez inintéressant sur la deuxième partie du métrage. Dramatiquement, c'est justifiable, puisqu'on se retrouve pris du même sentiment que le personnage principal et qu'on perd pied avec lui : de ce vieil Ouest légendaire dont il a tant rêvé, il ne reste plus rien, sinon un code d'honneur que la civilisation a rendu exsangue puisqu'il sert désormais à justifier le meurtre, la corruption et la trahison à des fins purement égoïstes. Mais en terme de plaisir cinématographique, ça ne fonctionne pas, surtout que le film en remet une couche par la suite avec la mise en place d'un gunfight qu'il fait rapidement avorter. À force de vouloir contourner les figures imposées d'un genre, on finit par en nier la noblesse. Mieux vaut revoir le magnifique **Hi-Lo Country**.



Matt Damon dans ***De si jolis chevaux****.*

Cédric DELELÉE

All the Pretty Horses*. USA. 2000. Réal.: Billy Bob Thornton. Scén.: Ted Tally d'après le roman de Cormac Mc Carthy. Dir. Phot.: Barry Markowitz. Mus.: Marty Stuart, Kristin Wilkinson, Larry Paxton. Prod.: Billy Bob Thornton et Robert Salerno pour Miramax Films et Columbia Pictures. Int.: Matt Damon, Henry Thomas, Penelope Cruz, Ruben Blades, Robert Patrick, Bruce Dern, Sam Shepard, Julio Oscar Mechoso, Miriam Colon, Lucas Black... Dur.: 1 h 56. Dist: Columbia. Sortie le 6 juin 2001.*

AVANT-PREMIERE

PATHÉ et MAD MOVIES vous invitent à la projection en avant-première de THE HOLE, le lundi 18 juin à 20 h 30 au cinéma le PATHÉ WEPLER, Place de Clichy, 75018 Paris.

Les places sont à retirer le lundi 18 juin, de 12 à 19 h, à MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 Paris. Dans la mesure des places disponibles, il sera remis une invitation par personne sur présentation de ce numéro de MAD MOVIES.

news

■ Beaucoup d'éditions spéciales à prévoir chez nos amis de la Columbia cet été avec, dans un premier temps, **Dans la ligne de mire** et **Docteur Folamour** (prévu pour tout de suite là maintenant) et ensuite **Anaconda**, **Leon** et **Gandhi** (le film préféré de Damien Granger après **Halloween**). Si, si...

■ Édition spéciale aussi pour **Vertical Limit**, toujours chez Columbia, qui prévoit un commentaire audio de Martin Campbell, des featurettes sur les effets spéciaux et les montagnards et des bandes annonces à gogo. Sortie le 14 septembre.
À la verticale limite de l'été, donc...

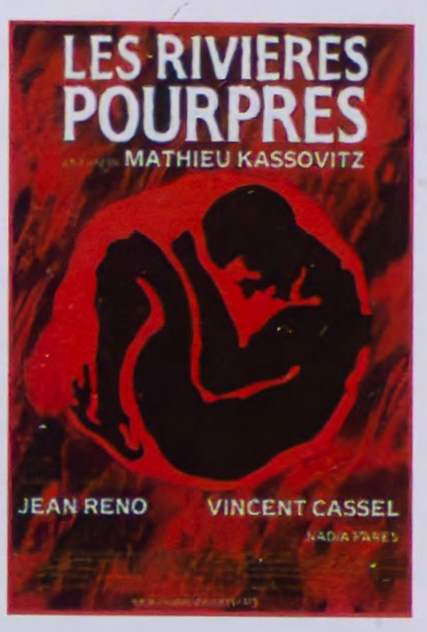
■ Du gros muscle émouvant en prévision chez FPE au mois de juillet avec la sortie du coffret **Rocky** qui regroupe les cinq films de la saga, dont une édition spéciale pour le premier. Ce dernier (enfin le premier **Rocky**) sera le seul disponible à part, et ça c'est bien relou.

■ Parmi les premiers titres à sortir dans la collection HK, on pourra redécouvrir pour la 43ème fois **The Killer** qui se pare d'une remasterisation obligatoire ainsi qu'un second disque proposant la version longue du film, version autrefois exploitée à Taïwan. 16/9ème à prévoir.

■ La sortie des **Incorruptibles** de Brian De Palma est prévue le 14 juin prochain. Au programme, une bande annonce et un making of. C'est maigre mais on reviendra dessus dans le prochain numéro...

■ Grosse rumeur qui file le gourdin : un coffret de la première saison des ***Simpsons*** est prévu pour la fin de l'année. Doh !

LES RIVIÈRES POURPRES



Pour d'obscures raisons politiciennes, l'équipe de Mad avait été tenue à l'écart de la promotion des **Rivières pourpres**. Plus tard, à la vision du film, la colère occasionnée par cet événement stupide se transforma pour nous en terrible amertume. Alors qu'une partie conséquente de la presse inventait chaque seconde des défauts au film de Kassovitz, nous assistions pour notre part, médusés, au film de genre que nous attendions, celui qui réconcilierait avec la force de l'évidence le particularisme français et les exigences du blockbuster international. Après avoir tant défendu ceux « qui tentaient d'être », on ne nous avait pas permis de défendre « celui qui était », et nous assistions, impuissants, à la descente en flammes du sauveur.

Le film avait été conçu à l'évidence pour servir de référence à l'idée même du blockbuster français. Le DVD perpétue superbement cette logique, en se parant des plus beaux atours du packaging à l'américaine (coffret, label THX, image surnaturelle, son DTS) pour, tout comme le film, nous imposer un contenu culturellement spécifique, qu'aucune édition américaine n'osera jamais. Tout d'abord, un documentaire de 52 minutes propre à donner des attaques cardiaques aux stratèges marketing. L'équipe du film s'y livre à une analyse en profondeur de ses hésitations, ses erreurs, ses espoirs, révèle sa propre incompréhension d'une intrigue cafouillante et les raisons de sa satisfaction avec une franchise d'autant plus troublante que rien auparavant ne nous y avait préparé. Par la suite, quatre séquences-clé sont décortiquées (et l'on insiste sur ce dernier terme). Alors que les « magiciens » d'Hollywood refusent, malgré les apparences, de livrer leurs secrets, Kassovitz revient point par point sur son objet filmique : lumière, musique, découpage (et propos brillants de la monteuse), direction d'acteurs, storyboard, décors, SFX, maquillages (hallucinants), tout y passe ! On est non seulement ravis qu'un tel parti pris révèle au grand public, au-delà des mythes, le véritable exercice du cinéaste, mais on s'amuse également à compter le nombre d'œuvres nationales qui résisteraient à une telle analyse filmique. Les deux commentaires audio (dont un avec musique isolée) brodent sur ces mêmes thèmes introspectifs et techniques. Et l'on conclut avec les traditionnelles galeries (fournies) et le développement marketing (moins volontaire que les chapitres précédents). S'il ne fait aucun doute que **Les Rivières pourpres** deviendra bien le standard auquel son ambition le destinait, on a du mal à croire qu'un DVD aussi spécifique puisse à nouveau voir le jour. Et à la suite de ce véritable choc, on se prendrait à rêver d'une collection qui lui adjoindrait le **Deux** de Zidi et **La Fille de l'air** de Bagdadi, frappés du sceau « Cinéastes Inspirés et Dédain Critique ».

R.D.

TIGRE ET DRAGON

Il n'y a pas de secret : si **Tigre et dragon** a été l'un des plus gros succès surprise de ces dernières années, c'est bien par la capacité de son réalisateur Ang Lee à « occidentaliser » les procédés narratifs du Wu Xia Pian afin de les rendre accessibles à un public peu habitué. Logiquement, son commentaire audio (sous-titré) se concentre sur les références asiatiques comme pour mieux nous les expliquer. Ceux qui ont déjà une large connaissance en la matière peuvent faire la moue mais savent pertinnement que c'est une donnée nécessaire pour accéder à la reconnaissance de ce cinéma. À partir de là, on peut tout de même reprocher au film quelques menus défauts comme le manque d'équilibre évident entre l'histoire du couple Michelle Yeoh/Chow Yun Fat et celle de Chang Chen/Zhang Ziyi, la première étant infiniment mieux maîtrisée et appréciée par le réalisateur. Le reste des suppléments ici proposés fait œuvre de valeur ajoutée sympathique. Mais à la place de l'interview de la belle Michelle Yeoh, on aurait préféré un documentaire sur la révélation Zhang Ziyi, que l'on va redécouvrir dans la plupart des futurs projets estampillés Kung Fu comme **Rush Hour 2** et **Legend of Zu**. Ce n'est que partie remise. Les deux morceaux musicaux et l'interview du compositeur sont anecdotiques et le making-of du film est très promo, donc très peu révélateur. Il n'empêche que la copie ici proposée est tout simplement surprenante et offre une beauté à la lumière de Peter Pau que certaines projections en salles avaient difficilement rendue. Une galerie de photos, trois trailers, le 16/9 et le 5.1 finiront bien par vous convaincre qu'il faut acheter ce titre, non ?

S.M.

CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES

On pourrait reprocher à **Charlie et ses drôles de dames** de surfer sur les traces de **Matrix** dans son intégration stylisée des arts martiaux dans le contexte hollywoodien, mais ce serait oublier la série d'origine, très exploitation et donc friante de coups de latte bien seventies. Malgré ses allures de produit de major et les propos du commentaire audio de son réalisateur (qui toutes les deux secondes remercie l'équipe entière, sans qui il ne serait rien), **Charlie** reste bien un film de McG et surtout une « update » logique de la série TV. Citant constamment ses références à qui veut bien l'écouter (cela va de **Shining** à **Austin Powers** en passant par Jackie Chan), l'asticot a néanmoins réussi à rendre une copie tout à fait logique avec elle-même. Chaque scène prise à part pourrait passer pour un monument de bêtise (et c'est le cas ici des trois scènes coupées !), mais l'ensemble offre un tel spectacle joyeux, rythmé et jouissif qu'on ne peut décemment pas cracher dans la soupe. Cette superbe édition frise la perfection dans sa complète compréhension du métrage qu'elle illustre. Les nombreuses featurettes s'attardent sur la garde-robe, les SFX, la carrière du réalisateur et les exploits martiaux de nos anges, tandis qu'un « extended » bêtisier du générique de fin et les clips musicaux de Destiny's Child et Appolo Four Forty ferment le ban. Donc ami lecteur, tu casses ta tirelire, tu prends 179 francs (prix conseillé), tu achètes **Charlie et ses drôles de dames** et tu le ranges sans honte à côté de ton édition de **Citizen Kane**. Ah si, c'est complémentaire !

S.M.

et aussi...

L'ÉVADÉ D'ALCATRAZ Aucune valeur ajoutée, mais un transfert 16/9 de toute beauté qui présente un sacré contraste avec les copies pré-existantes (y compris le zone 1). Inutile de préciser que la dernière collaboration Don Siegel/Clint Eastwood est tout bonnement indispensable. Mono de rigueur.

LA TRILOGIE Y A-T-IL UN FLIC... ? Les aventures de Frank Drebin, le flic le plus con du monde, sont enfin disponibles en DVD, chaque disque contenant un commentaire audio et une bande annonce. Le bonheur des zygomatiques, quoi.

CECIL B. DEMENTED Deux disques : un pour le film et un pour les suppléments composé du docu **Divine Trash** (90 minutes de bonheur), des bandes annonces et TV Spot et d'une interview de la belle Melanie Griffith. **Demented** Forever !

SPACE COWBOYS « **Armageddon** à deux à l'heure » titrait, en son temps, ce bon vieux Djoumi. Peut-être, mais quel film ! Le DVD, de belle qualité, propose trois documentaires anecdotiques et surtout la scène du show télévisé en entier. Vous savez ce qu'il vous reste à faire...

TAMMY PARKS

« Je suis très douée pour les scènes érotiques. C'est vraiment ce qui m'éclate le plus ! »

Tammy Parks, fière d'être spécialisée dans les films coquins...

Cinq ans. C'est le temps qu'il a fallu à la géante Tammy Parks pour devenir une véritable star de la série Z sur le continent américain. Née le 30 mai 1965, cette ravissante new-yorkaise dont les proportions ont de quoi faire baver les érotomanes les plus avertis de la planète, s'est imposée comme le sex symbol de la génération bis 2000. Car malgré ses allures d'employée de banque modèle, Tammy Parks est une vamp délurée et le revendique haut et fort. « *Déjà, petite, je n'ai jamais été timide ou pudique. Me promener à poil devant des étrangers ne me dérange pas du tout* ». Pas étonnant qu'on la retrouve au générique de vingt-cinq films où les acteurs passent leur temps à baisouiller, et en couverture de nombreux magazines de charme. Ce qui est plus étonnant, par contre, c'est que Tammy Parks ne s'était pas du tout destinée à une carrière d'actrice ou de mannequin. Jusqu'en 1993, elle s'occupait de récupérer des pages de pub pour différentes revues, tout en cherchant un moyen d'arrondir les fins de mois. « *Un jour, mon petit copain, qui était un fan absolu des productions Playboy, m'a suggéré de les contacter afin de faire des films pour eux. Je me suis alors rendue à une convention où se trouvaient tous les producteurs de série B et j'ai passé la journée au bar à collecter le plus de cartes de visite possible. Le lendemain, lorsque je suis rentrée chez moi, je leur ai envoyé à tous la seule photo dont je disposais en marquant mon nom et mon adresse derrière. Deux jours plus tard, je commençais déjà à collectionner les rendez-vous et c'est à partir de ce moment-là que je me suis mise à tourner sans répit. Je passais quatre auditions par jour, puis je fonçais dans les bureaux de Playboy pour des bouts d'essai qui allaient finalement servir à faire six films différents, avant de me rendre chez ma copine Shauna O'Brien pour une production amateur coquine entre filles qu'on vendrait ensuite sur Internet. À cette époque, j'étais prête à tout pour me faire du fric !* ».

Comme jouer les effeuilleuses dans une série de nanars tels que **Bare Exposure**, **Play Time**, **Midnight Tease 2**, **Erotic Visions**, **Illegal in Blue**, **Smooth Operator**, **Virtual Desire**, **Scoring** et **Masseuse 3**. « *J'ai collectionné les rôles de strip-teaseuse à une époque, c'est vrai. D'ailleurs, j'en ai décliné un, histoire de ne pas faire que ça. Il y avait très peu de texte, ce qui n'était pas valorisant, et en plus, le salaire était misérable. Les producteurs ne voulaient pas accepter mon tarif, tant pis pour eux. De toute façon, ils étaient assez désagréables. La même année, j'avais déjà fait cinq films similaires où on me demandait juste de venir me déshabiller et de danser autour d'un poteau. Au début, c'est marrant, mais il y a un moment où il faut savoir arrêter* ».

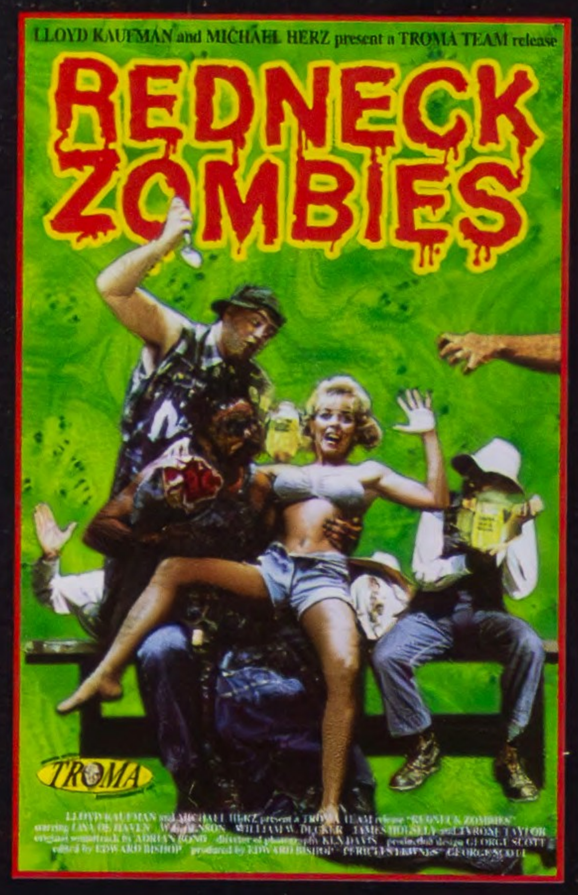
En 1995, Tammy Parks aspire à des rôles plus « prestigieux » et tourne coup sur coup deux films de Fred Olen Ray : une apparition dans **Droid Gunner**, puis **Attack of the 60 Foot Centerfold** dans lequel elle incarne une Playmate de Playboy rendue géante par un sérum et écrasant plein de maquettes de Los Angeles en se battant avec sa concurrente J.J. North. « *C'est mon meilleur souvenir de tournage. C'était pas très pro, mais on s'est bien marré. Fred Olen Ray, malgré un budget qui ne lui permettait que deux prises par scène, n'arrêtait pas de faire le clown. Il est très détendu, on sent qu'il a de l'expérience. C'est dommage que ça se soit mal terminé. J'étais très déçue par la promotion du film. J'ai le deuxième rôle, on me fait faire deux jours de séance photo, et à l'arrivée, je n'apparais pas sur le visuel et mon nom se retrouve en cinquième position au générique. Quand je pense que je l'ai fait pour une somme dérisoire en plus ! Ils ne m'ont même pas donné la cassette. Je leur ai pourtant envoyé une enveloppe à mon adresse, mais je n'ai jamais rien reçu en retour. C'est pas très sympa. Surtout qu'aujourd'hui, personne ne veut croire que j'ai pratiquement le rôle principal dans ce film. Il faut le regarder pour s'en rendre compte* ».

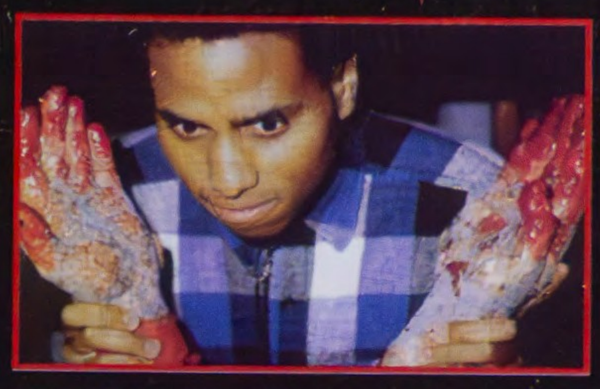
Juste après, Tammy Parks s'essaie au maniement du pistolet pour les besoins de **Day of the Warrior**, un des films d'action tendance James Bond produit par le couple Andy et Arlene Sidaris, avant de se tourner vers la société Seduction Cinema, spécialisée dans le détournement érotique de blockbusters tels que **Erotic Witch Project**, **Gladiator Eroticus** et **Naked Survivor**. « *Pour eux, j'ai joué dans* ***The Erotic Ghost****, où j'incarne un fantôme nymphomane très convoité par l'ensemble du casting féminin, et dans* ***Titanic 2000****, une version lesbienne avec des vampires du film de James Cameron. Les films sont nuls mais la paye est conséquente. En plus, on est entre filles ! Les mecs sont relégués aux rôles mineurs. Je trouve ça amusant. Ces derniers temps, je me suis surtout spécialisée dans les films qu'on fait chez nous entre copines. On appelle trois actrices avec qui il y a une certaine complicité, on prend le thé, et puis tout d'un coup, ça vire aux attouchements et aux léchouilles. Ça fait un carton sur internet ! Je vais d'ailleurs prendre un peu plus le temps de développer mon propre site, car c'est aujourd'hui le meilleur moyen de gagner sa vie. De toute façon, je ne prétends pas être Nicole Kidman. Je me contente de faire ce que j'aime et ce pour quoi je suis bonne* ». C'est le mot.

Damien GRANGER

La belle et sa cravache sur le tournage de ***The Erotic Ghost****.*

UNCUT MOVIES présente





REDNECK ZOMBIES est l'un des films les plus cultes de la célèbre compagnie américaine TROMA, déjà "responsable" d'autres petits bijoux du genre comme THE TOXIC AVENGER, RABID GRANNIES ou encore DECAMPITATED. REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

SCRAPBOOK est indiscutablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma. A mi-chemin entre MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE, LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE et le mythique I SPIT ON YOUR GRAVE, SCRAPBOOK vous entraînera dans une véritable descente aux enfers dont vous ne ressortirez pas indemne !

En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui renvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."

- L'Écran Fantastique

"Un carnage non stop effroyablement glauque et cruel."

- Starfix

"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"

- Cinéscope

TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime. DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !

"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chairs en putréfaction !"

- L'Écran Fantastique

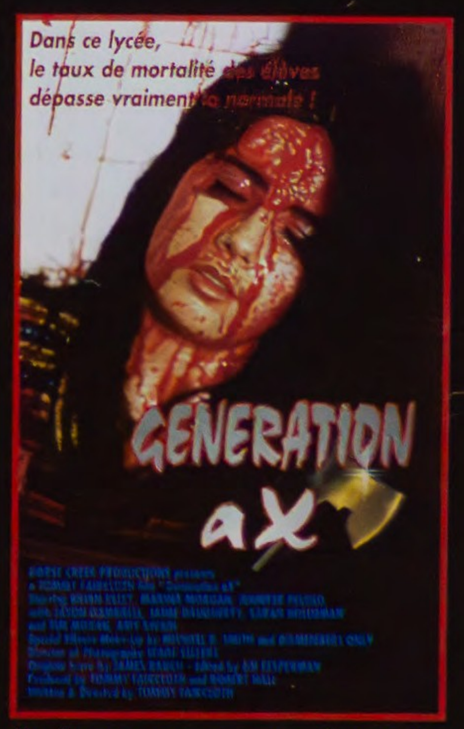
SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc.)."

- Mad Movies

Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD), THE DEAD NEXT DOOR a acquis la réputation de film culte et est considéré par la presse spécialisée internationale comme un nouveau classique du genre.



Un hommage aux classiques du genre (VENDREDI 13, HALLOWEEN, SCREAM) qui utilise tous les clichés du slasher pour mieux les détourner par la suite. Humour sadique et ambiance malsaine garantis !

"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."

- Ciné Live

"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang vomis dans toutes les directions."

- L'Écran Fantastique

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX
❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD
❑ THE BURNING MOON ❑ REDNECK ZOMBIES ❑ SCRAPBOOK

Ci-joint mon règlement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours en colissimo suivi.

FEAR EFFECT 2
RETRO HELIX

Marre d'attendre les chefs-d'œuvre ludiques de la nouvelle génération ? Marre de l'interminable guerre des consoles ? Marre de recommencer pour la énième fois FINAL FANTASY IX, CODE VERONICA et la démo de METAL GEAR SOLID 2 ? Alors c'est le moment d'investir dans FEAR EFFECT 2.

(Développeur : Kronos Digital. Editeur : Eidos. Disponible sur PSone.

Stan Liu est un petit malin. Sachant que Lara Croft est devenue beaucoup plus connue que les **Tomb Raider** dans lesquels elle apparaît, sachant aussi que le mélange héroïne sexy / univers oppressant a largement contribué au succès de la saga **Resident Evil**, sachant enfin que la japanimation comptait de plus en plus d'adeptes dans le monde, Liu sortit l'année dernière **Fear Effect** premier du nom. Dans l'ordre, **Fear Effect**, c'est une brune bombesque à faire exploser les braguettes (Hana, cousine hardcore de Lara), une aventure joliment scriptée pleine de suspense, et un enrobage très BD tirant vers le manga. Youpi ! dans l'esprit donc, mais hélas techniquement très laborieux, la difficulté prononcée du titre infligeant à l'utilisateur une vision un peu trop persistante des écrans de chargement. Au contraire de nombre de ses confrères qui ne tiennent pas compte de l'avis des joueurs (mauvaise volonté ? incompétence ?), Stan Liu s'est apparemment démené pour cette suite attendue au tournant : les temps de chargement ont disparu et la difficulté, toujours présente, n'entraîne toutefois que rarement des « game over » à répétition. Oh, tout n'est pas parfait, et on sent même par moments un brin de frustration : développer sur PSone en pleine promo de la PlayStation 2, ça doit foutre les boules. Mais dans l'ensemble, on sent également le souci de gommer les scories du précédent épisode afin de poser des bases solides d'une saga qu'on espère longue.

Si **Fear Effect** racolait de façon soft les érotomanes en culottes courtes, ce **Retro Helix** se présente au fond comme le premier jeu à caractère sexuel dans une industrie où les personnages pixellisés se contentent tout au plus d'éprouver de tendres sentiments les uns envers les autres. Je vous vois venir avec vos « Du cul, du cul, du cul ! », mais ce n'est pas si simple. Précurseur dans le passage à l'acte, le David Bowie-like de **Nomad Soul** s'offrait une partie de jambes en l'air avec sa femme dès le début de l'aventure. En dehors du procédé visant à afficher lourdement son statut de « jeu pour adultes », la séquence ne mettait rien en perspective et sombrait dans la vulgarité. Plus fin, plus réfléchi, et finalement plus intéressant que les galipettes de **Nomad Soul**, **Retro Helix** réunit deux femmes et deux hommes dans une même quête. D'un côté Hana et Rain, espionnes en Wonderbra. De l'autre Glas et Deke, baroudeurs virils. Au centre, le virus du SIDEN qui cause beaucoup de dégâts et dont il faut trouver l'origine. En transformant le SIDA / AIDS en SIDEN, Stan Liu ne prend pas de gants et révèle la sexualité cachée du jeu vidéo. Soit un univers où les hommes et les femmes ne couchent pas ensemble (victimes d'un autre virus, informatique celui-là ?), obligeant les femmes à se satisfaire entre elles (Hana et Rain se font plus que des papouilles) et renvoyant les hommes à leur propre impuissance (Deke est contaminé par le virus du SIDEN, la symbolique castratrice du bras coupé de Glas). Flippant...

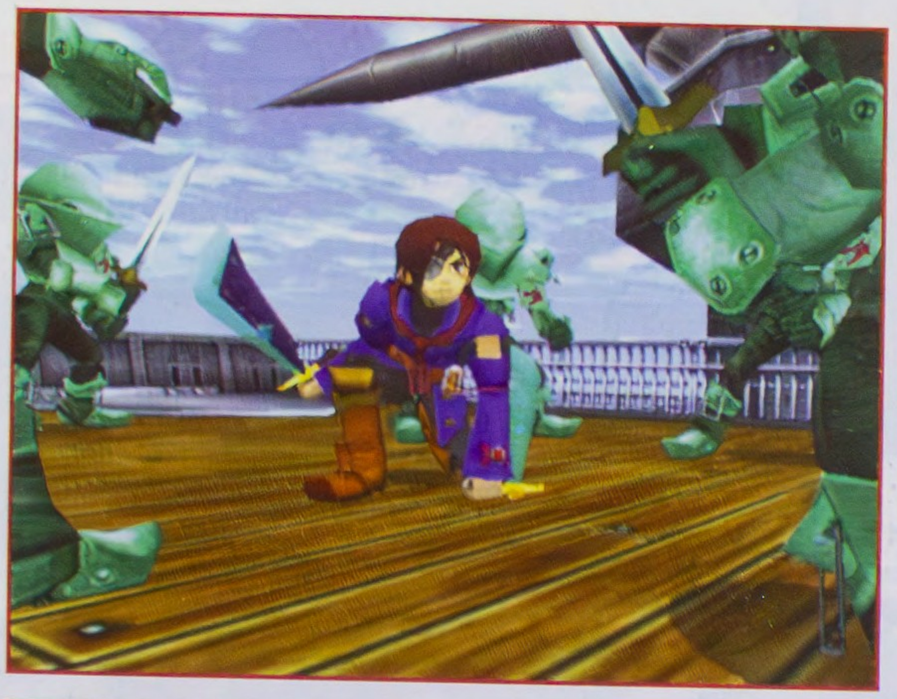
Hana et les monstres, Rain et les hommes...

Hana : un décolleté qui n'attire pas que les garçons.

Rain : une fille pas insensible aux charmes d'Hana.

Parce qu'il a l'art de mettre les grands plats dans les petits, Liu ne se pose pas en grand Auteur de pensum ludique (façon Yu Suzuki dans **Shenmue**), mais en faiseur habile capable de scotcher le joueur au fauteuil, tout en l'encourageant à utiliser son cerveau autrement que pour réussir une combinaison de boutons. Dans **Fear Effect 2 : Retro Helix**, on est d'abord saisi par le rythme imprimé à l'aventure, et répondant aux principes des B-Movies d'antan. Les scènes commencent après leur début et se terminent avant leur fin, assurant des enchaînements d'une brutalité inouïe à la fois en terme de gameplay et de scénario. Stan Liu recourant régulièrement au montage en parallèle, il interdit au joueur de reprendre son souffle, le maintenant quoi qu'il arrive sous pression. Dans les **Resident Evil**, les passages de relais entre les différents personnages se faisaient en douceur et sans danger. Ici, les transitions sont périlleuses : une seconde d'inattention ne pardonne pas. On pourra toujours essayer de se reposer, façon de parler, sur les nombreuses énigmes imaginées par des développeurs délicieusement retors, ou encore prendre le temps de saisir toutes les subtilités d'un script foisonnant, rien n'y fait : **Fear Effect 2** se gobe d'une traite. Petite durée de vie, donc, mais grosse claque.

Vincent GUIGNEBERT



SKIES OF ARCADIA

(Sega/Dreamcast)

Il est rare de tomber en arrêt devant un soft, de retrouver les sensations d'émerveillement évoquant ses premiers pas dans le jeu vidéo, et de sombrer dans une obsession ludique dangereuse au quotidien. **Skies of Arcadia** est de ces titres provoquant une curiosité constante et plongeant le joueur dans un univers parallèle dont il est difficile de s'extirper. Vous y incarnez un jeune pirate désireux de parcourir le monde qui s'engage involontairement dans une lutte sans merci contre une nation assoiffée de pouvoir. Tout ici a été mis en place (par l'équipe de développeurs qui nous avaient déjà comblés sur Megadrive avec **Landstalker** et **Shining Force**) pour rafraîchir un style de jeu totalement dominé par Square et ses **Final Fantasy**. **Skies of Arcadia** débarque donc dans le cadre largement établi du RolePlayingGame à la japonaise et redéfinit le genre aussi bien au niveau de ses partis pris techniques (entièrement en 3D sans cinématiques), qu'au niveau visuel (des décors conçus comme ceux des jeux de plate-forme à la **Mario 64**). Toutes ces innovations prennent place dans un monde flottant, repère de flibustiers des airs et de monstres géants descendants de Godzilla, qui intègre dans la structure classique du RPG (village, recherche, château, combats, etc) de passionnantes batailles navales stratégiques. Entre **Star Wars** et *Captain Blood*, ce véritable pot pourri d'influences foisonne de détails destinés à rendre le jeu très vivant. Les personnages, par exemple, disposent d'une palette d'expressions faciales et de petites lignes de dialogues — en plus des textes écrans — qui définissent un peu plus la personnalité de ces assemblages de polygones colorés.

Progresser dans **Skies of Arcadia** est un plaisir renouvelé à chaque instant. L'homogénéité du résultat est fascinante et supplante son modèle **Final Fantasy**, les responsables de Square étant désormais trop occupés à respecter le cahier des charges sans véritablement chercher à surprendre. Cerise sur le gâteau, il faudra compter plus de soixante heures pour venir à bout de cette aventure fascinante répartie sur deux disques.

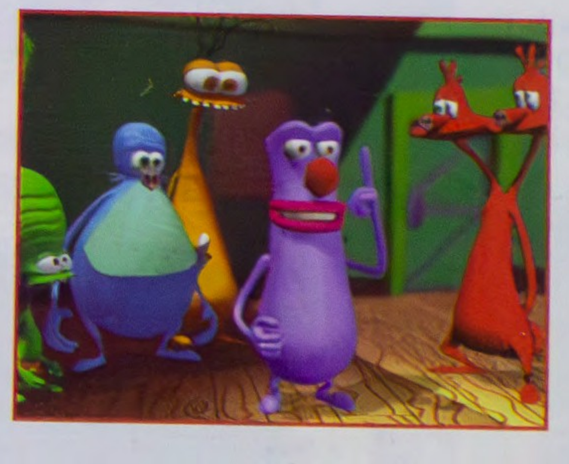
Jean-Sébastien DÉCANT

Skies of Arcadia : un ravissement de tous les instants.

STUPID INVADERS

(Ubi Soft/Dreamcast)

La politique d'édition de jeux nouveaux à prix réduit est une bonne chose pour le porte-monnaie, mais qu'est-ce qu'on y gagne concrètement ? Pour 199 F, vous pouvez ainsi vous offrir ce **Stupid Invaders**, développé sur la puissante console de Sega, et utilisant une merveille technologique du nom de « click and play ». 1/ Je clique avec mon curseur sur l'écran. 2/ Le personnage se déplace. Délire ! Les joies du « click and play » ne s'arrêtent pas là, puisqu'il y a aussi : 1/ Je clique 50 fois partout sur l'écran. 2/ Ouais !, j'ai enfin trouvé l'objet qui me manquait. Trop fun ! Bref, à ce prix-là, il ne faut pas faire le difficile, et reconnaître que les auteurs de cette adaptation du cartoon *Les Zinzins de l'espace* (diffusé sur Canal J) ont beaucoup d'humour, mais peu d'arguments à faire valoir sur le marché encombré du jeu vidéo.



V.G.

CONCOURS

Répondez juste aux trois questions suivantes et recevez l'un des 30 jeux

EVIL DEAD

HAIL TO THE KING

(PlayStation et PC) offerts par THQ

1/ Combien Sam Raimi a-t-il réalisé d'EVIL DEAD ?

2/ Quel était l'interprète de Ash, le héros des EVIL DEAD ?

3/ Quelle est l'année de naissance de Sam Raimi ?

Réponse sur papier libre à MAD MOVIES, Concours Evil Dead, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

Les gagnants seront tirés au sort. Merci de bien préciser si vous désirez la version PlayStation ou PC du jeu.

Le prochain numéro de MAD MOVIES sera en vente début juillet

PETITES ANNONCES

- Vds trading cards (films, séries, illustrateurs), nbreux sets de SF et cartes spéciales. Liste contre enveloppe timbrée à Nathalie Lepouder, 25 square Charles Hermite, 77350 Le Mée sur Seine.

- Rech. correspondant(e)s fans de Neve Campbell, Stephen King, du cinéma en général et des BO pour éch. de docs. David Sigonney, 3 avenue Gaston Roupnel, 21200 Beaune.

- Rech. VHS de **Shark Attack 1** et **2**, **Red Lips 1** et **2**, **Addicted to Murder**, **Hollywood Chainsaw Hookers** et **Vampire Conspiracy**. Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle. *(le 8 mai, c'est quoi déjà, le débarquement non ?)*

- Vds BD comics Lug, Semic, Marvel France, Aredit, vf et vo : X-Men, Spiderman, Batman, Strange, Sp. Strange, Titans... Rachid au 04 77 46 17 59.

- Ach. BO de **Beneath the Planet of the Apes** en CD ou vynil, et affiches concernant tous les films de **La Planète des singes**. Rech. également livre sur ***Les Envahisseurs*** *(t'as du bol, y'en a un page 72 !)*. Jean-Michel au 03 21 97 14 47.

- Vds revues Marvel France (Wolverine, X-Men, Marvel Méga...). Patrick au 05 45 80 88 90 aux heures de repas.

- Vds nbreux films horreur/fantastique. Liste contre 1 timbre à Nicolas Dehais, 24 allée du Cèdre, 78960 Voisins le Bretonneux.

- Collectionneur propose nbreux films rares SF/fantastique : **La Machine à explorer le temps**, **Le Jour où la Terre s'arrêta**, **Les Soucoupes volantes attaquent**, **L'Âge de cristal**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

- Ch. à faire la connaissance d'une jeune femme pour amitié et plus. Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny Bordeau, 77410 Villevaudé. *(va vientôt falloir étudier la création d'une sous-rubrique « Rencontres » dans les petites annonces)*

- Rech. personnes 16-20 ans fans de films d'horreur et de John Carpenter. Au fait, si quelqu'un fait un film d'horreur, écrivez-moi pour que je joue dedans ! Marc-André Francina, 8 avenue de Larringes, 74500 Evian.

- Rech. L'Hebdo Ciné n°15, Première n°95, photos de **Parasite**, **Terreur Extraterrestre** et **Last Starfighter**, plus affichette de **Parasite**. Jean-François Berreville, 3 rue du Cabaret Vert, 80090 Amiens.

- Rech. BO de **Vampire, vous avez dit vampire ? 1** et **2** et **Fantômes contre fantômes**. David au 06 70 69 06 74.

- Propose nbreuses VHS : Bis italiens (dont quelques titres rares), SF, fantastique, horreur. Liste contre 1 timbre à Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

- Vds VHS originales 50 F port compris : **Cannibal Holocaust**, **Shaolin et les 18 hommes de bronze**, **Henry Portrait of a Serial Killer**, **Le Détraqué**... Liste contre 1 timbre à Didier Bidart, 10 rue P. Dignac, Appt 8, 33260 La Teste.

- Rech. nombreux films présentés dans le dossier « trash » de Mad Movies 130. Olivier Coulon, 3 rue des Oiseaux, 34110 Frontignan.

- Rech. tout (docs et films) sur Tracy Lords, Pamela Anderson, Jenna Jameson, David Boreanaz, Mark Dacascos, Keanu Reeves, ainsi que les anciens numéros de Mad Movies, Impact et Hot Vidéo. *(tu veux à la fois des revues cultes et des revues de cul, c'est bien normal...)* David Dauchy, 55 rue de Caestre, 59114 Eecke.

- Vds VHS, affiches, Starfix, SFX, M.M., E.F., Strange + K7 vidéo Iron Maiden. Guillaume Trivini, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

- Ch. VHS des **Damnés** de Visconti à prix correct. Tél.: 05 65 78 56 40.

- Vds films et affiches. Rech. **Gas** de Roger Corman et séries ***Silas***, ***Zora la rousse*** et ***Dick le rebelle***. Frédéric au 04 76 07 60 92.

- Vds collection complète de Première : n°1 à 285 (1976/2000). Parfait état. 1.800 F port compris. *(maintenant que Mad Movies passe mensuel, on peut pas tout garder non plus, faut dire)* Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

- Vds VHS : **Henry Portrait of a Serial Killer** (PAL), **Evil Dead 2** (PAL), **The Watcher in the Woods** (NTSC) et **Massacre à la tronçonneuse 4** (SECAM) + t-shirt Henry. Laurent au 03 29 56 27 44.

- Vds DVD des **Vierges de Satan**, ainsi que d'anciennes collections de K7 (VIP, Hollywood Vidéo, Carrere, Scherzo, SVP Productions...). Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

- Rech. personnes motivées, amateurs ou pas, sur la Gironde, en vue de réaliser une pièce de théâtre grand-guignol. Ronan Leprêtre, 31 rue du 19 mars 1962, 33500 Les Billaux.

- Vds 2.500 jaquettes de films, séries et dessins animés. Envoyez liste de recherche + 1 timbre à Christophe Laurent, Le Beauguislain, 50450 Gavray.

- Ch. VHS de **The Reincarnantion of Isabel**, **Amazons** (P.M. Glaser), **The Rowdy Girls**, **Morgane et ses nymphes**. David au 02 98 29 97 44.

- Vds nbreuses VHS. Grégory au 03 44 83 02 94. *(celui qui parvient à faire plus court, on encadre son annonce dans un prochain numéro !)*

- Rech. VHS des fims avec Mark Dacascos. Corinne Clément, 14 impasse Laënnec, 30400 Villeneuve-les-Avignon.

- Rech. désespérément la production Roger Corman **Les 4 Fantastiques**. Eric au 06 03 62 22 91. *(euh, si tu la trouves, est-ce qu'on pourra te l'emprunter ?)*

- Vds cinq coffrets regroupant les figurines en plomb non peintes des personnages du **Dracula** de Coppola (manque Leading Edge). 80 F le coffret de 10 pièces. Jean-Marc le soir au 05 61 09 47 71.

- Ach. masque officiel de Jason. Rech. fans de la trilogie **Scream** pour idée de scénario afin de pouvoir réaliser un court métrage d'une trentaine de minutes. Nicolas au 06 74 63 23 40.

- Vds nbreuses VHS anciennes et très kitsch : **L'Homme-araignée**, **La Riposte de l'homme-araignée**, **Goldorak**, **Wonder Woman** + dessins animés, séries TV et BO. Antoine au 03 80 35 32 56 après 20 h.

- Vds VHS de **L'Eventreur de New York** (120 F), **Le Retour des morts-vivants** (Ossorio, 120 F), **Caligula** (150 F) + Positif spécial Kubrick (280 F). Joaquim au 02 38 33 15 64 après 13 h 30.

- Vds nbreuses photos et portraits des célébrités du petit et du grand écran. Mr Lucien, 39 rue Jules Vercruysse, 93170 Bagnolet.

- Vds n° de M.M. épuisés et plus de 400 VHS originales (Franco, Hammer, raretés...). Olivier au 04 78 85 37 26 après 19 h.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés. Merci de joindre à votre envoi le coupon adresse du dernier numéro.
Mad Movies, Petites Annonces, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

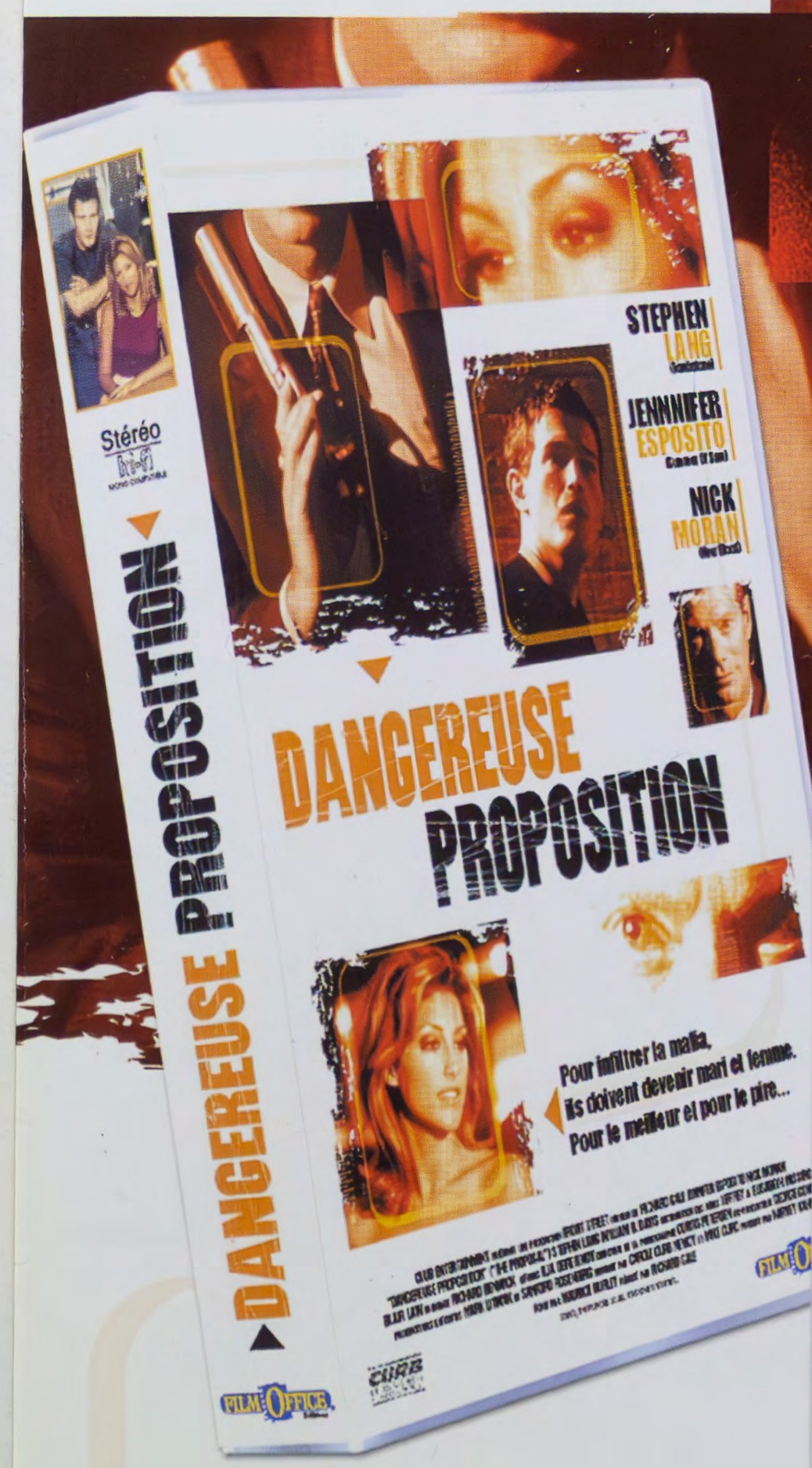
LE TITRE MYSTÉRIEUX

En direct du casting de **Jurassic Park 3**

« Bonjour, présentez-vous » - « Euh oui, bonjour, alors voilà je m'appelle Ptit-Rex, on ne me propose jamais de rôle intéressant, alors je me disais que bon, puisque c'est Monsieur Spielberg qui produit, hein... » - « Soyez agressif pour voir » - « Hmmm... GROUIIIIK GROUIIIIK ! Noìn, je peux reprendre ? GROAAAARRR GROUB ! » - « Suivant ! » - « Avec un coach, peut-être ? » - « SUIVANT !».

Les cinq premiers à nous donner le titre du film tourné par ce dino recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du n°131 était **La Tombe de la momie (The Mummy's Tomb**, Harold Young, 1942), que quelques-uns d'entre vous ont confondu avec **Le Fantôme de la momie (The Mummy's Ghost**, Reginald Le Borg, 1944). Bravo à Denis Delafoy, Arnaud Fabisiak, Anita Schultz et Ludovic Lecomte.



STEPHE
N

JENNNIFE
R ESPOS-

NICK
MORAN
(New Blood)

**Pour infiltrer la mafia,
ils doivent devenir
mari et femme.
Pour le meilleur et pour le pire...**

DANGEREUSE PROPOSITION

VHS ET DVD VIDEO

CLUB ENTERTAINMENT PR SENTE UNE PRODUCTION FRONT STREET UN FILM DE RICHARD GALE JENNIFER ESPOSITO NICK MORAN
"DANGEREUSE PROPOSITION" ("THE PROPOSAL") STEPHEN LANG WILLIAM B. DAVIS DISTRIBUTION DES R LES JEFFREY & ELISABETH PASSERO
BLAIR LAW MONTAGE RICHARD BENWICK D CORS ILJA OBRETENOV DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE CURTIS PETERSEN CO-PRODUCTEUR GEORGE CONDA
PRODUCTEURS EX CUTIFS MARK LITWAK ET SANFORD ROSENBERG PRODUIT PAR CAROLE CURB NEMOY ET MIKE CURD PRODUIT PAR HARVEY KAHN
CRIT PAR MAURICE HURLEY R ALIS PAR RICHARD GALE

'2000, THE PROPOSAL LLC.ALL. TOUS DROITS R SERV S.

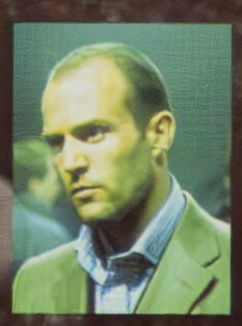
CURB ENTERTAINMENT INTERNATIONAL CORPORATION

FILM OFFICE Editions

alerte orange © 1998 Segma Limited. Tous droits réservés.

MICKEY O'NEIL

AVI



TURKISH

FRANKIE "4 DOIGTS"

"TÊTE DE BRIQUE"

VINCE

LE CHIEN

TONY "DENTS DE PLOMB"

SOL

BORIS "LE HACHOIR"

Les Gitans veulent le Making of, les Cockneys lorgnent sur les interviews, les Juifs tiennent au commentaire audio, les Blacks aiment l'accès direct aux chansons, les Russes raffolent de la fonction "Joyaux volés" (pour découvrir les scènes supplémentaires pendant la lecture du film), et tout le monde cherche les bonus cachés.

COLORADO

Snatch

PLUS FORT QUE LE FILM : LE DVD

DVD VIDEO

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD